UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 02186838 5

EXPOSITION

DE LA

MORALE CATHOLIQUE

I

LA BÉATITUDE

APPROBATION DES CENSEURS

Nihil obstat :

A. VILLARD. JOS. HÉBERT.

Imprimatur :

RAYM. BOULANGER,

Parisiis, die 6ª junii 1912.

Imprimatur :

‡ LEO-ADOLPHUS
CARD. AMETTE,
Arch. Paris.

Parisiis, die 24ª junii 1912.

L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de traduction et de reproduction.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en octobre 1903.

CONFÉRENCES DE N.-D. DE PARIS

EXPOSITION
DE LA
MORALE CATHOLIQUE

LE FONDEMENT DE LA MORALE

I

LA BÉATITUDE

CONFÉRENCES ET RETRAITE

CARÊME 1903

PAR

le P. M.-Albert JANVIER
des Frères Prêcheurs

PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

BREF DE S. S. LE PAPE PIE X A L'AUTEUR

A NOTRE CHER FILS, E. JANVIER, PARIS.

Pie X, Pape.

Cher Fils, Salut et Bénédiction Apostolique.

Les graves et éloquentes Conférences que vous venez de faire paraître, et que dernièrement vous avez prononcées avec un succès si éclatant dans l'église Notre-Dame de Paris, Nous ont été envoyées par Notre Nonce auprès de la République française. Votre pieux hommage a trouvé dans Notre cœur un accueil reconnaissant, et au mérite dont vous faites preuve dans votre remarquable ouvrage, il Nous plaît de rendre publiquement témoignage. Une immense gloire, en effet, illustrait la chaire dans laquelle vous êtes monté; vous y êtes apparu comme étant à la hauteur des meilleurs parmi vos devanciers. Devant un auditoire d'élite et éminent par la variété de ses connaissances, vous avez exposé les idées catholiques sur la vie morale dans une doctrine d'un genre supérieur, et vous les avez prouvées par les multiples lumières d'une éloquence brillante.

Que si Nous louons l'éclat de vos pensées et de votre langage, par-dessus tout, Nous Nous réjouissons, que, d'une manière si distinguée, les esprits aient été éclairés par la toute particulière ardeur de votre charité, et amenés à l'amour de notre Sainte Religion. — C'est pourquoi, après vous avoir félicité de tout cœur, Nous demandons à Dieu que des fruits spirituels toujours plus nombreux et toujours grandissants répondent à votre talent et à votre zèle. Et comme gage des grâces célestes, Nous vous accordons très affectueusement la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le troisième jour de décembre 1903, de Notre Règne la première année.

Pie X, Pape.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/expositionde190301janv

APPROBATIONS

DE LL. EE. LE CARDINAL RICHARD, ARCHEVÊQUE DE PARIS

ET LL

CARDINAL LABOURÉ, ARCHEVÊQUE DE RENNES

Archevêché de Paris, le 19 août 1903.

Nous sommes heureux d'encourager et de bénir la publication des Conférences données à Notre-Dame pendant le carême de 1903. *A l'heure où les ennemis de Dieu veulent ruiner l'ordre surnaturel, il était à propos de fortifier dans les âmes la véritable notion de la* Béatitude. *Le zélé prédicateur de Notre-Dame s'y est appliqué avec un plein succès. Nous aimons à l'en féliciter et nous demandons à Notre-Seigneur de continuer à féconder son apostolat.*

† FRANÇOIS CARD. RICHARD,

Archevêque de Paris.

Archevêché de Rennes, le 15 septembre 1903.

Monsieur l'abbé,

J'approuve et bénis volontiers la publication de vos belles Conférences à Notre-Dame. *Vous y dénoncez la plus funeste des erreurs de notre temps, celle qui engage l'homme à ne chercher qu'en lui son bonheur, et qui le mesure au développement réalisé pour lui-même, de nos facultés et de nos penchants.*

Cela est contraire à l'ordre des choses et, par suite, au bonheur qui n'est pas dans l'ordre.

Nos grands apologistes, parmi lesquels l'histoire comptera le pape illustre qui vient de s'éteindre, ont établi que, sans Dieu, la conscience perd la loi morale qui est son élément, la raison, ses premiers principes, la société, l'ordre qui la constitue. Vous vous inspirez d'eux. Vous montrez avec une force éloquente que Dieu n'est pas moins nécessaire, ni moins essentiel au bonheur humain.

Sachant bien que la plupart des théories en crédit ne sont si précieuses et si dangereuses à la fois, que par suite d'une confusion et d'un vice

originel dans l'idée mère d'où elles sont issues, vous avez défini avec une précision doctrinale la vraie notion de la Béatitude. C'est ainsi que l'avaient compris les maîtres incontestés de l'ancienne philosophie et les théologiens les plus sûrs. Vous mettez en vive lumière la supériorité de leur doctrine sur les systèmes modernes dont la vogue tient pour beaucoup à leur opposition aux enseignements de l'Église.

Vous jetez la bonne semence. Puisse « Celui qui donne l'accroissement » la faire lever malgré l'ivraie jetée, elle aussi, par « l'homme ennemi » dans le champ des âmes!

Croyez, cher Monsieur l'abbé, à mon affectueux dévouement en Notre-Seigneur.

† J. Card. LABOURÉ,

Archevêque de Rennes.

PRÉFACE

Depuis un grand nombre d'années, les Conférences de Notre-Dame paraissent dans un volume plus soigné que les fascicules mis à la disposition des fidèles pendant tout le Carême. Nous nous conformons à cette tradition de nos prédécesseurs.

D'abord, beaucoup de fautes qui s'étaient glissées dans les fascicules seront effacées dans l'édition que nous présentons au public. Des renvois, indiquant les auteurs auxquels nous avons emprunté des citations, permettront de vérifier nos textes. A la fin, nous avons ajouté : 1° la liste des principaux ouvrages que nous avons consultés ; 2° des notes explicatives sur le corps même des Conférences ; 3° une table analytique de chaque sujet.

En donnant la liste des docteurs auxquels nous avons demandé nos pensées et nos arguments, nous n'avons pas voulu faire un vain étalage d'érudition, mais faciliter les recherches aux lecteurs qui désireraient de plus amples informations.

Les notes supplémentaires ont pour but d'éclairer certains points, de fournir certains textes auxquels nous ne pouvions faire qu'une rapide allusion dans les Conférences. Enfin, nous avons espéré que, grâce à la table des matières, placée en tête de chaque sujet, il serait aisé de suivre la suite du raisonnement et le progrès de l'idée. En reproduisant à la fin du livre

cette même analyse, nous avons fourni la possibilité de parcourir comme d'un coup d'œil toute cette grande thèse de la Béatitude.

Nos prédécesseurs ou bien ne publiaient pas leurs *Retraites pascales*, ou bien les publiaient à part. Notre *Retraite pascale* faisant vraiment corps avec les Conférences, et s'appuyant sans cesse sur des principes exposés dans celles-ci, nous avons résolu de ne point les séparer dans l'édition définitive.

Comme ont pu le remarquer ceux qui ont étudié la question de la *Béatitude*, nous avons consulté un nombre considérable d'auteurs.

D'abord soucieux de l'orthodoxie, nous nous sommes inquiété de connaître et d'exprimer les décisions de Église sur chacun des sujets traités par nous. Nous avons voulu nous rendre compte de ce que les saints Pères avaient dit, et nous avons lu surtout le plus grand d'entre eux : saint Augustin.

Pour le plan et pour l'exposition, nous avons, autant que nous l'avons pu et d'une manière continue, suivi saint Thomas d'Aquin, cherchant sa pensée dans toutes ses œuvres et spécialement dans ses *Commentaires* sur Aristote, sur saint Paul, sur l'Évangile de saint Matthieu et de saint Jean ; dans sa double *Somme*, dans son Interprétation du Maître des Sentences ; dans ses *Opuscules* et dans les *Questions disputées*.

Comme nous n'aurions pu nous flatter de saisir, à nous seul, le vrai sentiment de l'angélique Docteur, nous avons eu recours aux grands commentateurs de ses travaux. Parmi les anciens : le cardinal Cajetan, Sylvestre de Ferrare, Jean de Saint-Thomas, Godoy, Goudin, Gonet, Billuart, Serra, les Carmes de Salamanque, Suarez ; parmi les modernes : San-Severino, les cardinaux Gonzalez, Zigliara, Satolli, Battaglini ;

NN. SS. Lorenzelli et Mercier, les RR. PP. Lepidi, Buonpensiere, Lottini, Coconnier, O. P.; Lepicier, O. S. M.; la *Revue thomiste*, la *Revue néo-scolastique*, les *Etudes*, la *Revue de Philosophie*, la *Science catholique* ont été sans cesse mis par nous à contribution.

Plus d'une fois, aussi, Albert le Grand dans ses *Commentaires* sur les Évangiles et sur Aristote, nous a donné notre idée.

Saint Thomas s'inspirant d'un côté aux sources sacrées de la sainte Écriture et des Pères, de l'autre aux sources profanes de Platon et d'Aristote, il nous a souvent semblé nécessaire de vérifier les textes et les traductions. Et c'est ainsi que nous avons consulté *la Sainte Bible* de M. Fillion, les traductions protestantes de M. Godet et de M. Segond. Pour Aristote, la traduction de M. Barthélemy-Saint-Hilaire, les textes grecs et la version latine de l'Académie royale de Berlin nous ont permis, nous l'espérons du moins, de donner le sens exact du grand philosophe.

Mais il importait de rendre vivantes ces doctrines si discutées de la *Béatitude*, de montrer la place qu'elles occupent dans l'âme de nos générations. Les scolastiques modernes, spécialement l'école de Louvain, nous étaient déjà d'un singulier appui... La *Revue philosophique*, la *Revue de Métaphysique et de Morale*, la *Revue des Cours et des Conférences*, la *Revue des Deux Mondes*, les divers travaux de Jouffroy, de MM. Herbert Spencer, de Quatrefages, Fouillée, Guyau, Paul Janet, les leçons professées au *Collège libre des Sciences sociales*, nous ont permis d'étudier depuis les conceptions spiritualistes jusqu'aux théories matérialistes de M. Fournière... Sans compter que nous trouvions parfois des démonstrations solides, comme dans M. de Quatrefages et dans M. Janet, nous profitions encore des efforts de

ceux que nous étions obligé de contredire en tout ou en partie. Et il nous semblait que, venant de la Révélation et du passé, la vérité morale et catholique paraissait jeune, et s'harmonisait avec les pensées et les soucis du présent, apportant ses flots des siècles antiques et s'enrichissant dans son cours et sur son passage de toutes les ondes pures que lui amenait le temps.

Dans le sermon sur *la Passion de Jésus Christ*, bien que la question d'exégèse ne pût être pour nous que secondaire, nous avons tenu à lire quelques ouvrages, aussi bien parmi les adversaires que parmi les partisans des idées traditionnelles. *La Passion de Jésus-Christ* par le R. P. Ollivier, les *Vies de Jésus-Christ* par Mgr Le Camus, M. l'abbé Fouard, le R. P. Didon ; *le Procès de Jésus-Christ* par M. le chanoine Chauvin, les *Commentaires sur les Évangiles* de M. Fillion ; les *Études sur les Évangiles* du R. P. Rose ; les articles de M. l'abbé Loisy dans la *Revue de Littérature et d'Histoire ;* son livre *l'Évangile et l'Église ;* même la *Vie de Jésus* par M. Renan ; *la Mort et la Résurrection de Jésus-Christ* par M. Stapfer ; *Jésus de Nazareth* par M. Albert Réville, sont autant de travaux dont aucun ne nous a été inutile. Notre raison et notre foi nous ont obligé à rejeter les thèses de MM. Renan, Stapfer, Réville et aussi certaines théories autant philosophiques qu'exégétiques de M. l'abbé Loisy, et de suivre les interprétations plus fondées, à notre avis, et plus théologiques, de M. Fouard, du R. P. Rose, du R. P. Lagrange qui ne sont dans leur ensemble que les doctrines traditionnelles, enrichies de scrupuleuses études des textes sacrés, des mœurs et de l'histoire du temps de Jésus-Christ.

Enfin, il nous reste à dire un mot du sujet que nous avons choisi... Nous avons exposé la première question de la morale catholique : *la Béatitude*. Mgr d'Hulst, avec

l'autorité qui lui appartenait, dans ce langage souverainement distingué qui lui est propre, a fait de magnifiques Conférences sur la morale. Mais d'abord, l'enseignement catholique consiste à redire à chaque génération les éternelles vérités que Dieu nous a révélées. Ensuite, plus encore qu'il y a dix ans, la crise de la morale préoccupe tous ceux qui pensent et qui s'intéressent au mouvement individuel ou social des idées et des entreprises. Une dernière raison a décidé de notre choix. Mgr d'Hulst a parcouru le champ de la morale comme à grands traits, ne s'arrêtant guère aux questions particulières : surpris par la mort, il n'a point terminé son œuvre, et par conséquent, un monde de problèmes demeure dont il faut donner l'explication chrétienne.

Au lieu de nous tenir sur le terrain de la pure discussion, nous avons adopté la méthode d'exposition. Cette méthode s'accorde plus facilement avec le respect et la charité que l'on doit à ses adversaires, elle redresse les idées, elle renverse les objections sans heurter les personnes, elle satisfait l'esprit par la suite et par l'harmonie des arguments et des vérités. L'ignorance est un des grands obstacles que l'Évangile trouve sur son passage. Que d'âmes sortiraient de l'infidélité si elles savaient ce que l'Église enseigne et les preuves sur lesquelles elle appuie son enseignement.

Sans exclure la controverse, mais au contraire en usant des armes qu'elle peut fournir, l'exposition détaille les affirmations catholiques, rassemble les démonstrations qui les mettent en lumière et les font apparaître comme raisonnables et convaincantes. Il n'est pas rare que des intelligences très prévenues soient étrangement surprises de trouver dans notre théologie tant de logique, tant de force probante. Et

les entend s'étonner devant des arguments qui leur semblent nouveaux, car ils les ignoraient, et qui sont, de fait, les inébranlables arguments des docteurs. — C'est ainsi que des socialistes, venus cette année aux Conférences de Notre-Dame, ont admiré que nous fissions « une apologie vibrante » de la science, et que « l'esprit moderne » passât dans chacun de nos discours. C'est un signe que la vérité parle toujours aux âmes, et que ses révélations les plus anciennes sont de tous les temps et paraissent jeunes à ceux qui ne les ont pas apprises Tout cela nous convainc aussi que la méthode, dans laquelle l'exposition domine, est propre à éclairer et à convertir.

On aura remarqué que notre style était ennemi des termes scientifiques et recherchait les expressions les plus accessibles. La simplicité du langage s'impose à tous ceux qui veulent se faire comprendre, elle s'impose particulièrement au Conférencier de Notre-Dame qui a pour mission de faire pénétrer dans un public cultivé, mais cultivé à des degrés divers, les plus hautes idées de la philosophie et de la religion.

Après cela, il sera facile à nos lecteurs de suivre notre plan. La Béatitude suprême et totale existe-t-elle pour l'homme? Chacun de nous trouvera-t-il cette béatitude dans un seul et même objet? Quel est cet objet de notre béatitude? Par quel acte et quel procédé arriverons-nous à le saisir et à le posséder? Sommes-nous capables de produire cet acte conquérant? Et enfin quels sont les différents éléments qui établissent l'homme dans l'état de bienheureux? Tel est l'ordre logique que saint Thomas donne à cette émouvante question. Dans notre *Retraite pascale*, nous avons achevé cet exposé en montrant à quel degré de perfection et de bonheur pouvaient nous conduire les principaux biens

créés, la richesse, le pouvoir, la volupté sensible, la science, la gloire. Nous avons expliqué en même temps de quel usage et de quel danger étaient ces biens dans la conquête de la félicité éternelle.

Puissent ces pages servir au clergé et aux fidèles, et devenir dans les âmes un germe de sanctification et de salut! Nous n'avons pas d'autre ambition, et ici-bas nous ne demandons pas d'autre récompense à Celui dont il est si doux de redire les oracles.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

L'EXISTENCE D'UNE FIN DERNIÈRE

POUR LA VIE HUMAINE

SOMMAIRE

Jésus-Christ Docteur nécessaire de la vérité dogmatique et de la vérité morale. — L'Eglise seule interprète de la doctrine de Jésus-Christ. — Droits de la raison vis-à-vis de la vérité catholique. — Rôle des saints Pères et des saints Docteurs dans la défense de cette vérité. — Puissance de saint Thomas d'Aquin. — Secours de la science actuelle. Le problème de la morale, un des plus agités et des plus brûlants de notre époque. — La question de fin dernière, question fondamentale de la morale. — Première conférence que la logique nous impose. — L'existence d'une fin dernière pour la vie humaine (p. 23-26). — Hommage du prédicateur à S. Exc. Mgr Lorenzelli, nonce apostolique, au R. P. Etourneau, son prédécesseur dans la chaire de Notre-Dame (p. 26-28).

I

Définition de la béatitude et de la fin dernière, leurs noms. — L'existence de cette fin suprême affirmée par la sainte Ecriture et par la foi (p. 29-30). — Démonstration rationnelle : *a*) Tout être se meut pour atteindre une fin et acquérir un bien. *b*) La raison de ce mouvement : pauvreté des êtres. - L'homme est soumis à cette loi. *c*) Pour qu'il sorte de son indifférence, il faut que l'être soit ému par *son* bien réel ou apparent (p. 30-34). — Différents systèmes et différents aveux sur les causes finales (p. 34-37). *d*) La liberté de l'homme ne l'affranchit pas de l'empire du bien. Même quand il veut le mal, il cherche un bien (p. 37-38). *e*) Bien plus, l'homme agit en vue du bien et de la fin plus que les autres êtres terrestres, car il connaît la raison du bien et de la fin, et le rapport des moyens avec la fin (p. 38-39).

II

1. La loi de la finalité repose sur la réalité d'un bien suprême et d'une fin dernière. *a*) Impossibilité de remonter à l'infini dans la série des biens et des fins qui sont subordonnés dans leur action (p. 39-42). *b*) La suppression de la

fin dernière entraîne la suppression de toute fin secondaire, de tout bien, de toute action morale, de tout mouvement (p. 42). *c*) Par conséquent la sagesse et le bon sens qui nous obligent à confesser l'existence des biens et des fins, des opérations morales et des changements nous obligent aussi à reconnaître un bien souverain et une fin suprême (p. 42).

2. Cet argument prouve non pas seulement la nécessité d'une fin dernière apparente, mais la nécessité d'une fin dernière réelle ; si les ombres peuvent remuer notre âme, elles ne sauraient la contenter. L'objet de la volonté, c'est l'être et non pas sa représentation (p. 42 43).

3. *a*). Le désir du bien parfait est un désir réel que nous trouvons *partout*, *toujours*, dans *tous* les hommes : par conséquent un désir naturel (p. 44 46). *b*) La réalité de ce désir entraîne la réalité de l'objet qui lui correspond, car Dieu et la nature ne font rien en vain ; toutes les sciences reconnaissent pratiquement la vérité de ce principe : à savoir qu'à une faculté, à un organe correspond un objet (p. 46-47).

a) Le bonheur existe : la foi et la philosophie nous l'enseignent avec certitude. *b*) Cette certitude est la condamnation du pessimisme. *c*) Il y a une morale fixe et un devoir qui tous deux reposent sur la véritable fin dernière de l'homme (p. 47-48).

PREMIÈRE CONFÉRENCE

L'EXISTENCE D'UNE FIN DERNIÈRE

POUR LA VIE HUMAINE

EXCELLENCE[1],

MONSEIGNEUR[2],

MESSIEURS,

Jésus-Christ est le Docteur nécessaire de l'humanité ; il nous apprend à penser, à vivre, et la somme du vrai et du bien dans le monde dépend de notre docilité à l'entendre et à le suivre.

Dès qu'il s'affranchit de l'Évangile, non seulement l'esprit échoue au seuil des mystères ; mais comme abandonné par sa lumière même, il se perd et s'affole dans son propre domaine, *blasphémant ce qu'il ignore* et *corrompant ce qu'il sait.*

1. Mgr Lorenzelli, nonce apostolique.
2. Mgr Altmayer, ancien archevêque de Bagdad.

Dès qu'elle rompt avec la loi de Jésus-Christ, la volonté succombe sous le poids des appétits : et facilement alors, l'homme redevient païen, c'est-à-dire faux, égoïste, voluptueux, féroce, ou même tout cela ensemble.

C'est pourquoi les sauveurs de la vérité et de la morale seront toujours et avant tout les apôtres qui nous enseigneront à croire, à pratiquer les leçons du Fils de Dieu.

Mais l'Évangile n'accomplira pas son œuvre d'illumination et de sanctification, s'il ne garde le sens éternel que son Auteur lui a donné. Or, malgré la sincérité et le bon vouloir, il est manifeste que, si la Révélation était abandonnée au génie et à l'interprétation de chacun, il y aurait bientôt autant de Christs et autant d'Évangiles que d'individus : des ombres d'Évangiles, des fantômes de Christs.

Aussi, par une volonté absolue de Dieu, l'Église est l'unique école de Jésus ; c'est dans son sein et dans son sein seulement qu'on trouvera l'idée authentique et totale du Maître. Par conséquent, pour affirmer la doctrine de Jésus-Christ, il faut enseigner l'interprétation infaillible que l'Église en donne dans ses conciles et par ses pontifes.

Pourtant, vis-à-vis de l'Église, vis-à-vis de Jésus-Christ, vis à-vis de Dieu même, la raison garde un droit : celui de se prouver qu'elle est obligée d'adhérer à cette Révélation parce que celle-ci, loin de contredire la sagesse, porte l'évidence de son origine

surnaturelle. Il appartient à l'apologiste de faire éclater cette évidence sous les yeux de ses auditeurs.

Si celui-ci cherchait en lui seul cette lumière capable d'exalter efficacement la vérité catholique, il serait exposé à la compromettre. Mais Dieu a créé[1], pour nous éviter ce souci et ce danger, des maîtres de l'intelligence destinés à revêtir de splendeur les hauteurs de la foi et de la morale. Pas un dogme qui n'ait son docteur parmi les saints Pères, pas une grande erreur qui n'ait en l'un d'eux son adversaire invincible. Justin et Athénagore prouveront à jamais contre Antonin, Marc-Aurèle, Commode et contre tous les persécuteurs de l'avenir le droit de la religion à la liberté ; les armes d'Irénée, victorieuses de Valentin et de Marcion, frapperont en plein cœur les nouveaux gnostiques qui voudraient sauver la moitié du monde, les simples, par la foi, et l'autre moitié, les grands, par la science. Cyprien, mort au troisième siècle, apprendra à Bossuet à défendre l'unité de l'Église, et aidera le concile du Vatican à proclamer la primauté de Pierre. Les blasphémateurs de la Trinité des Personnes et de la Divinité du Christ, depuis Celse ou Arius jusqu'à Strauss et jusqu'à Renan, seront terrassés par la raison d'Athanase ; les détracteurs de la liberté humaine, de Manès à Luther et à Calvin, de Jansénius à Littré, Comte ou Hæckel ; ses courtisans, de Pélage à Rousseau, seront

1. Appendice, note 1, p. 322

confondus aux rayons de ce soleil unique : saint Augustin.

Puis, au milieu des temps chrétiens, l'Église enfante un maître qui, *pour avoir profondément vénéré les docteurs du passé, hérita en quelque sorte de l'intelligence de tous*[1]. Saint Thomas d'Aquin descend plus profond, monte plus haut, porte plus loin que nous ne pouvons le comprendre ; avec lui, les racines, la tige et les branches de la vérité se tiennent et se rattachent à Dieu dans une sagesse définitive et dans un luxe de lumière qui consomme l'alliance immortelle de la philosophie et de la religion.

Voilà, Messieurs, les sources toujours fraîches et toujours antiques auxquelles la raison chrétienne ira d'abord retremper ses armes.

Puis, elle s'aidera, autant qu'elle le pourra, de tout argument solide d'où qu'il vienne, du présent ou du passé ; de la science, de l'histoire, de l'exégèse, de la philosophie : des amis ou des ennemis ; du ciel, de la terre, jusque des enfers, — puisque parfois Satan même est contraint de rendre témoignage à Dieu et à Jésus-Christ ; — elle n'aura qu'un souci, baigner dans de plus abondantes et plus aimables clartés la Parole de vie.

C'est en suivant cette voie d'une tradition fidèle aux principes et ouverte au progrès, qu'un de nos

1. Cajetan. *Sum. th.*, IIa IIæ, q. CXLVIII, art. 4 *ad finem.*

frères, dont Notre-Dame n'a point perdu le souvenir, a glorifié le dogme catholique ; c'est en usant de cette méthode éprouvée que j'entreprends de résoudre cette année le problème fondamental de la morale : la fin dernière et la béatitude suprême de l'homme.

J'entrerai ainsi dans la volonté du glorieux Pontife qui gouverne l'Église, et que vous représentez, Excellence, avec une intelligence si haute des biens et des maux, avec un amour si ardent des intérêts de l'Église romaine et de la France catholique ; je marcherai à cette lumière qui, par un miracle de Dieu, ne se fatigue pas de briller dans notre ciel et de dissiper nos ténèbres.

Aujourd'hui toute question est brûlante, les esprits sont dans une fournaise et les idées ne s'élaborent point dans cette effervescence exaspérée sans torturer le cœur. Une activité si aiguë fait de notre vie intellectuelle un drame qui part des cimes de la spéculation pour s'étendre aux moindres détails de la pratique.

Le souci de la morale, de sa base, de son unité, de son caractère absolu ou relatif, est un acte poignant de ce drame : des hommes de toute opinion cherchent à en dissiper le tourment dans leur âme et dans leur peuple. Hélas ! la différence radicale des systèmes ramène le conflit de la théorie à l'action et jette nos sociétés dans des convulsions pleines de déchirements.

En vous parlant de la morale, je touche donc une préoccupation vive, et dans cette préoccupation le point le plus sensible, l'inquiétude à laquelle personne n'échappe, de la fin dernière.

L'existence d'une fin dernière de la vie humaine : telle est la première question que la logique nous impose : tel sera le sujet de cette première conférence.

Je suis stupéfait, Messieurs, de me voir dans cette chaire. Il me semble que les accents de ma sincérité seront toujours couverts par la puissance des voix qui, durant soixante-dix ans, ont fait divinement frémir ce temple et les âmes. J'eusse été téméraire d'accepter une mission qui m'épouvante et me confond, si je n'avais été directement appelé par la bienveillance et l'autorité du saint archevêque de Paris, c'est-à-dire par Dieu même.

Monté ici par l'ordre de Dieu, j'ai le droit de compter qu'il mettra ma poitrine en feu et remplira de vérité ma bouche dilatée ; que je pourrai, sous son inspiration, répéter les paroles de salut éternel que mon prédécesseur vous enseignait dans une langue majestueuse, avec l'éloquence qui s'impose de la gravité, de la noblesse, de la sobriété ; qu'avec la grâce d'en haut, et votre concours, Messieurs, je ne ferai pas mourir l'œuvre sortie de ce verbe embrasé : Lacordaire.

J'appelle fin dernière de l'homme le bien suprême en vertu duquel s'accomplissent tous nos actes, qui suffit par lui-même et par une excellence qu'il n'emprunte à personne, à en provoquer le mouvement et dont l'abondance répandue en notre sein achève la consommation de notre vie et comble jusqu'au bord l'abîme de nos désirs. Les autres biens tirent de lui leur charme et leur empire sur nous, et c'est pour l'atteindre que nous les convoitons.

A sa possession, les langues humaines ont donné les noms fameux de félicité, de bonheur, de béatitude, de paradis, des noms que nous n'entendons pas sans que notre être se mette à vibrer, car ils débordent des deux éléments qui nous sont le plus chers : la perfection et les délices.

La fin dernière existe-t-elle ou bien le jeu de la vie humaine peut-il s'expliquer sans elle et sans son intervention ? Telle est la question.

Pour les chrétiens, la réponse est catégorique ; il y a un souverain bien dont la puissance suscite tous nos mouvements, et dont la conquête contente notre âme à fond. En deçà, rien ne nous suffit ; au delà, le reste serait vain. *Nec infra remanendum est*, dit saint Augustin, *nec ultra quærendum*[1].

La sainte Écriture se plaît à mettre en relief la douceur et la sublimité de ce bien, à l'opposer à

1. *De mor. Ecclesiæ*, c. VIII.

la dureté des maux qui nous accablent. Ceux-ci ressemblent au labeur du mercenaire, au travail épuisant de l'esclave sous le ciel en feu, au service en temps de guerre, à la course sanglante du gladiateur; la béatitude, c'est la joie du salaire, la fraîcheur de l'ombre et du soir, le repos et la victoire, la couronne qui attend au bout du stade.

Le dogme de la Providence, le mystère de l'Incarnation, le cours de la religion, l'enseignement de l'Église et de l'Évangile, supposent l'idée du salut, et le salut c'est le mobile de nos actes et la plénitude dernière de l'être.

Donc, Messieurs, de l'existence et de la réalité d'une fin dernière, la foi fait une vérité absolue que l'on ne peut nier sans cesser d'être chrétien.

Donc il ne nous est pas permis de suivre les divers systèmes qui directement ou indirectement suppriment pour nous le souverain bien; qu'il s'agisse des mécanismes ou des évolutions sans terme préconisés, d'Empédocle à Democrite, de Lucrèce à Darwin : des changements perpétuels, des métempsycoses, ou des transmigrations sans arrêt célébrés depuis les écoles de Pythagore jusqu'aux confins de l'Inde.

Mais, hâtons-nous de l'ajouter, la sagesse appuyée sur des *raisons de fer et de diamant*[1] parle très haut en faveur de la Révélation.

1. Platon, *Gorgias*.

D'abord, Messieurs, un principe s'impose à quiconque examine le cours des choses et s'examine soi-même : c'est que nul ne sort de son repos sinon pour atteindre une fin et acquérir un bien.

Les êtres se meuvent : dans la nature inanimée, une somme immense de lumière, de chaleur, d'électricité se produit chaque jour ; sans cesse les vivants passent d'un lieu à un autre, d'un état à un état, d'une transformation à une transformation, sortant d'eux-mêmes pour aller rejoindre d'autres êtres, les saisir, les étreindre, se les assimiler, s'en imprégner, ou au contraire travaillant avec acharnement sur leur propre substance.

Aucune créature ne se remue autant que l'homme. Qui pourrait dire la multitude des pensées, des vouloirs, des imaginations qui l'entraînent, la fièvre de changement qui le transporte ?

Voilà le fait que personne ne peut nier sans folie.

Et pourquoi les êtres ne restent-ils pas en eux-mêmes, en l'état qui est le leur, contents de ce qu'ils possèdent, gardant à l'intérieur et à l'extérieur la position qu'ils tiennent ?

C'est qu'ils ne trouvent pas en eux, ni dans leur forme actuelle tout ce dont ils ont besoin ; quelque chose leur manque ; sans cela, ils ne chercheraient pas, ils ne seraient pas altérés de changement.

Donc, ce qui les presse d'agir, c'est leur pauvreté et cette imperfection se manifeste par des signes

plus violents à mesure que l'on monte dans l'échelle des créatures.

L'homme, Messieurs, ne fait point exception. Élevé par sa nature comme infiniment au-dessus du monde purement sensible, il est pourtant inachevé. Même la sublimité de sa substance fait l'immensité de sa détresse. Il ressemble au prince dont les besoins se multiplient avec l'opulence; il est pareil à ces édifices du moyen âge, grandioses déjà avec leurs assises, leurs portails, leurs colonnes, leurs nefs, leurs arceaux, désolés pourtant aussi longtemps que les tours gigantesques et les flèches audacieuses appelées par leur structure ne seront pas venues les couronner.

Ceux qui, comme les stoïciens ou comme Kant, veulent que l'homme n'ait besoin de rien qu'il ne possède en lui-même ou par lui-même, ont peu consulté notre nature, peu examiné l'impatience qui nous précipite toujours à de nouvelles étapes et à de nouveaux objets, peu écouté le cri de misère qui a éclaté plus que jamais peut-être dans la poitrine de nos contemporains. Si les personnages de Manfred, de René, de Werther, de Faust, ont excité tant de sympathies dans notre littérature et dans notre génération, c'est que leurs sentiments effrénés traduisaient tout haut, et d'une manière plus déchirante, la plainte éternelle qui retentissait déjà sur les lèvres de David, de saint Paul, de saint

Augustin, de Pascal, et que l'âme humaine n'a jamais cessé de répéter tout bas; on a dit que c'était le mal du siècle, c'est le mal de l'homme dans tous les siècles.

Tous les êtres sont pauvres, et c'est pourquoi ils cherchent et ils s'agitent; l'homme le plus riche par ce qu'il possède, le plus misérable par ce qu'il a besoin de posséder, cherche autant qu'eux et plus qu'eux.

Que cherchent-ils? Évidemment ce qui leur manque, c'est-à dire leur complément et leur perfection, c'est-à-dire la fin qui achève la plénitude de leur réalité et de leur vie. Par conséquent l'objet, l'état qui contient cette perfection est la cause de leur mouvement. Nous l'appelons une *fin*, parce qu'il *termine* celui-ci; nous l'appelons un *bien*, parce qu'il *convient* à la nature qui se meut et agit.

Mais pour que je sorte de mon indifférence et que celle-ci se change en effort et en initiative, suffira-t-il que je me trouve en face de n'importe quel bien, de n'importe quel but! Non, il faut que l'être nouveau et le nouvel état qui se présentent à moi s'adaptent à ma nature, flattent ce qu'il y a de spécial et comme de personnel dans mon indigence, contiennent ou du moins passent à mes yeux pour contenir précisément ce qui me manque; autrement tous les êtres se jetteraient indistinctement sur tous

les biens, et le monde tomberait dans une confusion inouïe.

Ici, Messieurs, les créatures nous tracent le chemin. Jamais vous ne les verrez se mettre en mouvement vers un objet qui ne s'harmonise avec, je ne dis pas leurs facultés ou leurs organes, mais avec la structure et l'exigence de leur substance même.

La plante va chercher au loin ou dans les profondeurs le suc particulier dont elle a besoin ; le pâturage, qui excite si puissamment l'appétit de l'agneau, laisse le lion indifférent, et entraîné par une irrésistible fascination, le lion dévore la chair fraîche qui écœure l'agneau.

Il n'y a donc pas seulement une loi générale qui porte les créatures vers le bien, il y a des lois particulières qui ordonnent chacune d'elles vers son bien, ou, comme le dit Dante, qui les orientent, « vers des ports divers par la grande mer de l'être, chacune avec l'instinct qui lui fut donné et qui la conduit[1] ».

Ces principes, Messieurs, sont certains[2]. Depuis que la philosophie existe ou, pour mieux dire, partout où le bon sens n'a pas sombré, ils sont acceptés. Les sages dont le génie a rempli de lumière nos sillons ont enseigné que la loi de la finalité régit toutes les évolutions de la nature, que l'activité du monde entier est suspendue au bien ; qu'elle

1. *Paradis*, ch. 1er.
2. Append., n. 2, p. 325.

n'entre en exercice que sous l'influence de celui-ci : que l'univers resterait un chaos si l'on ne faisait intervenir les causes finales. Le *pouvoir de la vie, de l'habitude, du besoin, du milieu*, invoqué par Lamarck, la *lutte pour l'existence* et la *sélection naturelle* préconisées par Darwin, la *nécessité mécanique* de Spinoza, de Lucrèce, de Démocrite, renferment l'idée de finalité, ou bien ne sont que les appellations diverses de causes efficientes et matérielles qui ne sortiraient jamais de leur repos, si la présence d'un bien ne venait les remuer.

Ce n'est pas moi, Messieurs, qui dis cela, c'est Gassendi, disciple d'Epicure et empiriste, mentionnant à Descartes non pas seulement la réalité, mais l'existence des fins que Dieu *a comme exposées à la vue de tout le monde et qui se découvrent sans beaucoup de travail*[1] ; c'est Cabanis affirmant que *si nous raisonnons sur les causes, toutes les règles de probabilité nous forcent à les reconnaître finales*[2] ; c'est Cuvier poussant sa loi plus loin que notre principe[3] ; c'est le partisan le plus chaud de la science positive, Stuart Mill enseignant qu'il n'y a nulle contradiction entre sa méthode et les causes finales[4] ; c'est Claude Bernard admettant une idée *directrice, organisatrice, vitale... une série de*

1. *Objection à la quatrième méditation*. Edit. Cousin, t. II, p. 179.
2. *Lettres sur les causes premières*, p. 41.
3. *Leçons d'anatomie comparée*, t. I, 1re leç., art. 4.
4. *Auguste Comte et le positivisme*, trad. fr., p. 15.

phénomènes qui se déterminent les uns les autres en s'associant ou se combinant pour un but final commun[1] ; c'est, dernièrement, M. Charles Richet, dans une discussion avec un de nos poètes les plus sympathiques. Et ce n'a pas été un spectacle sans intérêt ni sans étrangeté de voir le serviteur des muses pencher tristement et comme à regret, mais pencher enfin, vers le matérialisme, et le partisan de l'expérience défendre timidement encore, mais efficacement déjà, la cause de l'idéal. C'est, dis-je, M. Charles Richet, *convaincu qu'il n'est pas possible de supprimer la théorie des causes finales de l'anatomie*, de *la zoologie ou de la physiologie ;* que *l'hypothèse de la finalité se trouve incessamment justifiée par les résultats expérimentaux*, que *rien n'est expliqué par le mécanisme*, que *la sélection naturelle n'est pas suffisante*, que *jamais la loi de finalité ne s'est trouvée en défaut dans l'étude des êtres vivants*, que *c'est une hypothèse presque nécessaire ;* car *on ne peut la remplacer par aucune autre*[2].

Ce principe est écrit dans les choses à ce point que nous ne pouvons en affranchir notre langage, ceux même qui le nient sont forcés d'employer des mots qui contredisent leur thèse et combattent pour nous. Car ils ne parlent point de la lutte pour la vie, de progrès, de transformisme, d'évolution,

1. *Introduction à la médecine expérimentale*, p. 147-148.
2. *Le Problème des causes finales*, *asp. simp* , p. 1-24 et 131-141.

sans mettre dans leurs expressions l'idée d'un bien, d'un mieux, d'une fin qui suscite ces mouvements. Une fois de plus, la logique des réalités triomphe de l'illogisme des esprits.

Plus une science loyale et rigoureuse examine les phénomènes, plus elle nous montre le règne absolu du bien et de la fin sur le jeu des organes et des tissus, sur la transformation des cellules, sur le cœur même des choses.

Mais, me direz-vous, l'homme est libre, et qu'est-ce donc que la liberté sinon la faculté de vouloir et de ne pas vouloir, d'agir et de ne pas agir, de secouer le joug infâme du mal, mais aussi de s'y soumettre, d'accepter l'empire sacré du bien, mais aussi de s'y soustraire ?

Oui, Messieurs, l'homme est libre, il tient les rênes de sa vie, il en dirige l'allure à son gré, se précipitant à perdre haleine, se modérant, se traînant, s'égarant, s'arrêtant comme il le veut, emporté tour à tour par le délire du mal ou par la divine passion du bien, s'épuisant successivement dans l'action ou s'anéantissant dans l'inertie : maître en un mot, et responsable, roi de la nature et fils de Dieu.

Pourtant, si puissant qu'il soit, cette souveraineté sublime et redoutable qu'il a sur ses actes ne l'affranchit pas de la domination du bien et de la fin. Dans le mouvement qui lui est le plus propre et que j'appellerai deux fois humain, car il l'est dans

sa substance et dans son mode de naître, dans le mouvement libre et moral, l'homme ne sort point de ce cercle.

L'acte libre, en effet, suppose une connaissance, une délibération et un jugement, mais il procède de la volonté, et c'est essentiellement un mouvement de celle-ci. Or, la volonté est un appétit, et l'appétit naturel, sensitif ou raisonnable ne saurait pas plus sortir du bien qui est son objet unique et total que l'esprit ne saurait agir en dehors de l'être, que l'œil ne saurait voir hors du champ de la lumière; car aucune faculté ne se meut par delà son objet et qui dit appétit et volonté dit essentiellement puissance du bien.

Non seulement l'acte raisonnable dépend de la loi de la finalité, mais encore, précisément, parce qu'il est raisonnable, celle-ci se réalise en lui avec toute sa plénitude.

D'abord, en effet, pendant que l'animal ne saisit que matériellement l'objet que lui a indiqué son instinct, sans se rendre compte de la relation qui le proportionne à son besoin, l'homme, lui, dans le but qu'il recherche, se laisse expressément attirer par le côté qui en fait formellement son bien et répond directement à son désir.

Puis, tandis que l'être sans intelligence goûte le bien intermédiaire sans avoir la conscience ni la préoccupation du rapport qui, le rattachant au bien final, ne l'entraîne vers le premier que pour le con-

duire au second, l'homme ne s'émeut qu'en face de ce rapport, dans le moyen ne cherche que la fin, ou, si vous le voulez, ce que le moyen contient de la fin en germe et à l'état initial.

Par conséquent, dans le cours de l'activité raisonnable, la fin que nous avons conçue et entrepris de réaliser apparaît explicitement, nous le sachant, comme l'unique cause de tous nos desseins et de tous nos mouvements, les pénétrant à chacun de leurs moments, et cela, de leur point de départ à leur point d'arrivée.

II

Nous avons prouvé, Messieurs, que l'homme est soumis en tous ses actes à la loi de la finalité, que jamais il ne sortirait de son repos, s'il n'y était provoqué par l'espérance d'un bien.

Mais un principe qui n'est pas moins certain, c'est que la loi de la finalité repose tout entière sur l'existence d'une fin dernière, c'est qu'aucun bien secondaire n'aurait assez de vertu pour m'émouvoir, s'il ne tenait cette vertu d'un bien réel et souverain.

En effet, Messieurs, ce que l'homme veut atteindre par son action, c'est le bien qui l'achève totalement et comble le vide immense de ses appétits.

Or, lorsque j'agis, de deux choses l'une : ou l'objet que je vise remplit cet office, exerçant sur moi son influence par sa propre perfection ; il contient

alors toute la raison de mon acte : ma volonté ne demande pas autre chose ; la bonté, par elle-même assez puissante pour la mouvoir, est assez grande pour la rassasier : j'ai trouvé ma fin dernière.

Ou le but que j'ai poursuivi ne me tente pas par lui-même, mais en vertu d'une fin supérieure qui me sollicite, et à laquelle, par son intermédiaire, je veux parvenir. Celle-ci à son tour suffit à travailler mon cœur et à le contenter, ou bien elle va puiser sa force sur moi à l'excellence d'une troisième fin.

Et alors deux hypothèses se présentent : dans la première j'arrive à une perfection au delà de laquelle il n'y a plus rien, qui en suprême analyse cause et explique mon action : me voilà au but. Dans la seconde, je suis condamné à remonter de degré en degré dans la chaîne des fins et des biens à l'infini, et sans pouvoir jamais saisir par l'intention ni toucher par l'action un point ultime d'où partiraient le charme et l'attrait qui m'émeuvent.

Dans cette désespérante théorie si chère aux partisans du mécanisme, de l'évolutionnisme radical et à toutes les écoles de matérialisme, nous serions pareils à ces voyageurs des montagnes qui n'atteignent une cime que pour en voir apparaître une plus élevée et plus inaccessible et ainsi à jamais.

Cette hypothèse, Messieurs, ne rend compte de rien, elle est insoutenable et par conséquent il faut s'arrêter à la première par esprit de foi, mais aussi par nécessité philosophique.

Qu'il s'agisse, en effet, de principes intellectuels, efficients, moteurs ou finals, subordonnés entre eux de manière que chacun n'agisse que par la force de celui qui le précède ; pour expliquer le moindre effet de l'un, il faut absolument arriver à un premier duquel dépende toute la série, et qui n'en dépende pas.

C'est ainsi que dans la suite enchaînée des propositions qui engendrent en nous la science, les philosophes reconnaissent la nécessité de vérités évidentes par elles-mêmes, communiquant leurs lumières aux vérités inférieures qui leur sont soumises.

C'est ainsi que l'on doit admettre un premier moteur immobile qui meuve les moteurs secondaires et ne soit mû par aucun.

De même, Messieurs, dans une série de fins, subordonnées entre elles, de façon que l'une n'agisse qu'en vertu de l'action de l'autre ; supprimez la dernière agissant par elle-même et faisant agir les autres, vous supprimez du même coup l'action de celles-ci, comme vous arrêtez tous les mouvements d'une montre en brisant le grand ressort, sous la pression duquel les rouages marchent et se poussent les uns les autres.

Dire que, à multiplier les fins secondaires même à l'infini, vous leur donnerez de la valeur et vous expliquerez leur action, c'est dire qu'en additionnant des rouages vous créerez un ressort, que vous

remplacerez la source tarie du fleuve en allongeant son lit, que vous ferez de l'être avec du néant.

C'est pourquoi Aristote a enseigné que la suppression de la fin dernière entraîne l'abolition de toute fin intermédiaire, la disparition du bien de la face de l'univers, l'impossibilité de tout acte moral dans l'homme, de tout mouvement et de tout changement dans le monde.

Les fins secondaires, en effet, tiennent leur qualité de leur rapport avec la fin dernière ; le bien n'est que l'excellence de celle-ci ou des moyens qui ne sont bons que parce qu'ils nous y portent ; l'acte moral n'est que la marche vers un bien et vers un but en vue desquels la liberté se décide à s'ébranler ; le changement ne se produit que sous l'influence d'une perfection et d'une fin.

Et, par conséquent, le bon sens qui nous oblige à reconnaître des biens et des fins, des actes moraux et des changements, nous oblige à confesser avec la même rigueur un bien souverain et une fin dernière.

Vous m'objecterez que cet argument ne prouve nullement l'existence d'une fin dernière réelle ! Pour que la volonté humaine s'élance, il suffit que l'intelligence lui présente un bien illusoire, c'est assez de cette chimère pour nous jeter dans la fièvre de l'effort et de l'action.

C'est vrai, Messieurs, et qui ne sait que les objets les plus misérables, exaltés par l'imagination et

transfigurés par le travail intérieur de la pensée, réussissent à révolutionner notre cœur et à l'entraîner dans un tourbillon de désirs?

Mais, si les ombres peuvent remuer notre âme [1], elles ne sauraient la contenter, si notre impatience à vouloir le bien parfait nous porte à nous émouvoir en face de ce qui n'en est que l'apparence, c'est de l'être et de la vie que nous réclamons, et la déception que nous éprouverons, à l'usage et en face d'un idéal vide, ne servira qu'à augmenter le tourment de notre soif. L'animal lui-même n'est pas jusqu'au bout victime du mirage : après avoir couru après l'ombre, il n'a point de repos qu'il n'ait saisi sa proie ; à plus forte raison en est-il ainsi de la volonté humaine, dont l'objet est essentiellement dans l'être et dans la réalité, et non point dans leur seule représentation.

Insistez, et dites que cette soif de la réalité parfaite est un besoin factice, une maladie pareille au caprice des enfants qui rêvent d'avoir des ailes, et qu'il n'y a aucune raison d'exiger un objet vivant et positif pour cette fantaisie de l'esprit ou de l'imagination.

Il est vrai encore, Messieurs, que nous pouvons nous créer des aspirations factices, et donner à nos sentiments des dimensions exagérées comme nous prêtons aux choses du dehors des sublimités illusoires.

1. Appenl., n. 3, p. 328.

Mais il y a des désirs, qui ne sont point des créations de notre pensée, qui viennent de la nature même. On les reconnaît à ce qu'on les rencontre partout où la même substance existe, dans tous ceux qui la possèdent et à ce que rien ne peut avoir raison de leur ténacité.

Or, le désir du bien parfait est de ceux-là ; on le trouve dans tout homme, d'autant plus conscient que celui-ci est plus sain de corps, plus haut d'esprit, et il est indéracinable dans le cœur de notre race.

Non, cette tendance n'est point une chimère. Chimère, Messieurs, cette volonté que nous sentons dans tous les atomes de notre être et qui s'affirme à travers toute notre personne ! Illusoire, cette ardeur de vivre pleinement qui ne s'éteint jamais ! C'est sous sa pression que mes énergies se tendent, que tous les rouages de mon activité se mettent en exercice, que l'homme veut vivre et qu'il veut mourir, qu'il vole et qu'il est magnifique, qu'il tue les autres et qu'il se tue lui-même, qu'il est sublime et qu'il est infâme ! Ah ! que de fois, Messieurs, nous aurions peut-être voulu échapper à ses tourments et entrer dans ce nirwana où s'anéantit toute volonté !

Que de fois nos générations ont essayé d'en avoir raison dans les autres et de la déraciner de l'âme ! Vous, épicuriens, vous avez semé les roses, rempli les calices, affolé les sens, grisé l'esprit pour émous-

ser ce sentiment de l'idéal ! Vous, pessimistes, vous avez effacé les objets, tué l'activité, jeté le cœur dans le désespoir, retiré la raison d'elle-même, la conduisant aux confins de la démence pour la délivrer de la soif de l'être absolu ! Vous, matérialistes, vous avez prêché la vanité de notre attente et le ridicule de notre divine convoitise ! Vous, sceptiques, vous avez couvert de sarcasmes et de satires notre ambition, et pendant ce temps l'idée du bonheur travaillait votre âme au vif, elle était dans les attentats mêmes que vous essayiez contre elle et vous n'avez pu l'arracher de vos entrailles !

La passion du bien parfait triomphe après le tumulte des systèmes, après la banqueroute des sentiments, après la profanation de l'âme, après la perversité de l'instinct et la mort de la conscience. Quelle vitalité ! Elle survit aux forfaits de l'homme contre lui-même et aux coups de l'enfer; dans l'affre du trépas, dans le naufrage de la damnation elle ne périt pas. Quelle immortalité ! Pour l'anéantir, il ne suffit donc pas de nous tromper, ni même de jeter nos cadavres au tombeau, il faudrait anéantir notre âme !

Non, Messieurs, nous n'avons pas affaire à un besoin factice, mais à la plus réelle, à la plus indéracinable de nos tendances, au désir des désirs. C'est, peut-on dire, la seule volonté, la seule passion qui soit en nous ; si elle est fictive, nous sommes les victimes de la nature, les jouets endoloris de la

Divinité; nos actes sont une illusion et notre vie une monstrueuse chimère.

Insistez jusqu'au bout et répétez les cruelles paroles de M. Taine à M. Jouffroy : « Et quelle bizarre preuve que les révoltes de notre cœur[1] ! C'est entendu, le désir du bonheur parfait est réel, naturel et universel dans l'homme, s'ensuit-il que quelque chose lui réponde au dehors ? Quel inconvénient y a-t-il à ce que ce désir soit frustré et que l'homme aille successivement et revienne tour à tour à tous les biens inférieurs que son imagination couronne, qu'il goûte ce qu'il trouve, mais qu'il ne trouve point ce qu'il cherche ?

J'y vois, Messieurs, un grave inconvénient. Cette supposition contredit une vérité dont on proclame universellement la certitude : c'est que Dieu, ou si vous le voulez, la nature, peu m'importe pour le moment, n'ont rien fait d'inutile et qu'aux facultés, aux tendances qui ne sont pas artificielles, répond dans la réalité un objet pour lequel ils sont faits.

La science la plus ennemie de la spéculation ne cesse pas d'user de cette loi, et dès qu'elle a découvert dans un être et dans une nature un organe nouveau, son premier mouvement et sa première préoccupation, c'est de chercher son objet, convaincue d'avance que l'existence de celui-ci est impliquée dans l'existence de l'organe.

1. Taine, *les Philosophes classiques*, 8e édit., p. 173.

Ce n'est pas à dire que l'homme rejoindra toujours sa fin, ni que la faculté atteindra toujours son but ; l'homme par sa faute manquera sa destinée, comme d'autres êtres ou d'autres puissances la manquent malgré eux et par un accident. Mais ce que j'affirme c'est que, s'il y a de la lumière pour les yeux, de l'harmonie pour les oreilles, des suavités pour le goût, de la rosée pour le lis altéré, une pâture pour le passereau dans la misère ; à plus forte raison y a-t-il un pain de vie, un breuvage de perfection et d'allégresse pour la faim et la soif infinies de la plus noble des créatures, — j'entends une réalité répondant à notre plus haute faculté et donnant naissance au plus palpitant et au plus immortel de tous nos désirs : la faculté et le désir du bonheur. Cette réalité, c'est le souverain bien de l'homme et sa fin dernière.

Reposez-vous, Messieurs, dans cette première certitude. Le bonheur existe, l'assurance nous en est apportée non point seulement sur les ailes des légendes, par le souffle des poésies, ou par l'autorité d'une religion qui jamais ne trompe, mais encore par la sagesse qui ne peut expliquer un seul de nos actes ni établir la valeur d'un objet sans les rattacher au souverain bien, qui ne saurait rendre compte de ce cri éternel et universel de l'âme humaine, que chacun de nous entend en lui, sans faire appel à la félicité qui le provoque.

Dès aujourd'hui, nous sommes contraints de condamner le pessimisme et le vain effort par lequel il tente de prouver en dehors des choses et en dehors de la raison que le néant et le mal sont le dernier mot de tout. Dès aujourd'hui, nous avons le droit d'opposer à ses lugubres accents notre hymne à la vie totale et au bien parfait.

Enfin nous avons une morale dépendant tout entière de la fin dernière. La vie morale, en effet, n'est pas autre chose que le mouvement volontaire de l'homme vers le souverain bien. Quand la raison a déterminé en quoi consiste celui-ci, elle a imposé du même coup à la volonté libre de marcher vers lui et de s'assurer les biens secondaires dont la conquête est liée à sa réalisation. Et s'il est vrai, comme on se plaît à tant le répéter, que la morale est basée sur le devoir, il est encore plus vrai de dire qu'elle est basée sur la fin dernière qui est le fondement du devoir.

Quelle est la fin dernière de l'homme? Nous le saurons plus tard. Contentons-nous aujourd'hui d'une démonstration qui nous mène déjà si loin dans le chemin de la vérité et de l'espérance.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

L'UNITÉ DE LA FIN DERNIÈRE

ET L'UNITÉ DE LA MORALE

SOMMAIRE

Résumé de la première conférence. — Diversité des éléments et des facultés dans l'homme. — Vie matérielle, sensible, intellectuelle, volontaire, individuelle, familiale, sociale.

Division du genre humain en races, peuples, familles, individus : L'homme du passé, du présent, de l'avenir.

De là deux problèmes : 1° Chaque homme a-t-il une ou plusieurs fins dernières lui imposant une ou plusieurs morales? — 2° Tous les hommes ont-ils la même fin dernière et sont-ils régis par la même morale ? (p. 53-54).

I

1. Méthode analytique employée par nos contemporains. — Avantages et succès de cette méthode, particulièrement dans les sciences et même dans la philosophie. — Exagérations de ce procédé qui ont produit l'émiettement de l'être. — Transportés à l'étude de l'homme ces excès ont causé de grands troubles en divisant des éléments unis. — Nécessité de proclamer l'unité de l'être humain et l'unité de la morale (p. 54-57).

2. *a*) Il n'y a en nous qu'un être : unité de la personnalité ; unité de la nature et de la substance; unité de l'organisme. Ces diverses unités proclamées par l'existence de chacun : saint Paul, Jésus-Christ (p. 57-60). *b*) Si l'homme est un, il n'a qu'une fin dernière, car la plénitude de l'être et de la vie exigée par la fin dernière entraîne la plénitude de l'unité. — Belles paroles de Jésus-Christ. — Il est impossible que nous ayons deux fins dernières. — Preuves par l'expérience ; quand nous avons établi notre fin dernière dans un objet, nous ordonnons vers lui toute notre vie (p. 60-63).

3. L'unité de la morale est la conséquence de l'unité de la fin dernière. *a*) Le bien et le mal, la vertu et le vice, la noblesse des fonctions et des vocations, des sociétés et des autorités, etc., se prennent de la fin dernière. *b*) Cette doc-

trine combat une erreur moderne, l'erreur des consciences multiples et des devoirs ennemis. — Il n'y a pas de conflit réel entre les devoirs, les droits, les autorités ou les sociétés. *c*) *L'unique nécessaire* (p. 63-67).

II

1. Différences accidentelles entre les hommes. — Unité substantielle de tous les hommes. Preuve des naturalistes. *a*) Unité des races actuelles manifestée par l'identité essentielle des caractères *physiques*, *intellectuels*, *moraux*, *religieux*. *b*) Unité de l'homme actuel et de l'homme du passé. — Preuves par les monuments qui nous fournissent des renseignements précis et nombreux, par l'histoire des langues, des migrations, de la formation, des variétés de notre espèce. *c*) L'unité du genre humain est définitive et fixée à jamais. — Argument des naturalistes tiré de la loi des mélanges et des croisements des races (p. 67-70). — Preuve philosophique. *a*) Aucun être ne consent à changer d'essence. *b*) L'homme reste ce qu'il est : ni dieu, ni bête. *c*) Nous sommes donc tous frères (p. 70-71).

2. Nous sommes frères, nous avons donc tous la même fin. — Différences que cette unité laisse entre les hommes (p. 71-72.)

3. Unité de la morale pour tous. *a*) Tendance des peuples, des sectes, à établir des morales diverses pour les différentes castes. — Grecs, Romains, Juifs, hérétiques, *simples et initiés*. — Ecoles de science et de philosophie : Darwin, Nietzsche. *b*) Jésus-Christ n'a jamais accepté une pareille sagesse. — Il a proclamé la fraternité des hommes, leur vocation à la même destinée, leur égalité devant la loi. *c*) Conduite de l'Eglise, des apôtres, des pontifes. *d*) Unité de la morale du présent, du passé, de l'avenir (p. 72-76).

Prière de Jésus-Christ. — Nécessité de répéter aujourd'hui l'hymne suppliante de l'unité. — Cruelles divisions de nos sociétés. — Vanité des accords qui ne reposeraient pas sur la connaissance de la véritable fin dernière. — La prochaine conférence sera employée à la recherche de cette fin véritable (p. 76-78).

DEUXIÈME CONFÉRENCE

L'UNITÉ DE LA FIN DERNIÈRE

ET L'UNITÉ DE LA MORALE

MESSEIGNEURS [1],

MESSIEURS,

L'existence réelle de la fin dernière s'impose à l'esprit du croyant et à la logique du sage, car par la fin dernière seule peuvent s'expliquer les mouvements physiques ou moraux, l'attrait du bien, la naissance et l'immortalité de ce désir palpitant du bonheur que chacun porte en son sein.

Mais l'homme est un composé de pièces en apparence fort diverses : c'est un corps et c'est une âme ; dans le corps s'enracinent la vie végétative et la vie sensitive, et chacune a ses facultés ; de l'âme émergent l'esprit et la volonté ; sur chaque puissance vient se greffer une foule de fonctions et de vocations, les unes ayant trait à la vie matérielle ou

1. LL. GG. Mgr Deramecourt, évêque de Soissons, Mgr Meunier, évêque d'Evreux.

sensible, les autres à la vie intellectuelle ou volontaire, celles-ci se rapportant à l'individu, celles-là au monde de la famille ou de la société. Cette multiplicité d'éléments ne constitue-t-elle pas des personnalités, des êtres, des activités, des appétits radicalement distincts, indépendants les uns des autres, ayant des buts différents à atteindre et par conséquent des règles de conduite à suivre qui n'ont rien à faire les unes avec les autres? Tel est le premier point auquel nous amène l'ordre des vérités.

Le genre humain se divise en races, les races se divisent en peuples, les peuples en familles, les familles en individus. De plus l'espèce non seulement se multiplie sur la face du globe et se modifie perpétuellement sous mille influences, mais il y a l'homme du passé, l'homme du présent et il y aura l'homme de l'avenir; tous ont-ils la même fin dernière, ou bien chacun au premier abord, si dissemblable de son voisin, de son ancêtre ou de son descendant, se trouve-t-il en face d'une destinée spéciale en harmonie avec la spécialité de sa nature et de sa physionomie, entraînant pour lui une morale fondée sur le but suprême qui lui est propre? Voilà le second doute que nous essayerons de résoudre.

I

L'analyse et la dissection ont été le génie de notre âge. A quelles profondeurs, physiciens et chimistes,

romanciers ou philosophes, critiques, exégètes, historiens, politiques, n'ont-ils pas sondé l'être, les passions, la pensée, les affirmations, les mots, les faits, la société ! Que leur action parfois a été habile à distinguer ce qui jusque-là s'était confondu ! Concentré sur un point, que leur regard est devenu perçant, que leur découverte a été inattendue, leur révélation précieuse ! C'est grâce à ce système poussé à bout, à cette revision des détails que tant de conclusions ont été redressées, que tant de sciences ont dû la sûreté de leur marche et la précision de leur progrès, que tant d'êtres ou tant d'aspects de l'être jusque-là ignorés ont paru à leur place. A force de patience et de labeurs, nos savants, avec une exactitude incroyable, ont réussi à nous montrer la formation lointaine des mondes, à reconstruire les cités en ruine, à ranimer en quelque sorte sous nos yeux la poussière des peuples antiques et évanouis, à évoquer le spectacle de leurs guerres, de leurs jeux, de leurs cérémonies, à les reconstituer avec leurs physionomies, leurs tempéraments, leurs allures, et surtout à faire jaillir des mystères et des trésors de l'être des énergies si riches, si merveilleusement domptées et utilisées que la face de la terre en a été comme transfigurée. Ce procédé a fait le progrès moderne dans ce qu'il a de meilleur, de puissant, d'incontestable. Oh ! ne craignons pas dans le temple où toute lumière est aimée comme une étincelle partie du sein de Celui que nous adorons, de

glorifier ces rudes et souvent si modestes pionniers de la vraie civilisation.

C'est aussi sous les coups de ce travail expérimental que des métaphysiques, qui prenaient leurs fondements en dehors de toute réalité et aboutissaient au rêve, sont tombées en ruine. Plus cette vérification, totalement positive, se dégagera des hypothèses gratuites, des généralisations hâtives, plus elle déblayera pour le philosophe le terrain des systèmes vains et des théories en l'air.

De ce double résultat, nous n'avons qu'à nous féliciter. Mais l'analyse pratiquée à outrance, et elle l'a été, devait tomber, est tombée de fait dans de graves erreurs. A force de vouloir isoler les éléments pour les mieux voir, nos contemporains ont souvent émietté l'être, tranché le fil de sa vie et de son unité.

Tranportés à l'étude de l'homme, les excès de cette méthode ont causé des troubles dont aujourd'hui nul ne saurait mesurer la portée. On n'a pas seulement distingué les principes, les facultés et les fonctions en nous, mais on les a séparés de manière à ne tenir aucun compte de la racine qui sert à les unir; on les a traités comme des êtres indépendants les uns des autres, ayant le droit de se développer dans leur sens, et l'on a vu l'homme, le savant, le citoyen, le chef, poursuivre des buts opposés aux buts recherchés par le père, l'époux, le croyant, le chrétien, la personne privée : chacun

ayant sa conscience, ses maximes de vie sans rapport avec la conscience ou les maximes des autres.

Il est temps, Messieurs [1], de réagir contre cette division et de proclamer en nous l'unité d'être et d'action qui entraîne l'unité de fin dernière et l'unité de morale.

D'abord, il n'y a pas en nous deux êtres ou dix êtres; il n'y en a qu'un dont les éléments, si variés qu'ils paraissent, sont ordonnés entre eux de façon à faire un seul tout, une seule substance, un seul principe d'opération, car aucun n'est complet par lui-même, ne peut vivre en dehors du tout. Séparez le corps de l'esprit, détachez un membre, arrachez un œil, immédiatement ils meurent; il n'est pas jusqu'à l'âme qui, capable de subsister et d'agir par elle-même, ne soit tronquée en quelque manière, si elle ne demeure dans le tout dont elle est la plus noble partie, mais dont elle est une partie.

Donc l'homme est un dans sa personnalité à laquelle nous attribuons tous les actes qui sortent du même individu. C'est moi qui pense et c'est moi qui veux, c'est moi qui veille et c'est moi qui dors, c'est moi qui vis et c'est moi qui meurs.

L'homme est un dans sa nature et dans sa substance. Les éléments qui me constituent ne sont point des colonies de cellules, des collectivités de tis-

1. Append., n. 1, p. 329.

sus affranchis les uns des autres : la science et la philosophie nous les montrent au contraire enchaînés entre eux, disposés avec ordre, pénétrés « dans leur fond le plus intime », par « une seule et même réalité », qui se communique à tous et à chacun, de telle sorte que tous « participent de sa nature, existent de son existence » et de son indivisible unité [1].

L'homme est un dans son organisme qui apparaît sous un aspect de solidarité absolue, que nous l'analysions à sa base ou à son sommet. Les cellules se continuent sans interruption et donnent naissance aux tissus, les tissus se développent dans des organes subordonnés les uns aux autres par leurs natures et par leurs fonctions, les organes composent une série d'appareils dont le jeu s'harmonise avec hiérarchie, et tout se meut au service et sous l'influence de cet appareil supérieur ou, si vous voulez, de ce grand ressort unique : la volonté. De la vie végétale et sensible à la vie intellectuelle, au premier abord, la distance semble infranchissable et l'unité paraît sombrer. Loin de là, elle s'affirme et elle se constate davantage à mesure que la science avance. Dès que la volonté se met en branle pour agir, « elle détermine non pas seulement dans la partie organique... mais jusque dans les profondeurs de notre structure chimique, les transformations

1. R. P. Coconnier, *l'Ame humaine*, p. 268.

et les vicissitudes les plus étranges[1] ». Réciproquement, les évolutions des énergies inférieures ont leur retentissement jusqu'à la cime de l'activité intellectuelle et volontaire[2].

Nous en avons tous fait l'expérience : d'un côté le moindre malaise physique gêne la liberté de nos pensées et de nos vouloirs, la souffrance du corps déchire notre âme, son poids retient captif notre élan ; de l'autre, les deuils intérieurs de l'âme accablent la chair, en flétrissent la beauté et la tristesse du cœur brise les forces. N'avons-nous pas entendu et saint Paul se plaindre que cette unité enchaînât son esprit à une matière pesante et corrompue et l'Homme par excellence, Jésus que nous adorons, crier avec angoisse que son corps succombait sous le fardeau de la douleur qui martyrisait son âme ? En revanche, qui ne le sait? le bien-être, la santé activent la sève de l'intelligence et de la volonté; la force de l'âme et sa joie se communiquent à tout notre être extérieur, se manifestent par la couleur du visage, la flamme des yeux, par tous les pores.

Quel magnifique édifice que l'homme ! quel enchaînement admirable entre tous les matériaux qui le constituent et comme les éléments les plus humbles sont solidement rattachés aux plus sublimes !

1. R. P. Coconnier, *l'Ame humaine*, p. 263.
2. Mgr Mercier, *Psych.*, p. 62.

Il faut donc en parler comme d'un seul être agissant par tout son organisme comme par un seul organe, par tous ses actes comme par un seul acte [1].

Mais alors s'il est un, il n'a qu'une fin dernière, il ne peut en avoir qu'une,

Pourquoi ? Parce que, Messieurs, nous l'avons dit, l'objet de notre bonheur doit répondre à notre nature. Notre nature est réelle, la réalité doit remplir sa béatitude ; elle est une, l'unité doit être un apanage de sa béatitude.

Pourquoi exigeons-nous l'unité dans les éléments qui font notre félicité ? Parce que le désir de la félicité est la passion de posséder une vie pleine, une vie si pleine que nous ne puissions pas souhaiter davantage, si sûre, si inaltérable, qu'elle soit à l'abri de toute surprise, de toute menace, et qu'il n'y ait dans notre âme aucune crainte de la perdre ; mais la vie pleine est inséparable de l'unité. Aussi Jésus-Christ descendu pour nous sauver, c'est-à-dire pour nous béatifier, disait : « *Je suis venu pour qu'ils aient la vie, l'abondance de la vie* [2]. Puis, s'adressant à son Père, il ajoutait : *Père..., qu'ils soient un comme nous sommes un..., qu'ils soient consommés dans l'unité* [3]. Il établissait ainsi une connexion ou même une identité

1. Append., n. 2, p. 329.
2. Saint Jean, x, 10.
3. *Ibid.*, XXII, 21-23.

entre la plénitude de la vie et la perfection de l'unité. Ses paroles ne doivent pas s'entendre seulement d'un mouvement de tous les hommes vers le même bien, elles doivent s'entendre d'abord de la perfection de chacun dans la possession de son bien unique et total.

Et pourquoi, Messieurs, cette solidarité de la vie pleine et de l'unité? Parce que la multiplicité des éléments que ne relie pas l'unité ne peut se concilier avec le plénitude de la vie que nous désirons. Chacun d'eux, complet par lui-même, bien qu'insuffisant par rapport à nous, est séparable des autres et nous sommes exposés à le perdre : la crainte de ce danger est incompatible avec la béatitude.

D'ailleurs, il est impossible que nous ayons deux fins dernières, car un être, si grand qu'on le suppose, ne peut avoir qu'une limite, comme un pays ne peut avoir qu'une frontière, car un mouvement fût-il long et compliqué comme la vie ne peut avoir qu'un terme.

Si le bien que la volonté atteint satisfait pleinement son désir, comment pourrait-elle chercher autre chose et à quoi servirait un second objet? Si par sa possession nous ne sommes pas totalement rassasiés, nous n'avons point touché notre fin dernière, puisque, essentiellement, celle-ci ne laisse rien en dehors d'elle que nous puissions convoiter.

Et ainsi, Messieurs, l'objet de notre béatitude doit être assez plein pour combler tous nos besoins, et

assez un pour correspondre au lien qui, rattachant entre eux tous les éléments de notre nature, en fait un seul être et une seule substance.

Cette loi de l'unité domine tellement notre vie, que dans nos plus graves erreurs, nous sommes encore régis par elle.

A chaque instant, en effet, nous nous trompons par ignorance ou par passion sur le terme suprême de notre existence, et nous mettons l'espoir de notre âme dans les richesses, dans la volupté, dans la science, dans le pouvoir ; mais, dès que notre raison égarée s'est proposé un de ces biens comme le dernier idéal à atteindre, immédiatement tout notre être et toute notre activité se mettent en marche vers lui. Nous entretenons et nous multiplions nos forces corporelles pour être plus capables de le conquérir, puis nous les dépensons dans l'effort qui nous entraîne vers lui : nos yeux, nos oreilles, tous nos sens nous servent à découvrir les objets propres à nous aider dans notre entreprise. Ressources de l'imagination et de la mémoire, pénétration de l'intelligence, vigueur de la volonté, gloire du nom, éclat de la carrière, influences de famille, d'amitié, de relations mondaines, partis politiques, idées religieuses : en un mot, tout ce qui est en nous et tout ce que nous pouvons saisir hors de nous est mis à profit pour arriver au but suprême que nous avons conçu et que nous poursuivons ; ce but suprême fût-il le plus éphémère, le plus misérable des biens. Et si, successi-

vement, nous enchantons les objets les plus divers au point de leur attribuer une autorité absolue sur notre vie, ce n'est qu'après avoir dépossédé l'un que nous conférons le sceptre à l'autre. Nous ressemblons en cela à la multitude capricieuse qui change à chaque instant de chef, mais, comme elle, nous n'avons qu'un suffrage et qu'une couronne, et selon le mot de Notre-Seigneur, *nous ne pouvons servir qu'un maître.*

Ce domaine souverain sur nous appartient en droit à l'être ou à l'objet qui, par sa perfection, est assez grand pour mettre en branle toute notre activité et satisfaire toutes les exigences de notre désir. A la saine raison de découvrir son nom. Mais nous ne pouvons pas plus le changer ou le multiplier que nous ne pouvons changer substantiellement ou multiplier en nous la nature, la personnalité, l'organisme ou l'activité.

Par conséquent, il n'y a pour chacun de nous qu'une fin dernière, qui est le terme suprême de tout notre être et de tous nos mouvements ; de la vie végétative, sensitive, intellectuelle, en un mot, de l'homme tout entier. Et comme les fonctions que nous remplissons ici-bas ne sont qu'un développement d'un de nos organes, d'une de nos facultés, d'une de nos activités, le bien suprême de l'homme est à la fois la perfection souveraine du père et de l'époux, du savant et du croyant, du médecin et du magistrat, du citoyen et du chrétien, du roi et du sujet.

Vous le comprenez, Messieurs, de cette unité de notre être et de notre fin découle pour chacun de nous l'unité absolue de la morale.

Le bien et le mal se prennent de l'harmonie ou du désaccord des objets, des actes, des fonctions avec la fin dernière. Les buts particuliers que l'on se propose par son métier ou par sa carrière sont saints ou misérables suivant leur rapport avec la fin dernière; le devoir que nous imposent nos vocations tient sa valeur et sa solidité de la connexion du résultat qu'il poursuit avec la fin dernière. La hiérarchie des biens et des maux, des vertus et des vices, des fonctions et des vocations, la subordination des sociétés et des autorités, leur degré de noblesse ou de perversité, s'établissent selon que ces différentes forces peuvent plus ou moins pour nous faire conquérir ou manquer notre fin dernière.

Cette doctrine, Messieurs, combat une des plus néfastes théories de notre temps, la théorie des consciences multiples et des devoirs ennemis. La conscience de l'homme privé, en dernier ressort, dépend, comme la conscience du chef de famille ou de l'homme politique, de la même fin suprême qui doit dominer toutes les formes de la vie et de l'activité. Il n'est donc point permis de se conduire par des principes dans son cœur et dans sa maison et par les principes opposés dans sa carrière publique ; de suivre en religion une loi, et de suivre dans

l'art, dans la littérature, dans l'existence mondaine la loi contraire : tous nos mouvements, depuis les plus inférieurs jusqu'aux plus sublimes, n'ont de valeur que s'ils sont volontairement rattachés à la perfection suprême et unique, et, comme le dit saint Paul, *que nous mangions*, *que nous buvions*, *que nous fassions n'importe quoi*, *nous devons tout faire* en vue de la même fin[1].

On parle sans cesse, Messieurs, de conflit entre les droits et les devoirs, entre les autorités et les sociétés. On prétend à chaque instant que les obligations du père sont en opposition avec les obligations de l'époux, que les lois du chef de famille sont contrecarrées par les lois du citoyen. Ce conflit n'est qu'apparent, il y a un ordre réel dans les biens qui nous tentent, dans les devoirs qui nous incombent, et cet ordre se prend tout entier du rapport avec notre unique fin dernière.

Je ne dis pas qu'il soit toujours facile de voir et de décider par quel côté ces différents rouages d'un seul organisme moral peuvent s'emboîter : il en est comme d'une machine compliquée qu'on aurait démontée, et qu'on voudrait reconstruire. Un homme expérimenté seul arriverait à en refaire l'édifice et à remettre chaque pièce à sa place et dans son rôle.

De même dans ce mécanisme immense où l'œuvre d'harmonie est d'autant plus malaisée que les res-

1. *Coloss.*, III, 17.

sorts, étant plus sensibles et plus vivants, se froissent et se faussent pour un rien. Mais les conflits qui se produisent viennent de l'inintelligence, de la maladresse, de la perversité des personnes ; ils ne sont point dans les choses, pas plus que, dans un homme sain, les organes, à leur état normal, se tenant dans leur sphère et accomplissant leur fonction, n'entrent en guerre les uns contre les autres.

Donc, Messieurs, il faut que nous mettions l'accord entre les différents offices et les différents devoirs de notre vie morale. Nous arriverons là en les subordonnant les uns aux autres au degré où de leur exercice dépend la conquête de notre bien suprême. Et c'est ainsi que s'établissent la concorde entre les éléments dont nous sommes faits, et l'unité des mouvements dont le rôle capital est de nous mener à la béatitude.

Un jour, *comme Jésus était en chemin avec ses disciples, il entra dans un village et une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur nommée Marie, qui, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Marthe, occupée aux divers soins domestiques, survint et dit : « Seigneur, vous ne vous inquiétez donc pas que ma sœur me laisse seule pour servir ? Dites-lui donc de m'aider. » Le Seigneur lui répondit : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup*

de choses. Une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée[1] ! »

L'unique nécessaire, c'est la fin dernière ; ramener toutes nos pensées, toutes nos intentions et tous nos actes à ce point capital, voilà le moyen d'arriver à cette noblesse dont nous sommes si fiers et à bon droit : l'unité morale de la vie.

II

Les peuples épars à la surface de la terre nous apparaissent sous des couleurs et sous des traits si divers, avec des mœurs et des conceptions si particulières, la distance du sauvage au civilisé, des idées, des passions de l'un aux idées et aux passions de l'autre semble d'abord si infranchissable que beaucoup ont cru à la différence absolue des races humaines, et par suite à l'irréductibilité des lois morales qui les régissent. L'homme du passé, Grec, Romain, Barbare, est si loin de l'homme du présent, et nous savons si peu à quel degré d'exaltation ou de dégénérescence arrivera l'homme de l'avenir qu'il paraît difficile d'assigner à l'un et à l'autre le même immuable but, et de les régir par la même éternelle justice.

Pourtant, Messieurs, les hommes ont été, sont et

1. Saint Luc, x, 38-42.

seront à jamais de la même espèce, ils ont les mêmes exigences de perfection substantielle, et dans leur vie supérieure, ils sont gouvernés par l'autorité du même souverain bien[1]. L'anthropologie à tous ses degrés prouve cette conclusion, et chaque jour elle y ajoute de la certitude et de la fermeté.

En effet, les naturalistes sont de plus en plus d'accord pour affirmer dans les races actuelles des traits communs essentiels qui décèlent le même être.

Quelles que soient la nuance du teint et de la peau, la proportion de la taille ou des membres, du crâne et du cerveau ; malgré les variations accidentelles des systèmes osseux, nerveux, vasculaires, respiratoires ; si différents qu'apparaissent certains détails dans les phénomènes de la gestation et de la puberté ou dans la durée de la vie, les caractères physiques sont au fond identiques et trahissent une ressemblance spécifique parfaite.

Le langage, l'écriture, l'instinct social, la civilisation, les industries pacifiques ou guerrières ; l'idée du bien et du mal, du droit d'autrui et de la propriété, le respect de la vie humaine, le sentiment de la pudeur, de l'honneur, de la générosité ; l'adoration d'un être supérieur, le culte, se rencontrent dans toutes les tribus humaines et révèlent en elles les mêmes facultés d'intelligence, de morale, de religion.

1. Append., n. 3, p. 332.

L'homme d'aujourd'hui est donc partout essentiellement le même. Est-il le même aussi que celui du passé ?

Oui, Messieurs, sur les races primitives, « nous avons des renseignements souvent plus nombreux, plus précis que sur bien des races actuelles. Les grottes qu'*elles* ont habitées, celles où *elles* ont enseveli *leurs* morts, les alluvions formées par les fleuves qui ont roulé *leurs* cadavres, nous ont conservé de nombreux ossements[1] ». Une science admirable a découvert des monuments de ces âges lointains, et, sans forcer en rien la portée des faits, elle a pu soutenir que déjà l'homme avait non seulement la conformation physique qu'il a aujourd'hui, mais qu'il était doué d'intelligence, qu'il avait des idées morales, religieuses, artistiques même, en un mot, qu'à travers les tempêtes de la nature, que sous la pression des éléments et des siècles en ébullition, qu'après que toutes les causes ont produit sur nous leurs effets, nous sommes demeurés et nous demeurons dans notre organisme, dans la constitution de notre corps et de notre âme substantiellement ce que nous étions à notre première apparition sur le globe.

Des travaux analogues, portant en particulier sur l'histoire des langues, des migrations par terre et par mer des peuples, sur la formation des variétés de notre espèce, nous permettent de faire remonter

1. M. de Quatrefages, *l'Unité des races humaines*, liv. VIII.

jusqu'à un seul berceau, et jusqu'à un seul couple primitif, l'origine de tous les hommes.

L'unité du genre humain, conciliable d'ailleurs avec les mille diversités accidentelles que nous constatons, est donc absolue. La science prouve encore qu'elle est définitive et fixée à jamais, parce que l'expérience voit réalisée dans l'homme une loi qui entraîne la stabilité inébranlable des espèces; c'est que, loin d'être stériles, les croisements et les mélanges des races ne font qu'en activer la reproduction et assurer la perpétuité de leur fécondité.

La philosophie achève de mettre en pleine évidence cette démonstration, elle montre qu'aucun être ne s'abandonne lui-même au point de vouloir changer son essence, même contre une essence supérieure; que l'homme par conséquent, ambitieux avant tout de garder son identité, s'attachera à sa nature avec acharnement, et, malgré tous les efforts contraires et toutes les violences, ne consentira point à cesser d'être lui-même. L'horreur que nous avons de la mort, le désespoir avec lequel notre volonté s'attache à notre corps prouvent d'une manière saisissante la vérité de cet enseignement.

Ni dieu, ni bête, si haut qu'il soit transporté par sa vision ou par son héroïsme, si bas qu'il tombe par sa grossièreté ou par sa perversité, l'homme ne saurait changer d'espèce, et sa nature l'établit éternellement entre la pure matière et les purs esprits,

tenant des deux et s'en distinguant à jamais.

Vous le voyez, Messieurs, blancs ou noirs, nains ou géants, grecs ou barbares, saints ou misérables, nous sommes frères, non par la vertu des inscriptions gravées au front des monuments, non par la seule logique des savants, non par les décrets des parlements, mais par le sang qui, passant à travers des millions de veines, nous vient d'une source unique; nous sommes frères par l'âme qu'il n'est au pouvoir de personne d'altérer ou de changer, que le même céleste Père a créée en chacun de nous : nous sommes frères d'un bout à l'autre de l'espace et du temps, sans que jamais aucun de nous soit capable de sortir de cette famille immortelle : l'humanité.

C'est une grande satisfaction pour les croyants d'entendre la science et la philosophie confirmer par des arguments si forts et si précis les données de la Révélation, et proclamer, après des siècles d'efforts et de recherches, ce que la Bible raconte dans sa première page, à savoir : que nous avons été engendrés du même père et portés dans les mêmes flancs.

Nous sommes frères, nous avons donc la même fin, car l'unité de nature entraîne l'unité de béatitude.

Je ne dis pas, Messieurs, que les hommes ont la

même idée de la félicité, ni que tous sachent le nom de l'être qui en cache le trésor dans son sein; je ne dis pas que ceux qui la connaissent en feront tous la conquête, que ceux qui en feront la conquête la posséderont et en jouiront au même degré; les uns ignoreront à jamais le secret de leur destinée; d'autres, volontairement et presque de gaieté de cœur, manqueront leur bonheur comme ils manquent ici-bas par leur faute la richesse ou la santé; dans la perfection de la fortune éternelle, il y aura des différences analogues aux différences d'intelligence, de vertu ou de grâce qui existent sur la terre. Mais je dis que, de même que pour être un homme il faut certains éléments essentiels, un corps et une âme, de même pour être un homme heureux, totalement heureux, il faut certaines indispensables conditions de perfection et de joie. Je dis que l'individu de notre race, quels que soient le siècle et le milieu où il vit, ayant substantiellement la même structure corporelle et spirituelle, le même organisme, les mêmes opérations, aura les mêmes exigences foncières vis-à-vis de l'objet de sa béatitude; par conséquent qu'il n'y a qu'une fin dernière de toute l'humanité, et que, frères dans le berceau, dans l'âme, dans le sang et dans la mort, nous sommes frères jusqu'au bout et dans la félicité.

Tous, nous avons la même fin dernière; tous, nous sommes régis par la même morale.

Remarquez, Messieurs, que les peuples, les pouvoirs, les sectes philosophiques ou religieuses ont toujours une tendance à diviser les hommes en castes inférieures et en castes supérieures, et à leur assigner les règles de conduite les plus diverses.

Chez les nations si sages de la Grèce et de Rome, il y avait des citoyens munis de droits et de privilèges, et revêtus de dignité morale, et il y avait une multitude infinie d'esclaves, privés de personnalité, traités comme un bétail d'une meilleure qualité et d'un service plus utile. Les Juifs eux-mêmes, bien qu'éclairés d'une plus divine lumière, fermaient leurs temples aux nations, voilaient le Saint des saints, et attendaient un Messie qui ouvrirait aux seules tribus d'Israël la voie de la gloire et les tiendrait irrévocablement closes à la masse de l'humanité. Les hérétiques, depuis les gnostiques jusqu'aux francs-maçons, ont pour les *spirituels* et les *initiés* des lois, des libertés auxquelles ne participent point les petits ouvriers ni les simples sectaires. Pendant que dans les assemblées populaires des démagogues farouches prèchent un nivellement mathématique et impossible de tous les individus, dans leurs discours d'académies et dans les tribunes parlementaires, les mêmes, en enseignant que la multitude doit être menée par des légendes et les esprits supérieurs par la vérité, refusent aux hommes l'égalité essentielle qui vient de l'identité de nature.

Plusieurs de nos écoles de science et de philosophie ne parlent guère autrement. Darwin par le principe de la sélection autorise la nature à jeter hors de ses cadres l'individu chétif et mal venu, Nietzsche et tant d'autres avec lui condamnent la foule esclave au joug de la religion, de la piété, de la prière, et affranchissent l'*Homme libre* de tout frein et de toute obligation.

Jamais Jésus-Christ n'a accepté une pareille sagesse faite d'orgueil et d'injustice : dès le premier jour, Il a rompu avec l'étroitesse des idées juives.

C'est Lui, Messieurs, qui a rendu aux hommes le sentiment de la fraternité jusqu'à jeter le riche dans les bras du misérable, jusqu'à prosterner le patricien aux pieds de l'esclave; c'est Lui aussi qui a promulgué avec efficacité que les hommes avaient tous la même destinée; qui a convoqué au foyer unique de la vie parfaite et à la joie du même banquet les fils de l'aurore et les fils du couchant, les artisans de la première et de la dernière heure, les vagabonds et les désespérés; c'est Lui, enfin, qui le premier a osé rétablir l'égalité radicale de tous devant la loi, en enseignant aux ignorants, aux pauvres, aux petits, les mêmes préceptes et les mêmes sentiers qu'Il avait montrés aux princes des prêtres, aux anciens de la nation, aux docteurs du Temple, aux scribes et aux pharisiens de la Synagogue. Jamais l'Eglise ne s'est départie de cette

manière de faire, souverainement respectueuse des hiérarchies et des différences individuelles ou sociales, elle a maintenu les hommes sans distinction dans la dépendance absolue du même but et du même devoir.

Elle est éloquente, la conduite de nos apôtres qui prêchent aux Romains et aux Grecs, fils d'une civilisation outrée, la même vie éternelle et le même Evangile qu'aux sauvages, ébauches grossières, dirait-on, d'êtres humains. Elle est héroïque, l'attitude de nos pontifes qui, parfois si désarmés, ont maintenu, devant Théodose, devant Henri VIII, devant Louis XIV, l'intransigeance de la loi qu'ils imposaient aux humbles et répété le mot de courage qui suffirait à les revêtir d'une gloire immortelle : *Non possumus.*

Non, *ils ne peuvent pas* faire que le devoir oblige l'un et laisse la liberté à l'autre, car ils ne peuvent pas empêcher que la nature humaine ne soit essentiellement la même en tous les fils de notre race, que la fin dernière ne soit la même pour tous, que tous, par une conséquence nécessaire, ne soient régis par la même morale.

Il y a donc une morale, qui a autorité sur tous. Le bien et la vertu qu'elle enseigne sont partout le bien et la vertu, le mal et le vice qu'elle flétrit sont mal et vice dans les savants et dans les ignorants, dans les civilisés et dans les barbares, dans les rois et dans les sujets; la conscience qu'elle forme est la

norme de toutes les consciences, la justice qu'elle établit est justice à Paris comme à Berlin, en deçà comme au delà des Alpes ou des Pyrénées.

C'est la morale du passé, car elle n'est point le résultat des évolutions successives, elle n'a point été inventée par les sages, par les religions, par les parlements, ni même par les conciles : elle a jailli, si je puis ainsi m'exprimer, des choses mêmes ; elle est sortie, en même temps que l'homme, des mains de Dieu.

C'est la morale de l'avenir, ayant la même fixité que la nature transformée par la grâce. Le ciel et la terre passeront, elle ne passera pas. Le mouvement des idées et des peuples, les attentats, les outrages, les négations, les blasphèmes des sociétés contre elle n'y effaceront pas un point ou un iota. Le vrai progrès pour les individus et les générations consiste non pas à monter plus haut qu'elle, mais à mieux la connaître, à étendre davantage l'étendue de ses préceptes et de ses conseils, à les embrasser avec plus d'ardeur. D'un bout à l'autre de l'espace et du temps, quiconque sera proclamé saint par elle sera sauvé, quiconque sera réprouvé par elle sera damné, car elle est la seule voie qui conduise l'homme au souverain bien.

Jésus-Christ, auquel il faut toujours revenir, quand on veut éclairer les questions d'une plus vive lumière et faire monter ses sentiments, Jésus-

Christ allait mourir. Au soir de son dernier jour, de son cœur déjà tout frissonnant des premières appréhensions de l'agonie, s'éleva vers le Père une longue et attendrissante prière : *Père*, disait-il, *qu'ils soient un; comme vous êtes en moi et moi en vous, qu'ils soient eux aussi un en nous. Qu'ils soient un comme nous sommes un, qu'ils soient consommés dans un même mouvement vers l'unité*[1].

Oh! Messieurs, n'est-ce pas le moment plus que jamais de répéter cet hymne suppliant de l'unité?

Rien n'est plus nécessaire à notre temps que l'unité. La division tue nos sociétés après les avoir torturées, et jamais peut-être des divergences aussi profondes n'avaient amené des souffrances aussi aiguës. Du domaine des idées, l'opposition passe dans les sentiments, des sentiments elle éclate dans les actes; et trop souvent, quand nous nous rencontrons, c'est dans des heurts pleins de douleur. Nous dépensons la moitié de notre vie à nous haïr, à nous combattre, à nous maudire. Certes, ce serait naïf d'espérer que la paix absolue régnera jamais sur la terre, il y aura toujours une multitude de problèmes sur lesquels chacun, légitimement d'ailleurs, aura son opinion et sa manière de faire. Mais il y a une paix relative possible, et, si je puis ainsi m'exprimer, un fonds de concorde et d'unité, sans lequel

1. Saint Jean, XVII, 22-23.

la vie sociale est intolérable. De ce fonds précieux, la question morale fait partie. Sur un certain nombre de points qui intéressent la conduite, l'entente doit se faire, si l'on ne veut tomber dans cette anarchie des volontés qui prépare toutes les catastrophes. Le point capital est celui de la fin dernière. L'accord en cette matière porte le germe de l'unité morale et de la paix. Mais cet accord ne serait point solide, ni cette paix durable, s'ils ne se faisaient sur la vraie fin dernière de l'homme connue de tous et acceptée par tous. C'est donc cette fin qu'il faut rechercher, dont il faut apprendre le nom et la sublimité, car c'est par sa conquête seule que les hommes peuvent être béatifiés, c'est par la marche de tous vers cette conquête que s'établit l'harmonie entre les âmes, je veux dire l'unité morale et la paix qui font la prospérité, la puissance et le bonheur des nations. Cette recherche fera l'objet de notre prochaine conférence.

TROISIÈME CONFÉRENCE

L'OBJET DE LA BÉATITUDE

SOMMAIRE

Résumé de la deuxième conférence. — Position d'une troisième question : Quel est l'objet de la béatitude? — Intérêt palpitant de ce problème. — Inquiétude des esprits à ce sujet. — Agitations des écoles, leurs contradictions. — Réponse de la foi (p. 83-86).

I

Aucun bien créé ne saurait constituer l'objet suffisant de notre béatitude. *a*) Preuve d'autorité, tirée de l'attitude de la religion sur ce point: l'Ancien Testament, les cérémonies de la Synagogue. Jésus-Christ, l'apostolat (p. 86). *b*) Preuve de raison : la richesse, la gloire, la volupté, la vertu des stoïciens, l'amitié, sont insuffisantes à nous combler. — Expérience personnelle que tous les biens créés sont impuissants à remplir notre bonheur. La raison en est que notre âme ne peut être satisfaite avant d'avoir le dernier mot de tout qui n'est qu'en Dieu (p. 86-91).

II

1. Dieu, voilà l'objet de notre béatitude. — Démentis sanglants de l'histoire à ceux qui contredisent cette vérité.

Démonstration. *a*) Loi de l'esprit humain qui, en présence de l'effet, recherche la cause et n'a point de repos avant de l'avoir trouvée (p. 92-93). *b*) Plus l'effet est grand, plus le désir de voir le principe est intense. — Caractère du désir vis-à-vis de l'Auteur du monde. *c*) Ce désir naît de la nature, mais en tant que tel il ne va pas au delà de l'Auteur de l'univers (p. 93). *d*) Sous l'influence des révélations surnaturelles, devant les effets de la grâce qui sont en nous, cette aspiration monte et se précise jusqu'à viser Dieu comme il est dans le suprême secret de sa vie (p. 93-95). *e*) L'apparition de Jésus-Christ a poussé à son comble ce désir; l'évangélisation apostolique l'a universalisé. — La question de Dieu est palpitante comme celle du bonheur. — Voilà le point douloureux de nos

divisions. — Les deux cités. — Le mot de saint Augustin (p. 95-98).

2. Il faut que l'homme pour être heureux atteigne Dieu en lui-même. Que signifient ces mots : atteindre Dieu en lui-même. *a*) D'une manière négative. *b*) D'une manière positive (p. 98-99). *c*) Seconde loi de l'intelligence : Quand nous sommes entrés en contact avec un objet, nous voulons aller jusqu'à son essence. *d*) Cela n'entraîne ni que nous puissions arriver par nos propres forces à la possession de Dieu, ni que Dieu soit tenu de nous donner ce bonheur, mais si sa miséricorde nous fait cette faveur, elle répondra au plus vif désir de notre âme (p. 99-101).

Grandeur et sagesse de la doctrine catholique. — Angoisse dont elle a délivré l'esprit humain. — Seule elle a fondé la morale. — Nos adversaires même l'avouent. — Kant. — Taine. — Notre expérience intime. — La barbarie apparaît dès que cette doctrine succombe. — Nécessité de s'y attacher (p. 101-104).

TROISIÈME CONFÉRENCE

L'OBJET DE LA BÉATITUDE

Monseigneur [1],

Messieurs,

Les docteurs, sans un trop grand effort, démontrent la réalité de la fin dernière : en constatant l'unité de la nature et des appétits dans chacun de nous, ils sont autorisés à conclure que nous n'avons qu'un but suprême auquel se subordonnent les buts secondaires ; la ressemblance parfaite des éléments substantiels qui constituent les hommes les plus divers s'imposant à leur esprit, ils ont établi victorieusement que la perfection souveraine exigée par les individus de tous les pays et de tous les temps est la même, et qu'en conséquence les générations sont gouvernées par une seule et imprescriptible loi morale.

Mais un autre problème se pose qui continue les

1. S. G. Mgr Altmayer.

précédents en les précisant et en poussant à son comble l'intérêt qu'ils nous inspirent : quelle est ma fin? Comment s'appelle l'être qui me communiquera ma perfection dernière? Quel rivage habite mon bonheur, où dois-je diriger la barque de ma vie? Je puis dire que toute l'humanité s'est penchée sur ce palpitant problème duquel dépend l'organisation de nos conseils et de nos décisions. Les pâtres, les manœuvres, les esclaves s'arrêtent devant le temps qui fuit emportant leur existence, devant la catastrophe de la mort dont le spectacle éclate sous leurs yeux, et ils se demandent : « Où va l'homme? »

Vous ne trouverez pas une autre question qui ait passionné à ce degré, d'une manière aussi universelle et aussi continue, le cœur et la pensée. Quel a été le résultat de cet essai gigantesque? Le résultat le plus certain a été l'embarras, le doute inextricable. Les intelligences ont trahi leur désarroi en se perdant dans des sens contraires. Ce philosophe est connu qui nous a parlé des deux cent quatre-vingt-huit opinions des sectes sur le souverain bien.

Les siècles ont passé[1], les esprits ont tourné dans le même cercle de théories, l'accord ne s'est point fait. Dans ces dernières années, des hommes dont je voudrais posséder le talent et parler la langue, se sont réunis pour essayer de trouver ensemble le fondement de la morale. Ils avaient vécu, ils avaient

1. Append., n. 1, p. 336.

étudié, ils avaient fréquenté l'âme, plusieurs étaient célèbres, tous avaient voix dans le monde intellectuel et politique ; à quoi ont-ils abouti ? A étaler au grand jour le dissentiment profond qui existe entre eux. Ils apparaissaient, portant tour à tour le drapeau de Platon, de Zénon ou d'Épicure, et finissant, quand ils ne s'inspiraient pas de l'Évangile, dans une affirmation inacceptable ou dans un doute désespérant, ne parlant que de morale, de devoir et impuissants à leur assigner une raison valable, allant chercher leur point d'appui dans les idées les plus vagues et les plus branlantes, recommençant à bâtir chaque matin l'édifice fragile que le mouvement du jour suffisait à emporter.

Et l'avenir ? L'avenir, Messieurs, ne vaudra pas mieux que le passé. Peut-être même ne vaudra-t-il pas le passé. Loin de se faire, l'évidence semble diminuer et l'anarchie grandir. Ecoutez le bruit des pensées ennemies, la tempête des appétits contraires, le fracas des âmes qui se heurtent. L'air en est tout rempli. Je vois un penchant à embrasser les opinions antiques qui favorisent le plus l'injustice, l'égoïsme, la corruption. C'est à peine si le flot des contradictions s'arrête et s'apaise avant d'envahir le recueillement unanime et séculaire de nos sanctuaires ; il y a des jours où il en bat les murailles invincibles avec une colère qui parfois jette dans des hésitations troublantes des esprits plus faibles et moins renseignés. Aussi, ai-je hâte de vous donner

la réponse de la foi à cette capitale question, avec les arguments qui nous mettent dans la nécessité de l'accepter.

I

D'abord, Messieurs, aucun bien créé ne saurait constituer l'objet suffisant de notre béatitude. Je puis dire que tout l'effort de la religion pratique tend à arracher du cœur de l'homme les idées fausses, les rêves insensés, les vaines espérances qu'il a conçues à ce sujet.

L'Ancien Testament était déjà rempli d'avertissements à ceux qui étaient tentés de chercher leur perfection et leur joie dans la boue des richesses, dans la fumée de la gloire, dans l'ivresse des sens.

Toutes les cérémonies de la Synagogue s'ouvraient par l'exhortation du rabbin à vouloir, à chercher l'Éternel et l'Absolu.

Jésus-Christ, dès qu'il prend la parole pour instruire nos âmes, passe en revue tous les objets qui sollicitent notre attention, et supplie ses disciples de ne point établir leur confiance dans ces trésors périssables que la teigne ronge et que les vers dévorent.

La moitié de notre apostolat se consume à répéter à chaque génération qu'elle s'égarerait d'une manière irréparable si son idéal ne montait pas plus haut que les choses finies.

La sagesse vient ajouter sa voix à la voix de la re-

ligion, et la nature nous crie cette vérité avec angoisse et dès que se découvre le fond de nos tendances et de nos appétits.

La richesse aide au soutien de la vie, elle n'en fournit pas le complément ; la gloire s'attache à l'excellence et ne la fait pas ; le pouvoir est pour le bien des sujets, beaucoup plus que pour le bien du souverain ; le corps n'étant qu'un instrument destiné à servir l'âme, les jouissances dont il est capable ne sauraient constituer notre véritable béatitude.

Les stoïciens ont enseigné que l'âme sage et vertueuse pouvait se suffire à elle-même et trouver en soi son parfait bonheur ; c'est une illusion de l'orgueil que l'expérience ne tarde pas à dissiper. Ces stoïciens n'ont pu rencontrer l'apaisement de leurs désirs. L'être indigent ne saurait puiser qu'au dehors ce qui lui manque, autrement il ne serait pas indigent. L'amitié de nos semblables nous est un incontestable bienfait et d'un grand secours dans notre marche vers la béatitude ; mais elle ne nous la donne pas, car la réciprocité de services qu'engendre l'amitié suppose que nos amis, étant imparfaits, sont incapables de nous communiquer une plénitude qu'ils ne possèdent pas eux-mêmes[1].

Et si, Messieurs, l'on réunissait tous les biens finis, les versant dans une seule coupe que vous

1. R. P. Villard, *Dieu devant la science et la raison*, p. 397.

auriez le droit d'épuiser d'un trait, auriez-vous touché votre félicité ? Ah ! vous frémissez peut-être, vous qui osez affirmer que les délices sont capables de vous béatifier ; vous qui voyez dans la splendeur de la science créée ou dans l'extase des amours terrestres un aliment suffisant à votre avidité ! Quelle illusion ! Vous ignorez donc jusqu'où va la puissance de votre regard ? Vous ne comprenez donc pas jusqu'où s'étend la portée de votre désir ? Ou plutôt l'expérience n'est-elle pas là, triomphant de nos illusions, nous imposant, bon gré mal gré, des leçons de plus en plus nombreuses et de plus en plus cruelles ? Nous avons beau lutter contre l'évidence, elle éclate dans l'histoire, sous nos yeux, dans nos âmes.

Depuis qu'elle existe, l'humanité n'a-t-elle pas employé tout son art, toute sa force, tout son génie à faire rendre à la création ce qu'elle pouvait rendre de vie, de perfection, d'allégresse ? Elle l'a pressurée afin que rien ne lui en échappât, elle a ouvert tout être fini et après avoir tout vu, tout entendu, tout respiré, tout goûté, tout aimé, elle se retrouve aussi altérée que devant.

Est-ce que chacun de vous ne le sait pas par lui-même ? Evoquez vos souvenirs, déchirez le voile qui nous cache vos pensées, racontez nous l'histoire de vos enthousiasmes et de vos passions, montrez-nous votre cœur. Vous êtes au faite de l'existence, vos

cheveux ont blanchi peut-être, vous avez été entraînés par la fureur de saisir un bonheur qui fût immédiat et palpable. Vous avez dépensé le feu de votre jeunesse, la vigueur et la prudence de votre âge mûr à remuer le ciel, la terre, les autres, vous-mêmes, à vouloir que la félicité fût en vous ou près de vous, dans votre chair ou dans votre esprit, ou du moins dans les créatures que Dieu a mises à votre portée.

Eh bien! maintenant, parlez, laissez un témoignage loyal sortir de vos lèvres. En est-il un seul qui ait jamais pu savourer le fruit de la parfaite béatitude? En est-il un seul qui soit ou qui ait été totalement heureux? Non, Messieurs. Ah! je ne crains pas qu'un de vous se lève pour contredire ma thèse. J'entends vos cœurs d'hommes, tant de fois meurtris, vos cœurs d'hommes auxquels je veux m'adresser pour leur faire sentir leur grandeur, me crier sourdement que vos plus pures années, que vos meilleures joies ont été assombries par l'universelle mélancolie dans laquelle nous jette l'insuffisance des biens finis; j'entends que vous n'espérez pas dans les glaces des derniers jours rencontrer ce que vous n'avez pu trouver dans l'ardeur de l'adolescence et de la maturité : j'entends que la vérité, que la réalité, que l'impitoyable expérience vous obligeront, tard peut-être, mais vous obligeront, fût-ce à votre heure suprême, à confesser que tout est vanité : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas.*

J'entends que nul autant que nous n'a senti le vide des choses, que nous sommes le peuple le plus incapable de nous contenter du créé, que nos colères et nos convulsions sont occasionnées par la déception que nous apporte l'amère expérience de tout ce qui n'est pas parfait.

O aveuglement des pensées humaines, ô entêtement des volontés, comment se fait-il que nous ayons encore la tentation de chercher notre suprême fortune parmi les ombres où nous avons été tant de fois désenchantés !

Pourquoi donc ce monde si vaste, si beau, si varié, si débordant de vie, ne suffit-il pas à combler notre âme? Parce que, nous l'avons dit, toute créature est portée par l'instinct de son imperfection à chercher le complément de son être. Mais il est manifeste que ses exigences se mesurent à sa grandeur, et que plus elle est élevée dans la hiérarchie, plus elle réclame de sublimité dans l'objet de son bonheur.

Chaque pierre de l'édifice cristallin s'associe à une autre pierre sur laquelle elle s'appuie et au contact de laquelle elle s'achève. Le végétal est déjà plus avide, et ses efforts s'étendent à des éléments plus nombreux et plus variés. Il saisit pour se les assimiler les sucs de la terre, les trésors de l'air, de la lumière, de l'eau, de la chaleur.

L'animal demande bien davantage. Il court le monde réclamant des minéraux, des végétaux, de

ses semblables même, l'aliment qui lui permettra de vivre, de se développer, de se reproduire. De plus, il connaît, je veux dire qu'il voit, qu'il entend, qu'il goûte, qu'il touche les objets, qu'il se les assimile d'une manière immatérielle et sans les détruire, avant de se les assimiler d'une manière matérielle et en les détruisant.

Pourtant, son royaume ne va pas au delà du sensible. Les yeux ne connaissent que la couleur, les oreilles que l'harmonie, le goût que la suavité, le toucher que l'étendue, l'odorat que les parfums. La science de l'animal s'arrête là, et, avec sa science, son désir.

L'âme humaine, qui, à son apparition, ne possède rien, est capable de tout devenir par sa connaissance et par son amour; elle a un empire dont les frontières ne se ferment point avant d'avoir touché la science, l'amour, la gloire, la joie, mais poussés à bout, je veux dire si loin que personne ne soit capable de les mener plus loin, et qu'après elles il ne nous reste rien à désirer. Et quand donc ces perfections arrivent-elles à leur sommet, sinon au moment où elles touchent l'extrême de l'éclat, de l'être et du bien absolus et universels? Et où trouvons-nous et trouvons-nous seulement l'absolu et l'universel, sinon en Celui qui est le comble de tout, Dieu? C'est donc jusqu'à Dieu que va notre désir, et Dieu que pour être heureux nous devons atteindre.

II

Dieu, voilà l'objet de notre félicité, et, en dehors de lui, il n'est pour personne de perfection absolue. Il me tardait, Messieurs, de vous dire, avec une âme et des lèvres pénétrées d'adoration, qu'à Lui et à Lui seul s'applique tout ce que nous avons enseigné de la fin dernière. J'étais pressé de répéter qu'Il est la base et le sommet de la morale, que sans Lui il n'y a ni bien, ni mal; ni vertu, ni vice; ni droit, ni devoir; ni loi, ni autorité; qu'aucune maxime ne tient, si elle ne s'appuie sur Lui, que l'histoire est pleine autant que la philosophie de démentis sanglants jetés à la face de ceux qui contredisent l'affirmation chrétienne, qu'en conséquence notre doctrine s'impose à quiconque veut juger sainement des vérités et des faits.

Suivez-moi, Messieurs, et vous comprendrez, j'espère, la vérité qui vous révélera votre grandeur.

La loi de l'esprit humain, c'est, en face de l'effet, de chercher la cause; aussi à peine a-t-il aperçu le monde qui manifestement ne porte point en lui sa raison d'être, que l'homme s'élève jusqu'à la réalité de la cause première[1]. Mais dès qu'il a découvert l'existence de Dieu, il s'avance plus loin, il veut

1. Append., n. 2, p. 337.

savoir ce qu'est en lui-même ce sublime ouvrier.

Quand un être de notre race s'est signalé à notre attention par la sublimité de ses œuvres, un immense mouvement de curiosité se produit autour de lui. Pour le voir, pour l'entendre, pour connaître l'expression de sa physionomie, le timbre de sa voix, la nuance de son regard ou de son geste, on vient des contrées les plus lointaines ; pour lui parler, fixer un instant sa pensée, entrer en relation et en contact avec lui, on passe les déserts, on traverse les mers, on franchit les montagnes, on vainc tous les obstacles.

Par cet exemple vous jugerez de l'intensité du désir qui devrait saisir l'homme droit en face de Dieu. Car, au seul regard de la raison, celui-ci apparaît déjà comme un être tellement à part et au-dessus du reste, avec une perfection et des attraits si exceptionnels, qu'une impatience d'un ordre absolument particulier tourmentera notre cœur aussi longtemps que nous n'aurons pas vu en elle-même la cause première et universelle du vaste monde qui s'étale sous nos yeux. L'âme contemplant, possédant, goûtant la totalité des créatures, demeurerait dans une immense détresse, si elle ne possédait en même temps Celui par qui tout a été fait.

Si nous avions été créés dans la pure nature, notre désir n'irait pas plus loin que l'Auteur des choses. Nous aurions l'envie de voir, dans l'essence qui leur serait proportionnée et qui leur servirait de support, les qualités par lesquelles Dieu serait le Créateur de la

nature. C'est ainsi que nous serions amenés à vouloir connaître ce par quoi est constitué un artiste en tant que tel, si nous n'avions à notre disposition que le tableau produit par son talent. Cette aspiration est purement naturelle; elle jaillit du spectacle de l'univers, et son intensité se mesure à l'idée que notre science nous donne de Dieu.

Mais jamais nous n'avons vécu en cet état. L'homme que nous connaissons, le seul qui ait existé, a été empreint du premier coup jusqu'aux moelles de grandeur et de science surnaturelles. Dès le commencement, Dieu a parlé de lui-même, de sa vie intime, de ses desseins éternels sur nous, et cette révélation primitive a été si lumineuse, elle a pénétré l'âme à de telles profondeurs que rien n'a pu ni en éteindre totalement le flambeau, ni en effacer le vestige. Et sous des symboles grossiers, sous des cultes barbares, sous des idées informes, vous retrouverez partout une survivante lueur de cette éblouissante aurore. De plus, le Seigneur avait tout disposé en nous pour que nous fussions capables d'entrer dans la connaissance de sa vie et de son être. Il avait imprimé à l'homme une telle grandeur, il lui avait prodigué les insignes d'une si éclatante royauté, il lui avait donné une puissance de vision et d'amour si supérieure, il l'avait tellement organisé des pieds à la tête en vue de se communiquer à lui avec tout son secret, que l'homme n'a jamais pu anéantir complètement les traces de cette première noblesse, ni oublier tota-

lement la haute destinée à laquelle d'abord il avait été appelé. Et c'est pourquoi, au fond de son âme, l'homme constate un vide, il aperçoit des ruines, il entend encore les échos d'un drame lointain dont il a été le théâtre, et dans lequel il a perdu sa couronne. En face de tout cela, il est étreint par une douleur qui ne meurt pas, il « se trouve malheureux de n'être pas roi », car il est « roi dépossédé » ; de ne pas posséder Dieu, car « sa condition » était de le posséder toujours[1].

De ce sentiment naît une envie ardente de rejoindre, non pas seulement l'Auteur de la nature, mais Dieu comme il est dans le secret suprême de sa vie.

Le monde surnaturel dont les phénomènes n'ont pas d'ailleurs cessé de se produire à tous les âges et dont les débris ont résisté aux pires décadences et aux pires barbaries; les manifestations célestes, auxquelles il est si difficile aux athées mèmes d'échapper, entretiennent ce désir et en augmentent l'inquiétude.

Puis, le Christ est venu : à travers l'ineffable lumière de son regard et de sa parole, à travers la puissance de ses miracles; dans la bonté surhumaine de sa vie, dans la douceur inaltérable de sa mort, par tout son être et toute sa personne la Divinité a transpiré d'une manière si éclatante; Il a ressuscité

1. Pascal, *Pensées*.

si efficacement l'idée du Père céleste, du Verbe et de l'Esprit d'amour; en Lui et par Lui, le Très-Haut nous est apparu si réel et si vivant, si parfait et si séduisant, que le cœur de l'homme transfiguré s'est épris d'une nouvelle ardeur; les plus éclairés, les meilleurs, les plus désintéressés ont été travaillés par la passion de voir, de posséder, d'aimer, de goûter Dieu; le désir du bonheur s'est précisé et s'est concentré sur l'Être souverain. On les a entendus crier au monde l'impatience qui les dévorait : « Pour nous, disaient-ils dans leur transport, nous ne nous arrêtons plus aux choses qui se voient, mais aux choses qui ne se voient pas; car ce qui se voit est périssable, ce qui ne se voit pas est éternel. *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur, quæ enim videntur temporalia sunt, quæ autem non videntur æterna sunt*[1]. »

Et à mesure que la Révélation chrétienne envahissait les territoires, les peuples, les religions étrangères même (car aujourd'hui les religions les plus éloignées de la nôtre sont pleines d'idées et de pratiques évangéliques), l'envie de voir Dieu, la terreur de le manquer devenaient le souci auquel personne ne pouvait échapper. De plus en plus ce sentiment se confondait avec le désir du bonheur; malgré tous les efforts, la lumière a continué de rayonner

1. *II Cor.*, IV, 18.

dans nos cieux, et n'avons-nous pas entendu le chantre de la débauche et des visions sensuelles, le poète des sarcasmes amers et des malédictions, le poète aussi — et c'est pourquoi nous l'aimons — de nos désenchantements et de nos désespoirs, exprimer, entre deux blasphèmes et entre deux orgies, l'instinct qui est en vous, l'instinct qui est en moi, la volonté toujours renaissante qui nous ramènent vers les sphères idéales habitées par la Divinité!

Ah! c'est que, quand le Tout-Puissant se plaît à imprimer un sentiment dans une de ses créatures; quand il s'acharne, si je puis ainsi parler, à en rajeunir et à en retracer sans cesse le dessin, l'homme peut voiler ce sentiment, il peut en arrêter les manifestations, l'empêcher d'arriver à son plein épanouissement, mais il n'est point assez fort pour en extirper la racine. C'est pourquoi la question de Dieu, de son existence, de ses qualités, de sa volonté, est palpitante comme la question du bonheur même.

Au fond de nos dissensions si retentissantes que le monde est rempli de leur éclat, si absolues qu'elles divisent en deux camps séparés par des abîmes les fils d'un même sol et d'un même sang, si graves qu'elles mettent en danger l'avenir des peuples, si irritantes qu'elles se changent parfois en guerres et en haines acharnées, vous trouverez le souci de savoir ce qu'est Dieu.

Nous nous disputons avec âpreté sur la philoso-

phie, sur la manière de procéder dans l'éducation et dans l'enseignement, sur la constitution familiale du foyer, sur les relations de l'Église et de l'État, sur les régimes politiques, sur les rapports internationaux. Allez au fond de ces débats violents, au fond de tous, le même problème s'agite : Qu'est-ce que Dieu? Et deux cités se lèvent, nécessairement en guerre, ennemies irréconciliables qui contiennent tous les hommes ; l'une dans laquelle rien n'est Dieu, excepté Dieu ; l'autre dans laquelle tout est Dieu, excepté Dieu lui-même. Le voilà, en dernière analyse, le point douloureux de nos divisions. Ah! l'on aura beau essayer de faire de la race des Francs un peuple d'argent, un peuple de jouissance, un peuple de boue, c'est trop tard; le Christ nous a trop aimés, nous l'avons trop connu, le sang est trop noble, la nature trop haute, le baptême de Clovis trop ineffaçable : nous resterons le peuple de Dieu. O Maître béni, *nous sommes créés pour vous, et notre cœur sera tourmenté aussi longtemps qu'il ne se sera pas reposé en vous*[1] *!*

Il faut donc, Messieurs, que l'homme atteigne Dieu en lui-même pour être heureux.

Mais que signifient ces mots : atteindre Dieu en lui-même, et quelle en est la portée?

Ils signifient premièrement qu'il ne nous suffirait pas de connaître Dieu dans un miroir qui le reflé-

1. Saint Augustin, *Confessions*, I, 1.

terait d'une manière plus pure, dans un symbole plus éclatant, dans une création supérieure sortie de ses mains, si haute que vous la supposiez. C'est directement, immédiatement avec Lui que notre âme brûle d'entrer en relation et en contact.

Secondement, ces mots signifient d'après l'enseignement de l'Eglise, que notre volonté est de le saisir, de le posséder, non point par je ne sais quelle lumière émanée de son sein, non point par la frange de son manteau de gloire, ni par un attribut de sa substance, ni par un côté de son activité, ni même par une personne de sa Trinité, mais dans le vif de son secret et de sa propre béatitude, jusqu'au fond de son être, jusque dans le mystère suprême par lequel il est, il vit, il pense, il aime et il agit en Dieu.

En effet, Messieurs, une seconde loi de notre intelligence, c'est que, après être entrée en contact avec un objet, après l'avoir appréhendé par ses dehors, si je puis ainsi m'exprimer, par ses qualités et à sa surface, elle n'a point de repos qu'elle ne l'ait pénétré au dedans, dans ce qui est le ressort intérieur et la racine de tout. Nous voulons, comme nous disons, aller au fond des choses. Le fond des choses, c'est leur essence : là est la source de toutes leurs propriétés. L'essence des choses, l'élément par lequel elles sont ce qu'elles sont : voilà par excellence l'objet de notre esprit.

L'essence souveraine de Dieu, tel est le terme :

en deçà rien ne nous suffit, au delà tout est inutile : c'est donc l'objet même de notre désir et de notre béatitude.

Cela n'entraîne pas que nous soyons capables de l'atteindre. La foi nous enseigne qu'un crime a ravagé jusqu'au fond la nature humaine, dissipant les énergies que le Créateur s'était plu à multiplier en nous, engendrant dans nos facultés des langueurs et des plaies par elles-mêmes incurables. Nous avons perdu par notre faute le bonheur et les moyens d'y arriver, et pourtant nous n'en n'avons pas perdu le désir. *Voluntatem vero felicitatis, nec perdita felicitate, perdidimus*[1].

Le démon même et les damnés n'ont point totalement raison de ce mouvement qui emporte toute leur nature vers le seul bien souverain et positif qui est Dieu, et cependant leur perversité les a mis pour toujours dans l'impossibilité de l'atteindre.

Les hommes déchus sont peut-être tous pareils à ce paralytique de Bethsaïde. Étendu près de la fontaine de régénération, jamais il ne sera guéri s'il n'est plongé dans les eaux vives, mais jamais il ne touchera la source du miracle si personne ne vient l'y plonger. De même, jamais l'homme ne sera heureux s'il n'entre dans le cœur et dans le secret de Dieu ; mais jamais il n'y entrera si personne ne

1. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. XXII, chap. xxx.

vient le guérir, lui rendre les ailes nécessaires pour arriver à cette félicité[1].

Cela ne prouve pas davantage que Dieu soit obligé de recommencer son œuvre, de réparer les ruines que follement nous avons amoncelées en nous, de nous rendre les trésors de forces et de grâce qui nous permettraient de refaire notre destinée. Au contraire, notre race s'étant élevée librement et par un crime, contre son bienfaiteur, étant tombée par cette révolte dans la misère et dans l'impuissance, il semble que Dieu ait toutes les raisons de l'abandonner à son sort. Mais si, par un mouvement de son cœur et de sa bonté, il nous interpelle dans notre détresse, s'il nous propose de nous rendre notre héritage, s'il nous ouvre à nouveau la voie qui conduit jusqu'à Lui, oh! alors, à moins d'avoir perdu l'esprit, nous chanterons à l'infini la miséricorde qui répond à notre plus vive passion : la passion du bonheur qui n'est pour nous qu'en Dieu.

Voilà, Messieurs, la doctrine catholique ; quelle sagesse pourrait lui être comparée? Quelle grandeur elle met dans l'homme, quelle perspicacité dans l'analyse de nos plus nobles instincts et en même temps de nos misères !

Et si vous n'aviez pas été convaincus par les arguments que j'ai expliqués devant vous, jugez notre enseignement à sa vertu.

1. Saint Jean, chap. v.

Je vous ai dit que « les maîtres de ceux qui savent », comme chantait Dante, quand ils agitaient cette question, succombaient sous les chaînes pesantes du doute. Arrivés aux résolutions les plus raisonnables, ils tremblaient encore dans une hésitation qui faisait leurs tourments. Il nous est difficile de comprendre jusqu'où allait l'angoisse de ces esprits illustres. *In quo satis apparet quantam angustiam patiebantur hinc inde eorum præclara ingenia* [1].

O Tyr, ô Sidon, ô Sodome, ô Gomorrhe, ô Socrate, ô Platon, ô Aristote, si vous aviez vu la lumière qui nous est apparue, si vous aviez entendu la voix qui enivrait les collines de Galilée, de quel cri de victoire vous auriez salué l'Évangile de la félicité ! Arrachés à votre inquiétude, sachant où vous attendait le souverain Bien, vous auriez baisé avec amour la voie qui conduit à Lui.

La foi nous a délivrés, notre souci n'est plus de savoir où est notre béatitude ; nous avons la certitude qu'elle est en Dieu, et cette certitude a mis dans notre âme la paix intellectuelle, une paix inébranlable, car cette doctrine répond à la fois aux plus hautes pensées de notre esprit et aux plus vifs désirs de notre cœur.

De plus, Messieurs, notre idée est la seule qui ait établi la morale parmi les hommes. C'est par la

1. Saint Thomas, *C. G.*, liv. III, chap. XLVIII.

volonté de posséder Dieu et par crainte de le perdre que les hommes sont devenus justes, chastes, tempérants, fidèles à leurs foyers, dévoués à leurs semblables, attachés à leur patrie, capables de souffrir et de mourir plutôt que d'outrager une vertu qui les eût séparés de l'Être souverain.

Ceux mêmes qui n'acceptent point l'origine céleste de notre doctrine sont obligés de constater les merveilles de vertu qu'elle a produites. Plusieurs ne se contentent pas d'admirer son influence dans le passé ils la déclarent nécessaire à la morale de l'humanité. Kant se hâte de ramener dans la raison pratique l'idée de Dieu qu'il avait exclue de la raison pure. Taine n'essaye point de nous obliger dans sa morale à l'adoration de l'axiome éternel qu'il nous avait montré dans sa métaphysique. Après avoir étudié l'histoire de la Restauration en Angleterre, celle de la Renaissance en Italie, celle de la Révolution en France, il conclut, au moins pour les races occidentales, que l'idée chrétienne de Dieu et de la béatitude est la seule qui puisse fonder la vertu parfaite et la sainteté.

Ces hommages de la science et de la loyauté seraient de nature à nous impressionner vivement, si en jetant les yeux sur la société qui nous environne, en descendant dans notre propre vie, nous n'étions contraints de voir par nous-mêmes que le progrès dans le bien, la solidité des principes qui appuient

l'honnêteté et la justice se mesurent à l'autorité de la sagesse que nous enseignons.

Et pourquoi donc, philosophes, politiques, législateurs, ayant connu cette Révélation, l'avez-vous dédaignée? C'est au nom du progrès que vous nous arrachez à sa bienfaisante influence, et vous ne vous apercevez pas qu'un grand courroux secoue les nerfs de notre génération exaspérée, que les pierres du foyer volent en éclats, que l'autorité et la liberté se ruent et s'usent l'une contre l'autre, menaçant de sombrer et de tout ensevelir dans leur naufrage. Prenez garde : la barbarie sommeille aux frontières des nations et au fond de l'âme humaine, elle ne meurt jamais; une société sans Dieu ne tarde pas à devenir — c'est un des vôtres qui l'a dit — *un coupe-gorge et un mauvais lieu*[1].

Ne craignons donc pas de nous attacher en toute sécurité à la doctrine catholique en cette matière, et, quelles que soient ou quelles qu'aient été les défaillances de notre cœur à l'endroit de la morale, retenons dans notre esprit la vérité qui a fait le triomphe de celle-ci dans le passé et qui lui donnera sa force inébranlable dans l'avenir : c'est que Dieu, et Dieu seul, est la félicité de l'homme. Ainsi soit-il.

1. Taine, *Origines de la France contemporaine*, 23e édition, t. XI, p. 147.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LA CONQUÊTE DE LA BÉATITUDE

SOMMAIRE

Résumé de la troisième conférence. — Sujet de la quatrième conférence : A quel élément faut-il faire appel en nous pour conquérir l'Eternel ? — Est-ce à la substance, aux puissances du corps ou de l'âme, aux sens ou à la raison, à l'intelligence ou au cœur (p. 109-110) ?

I

1. Effort colossal du moyen âge sur cette question. — Travail dans les universités et dans les monastères (p. 110-112).

a) C'est par un *acte* que l'homme peut conquérir sa béatitude. — Opinion qui veut que la béatitude se consomme par l'union directe de la substance humaine à la substance divine. — Réfutation de cette opinion inconciliable avec la *dignité de Dieu*, et avec la *nature* de la béatitude. — Parenté de cette opinion avec certaines erreurs modernes. *b)* La béatitude s'opère par l'action, car la perfection de tout être est dans son action. — Preuves. — L'être qui ne fait rien (p. 112-115).

2. *a)* Deux espèces d'actes : Acte qui passe à l'extérieur de l'être qui le produit ; acte qui demeure en son auteur. La béatitude se produit par un acte *immanent*. — Deux raisons de cette conclusion. *b)* L'acte de la béatitude est *vital*. — Réfutation d'une erreur. *c)* L'acte de la béatitude est *continu* et *ne s'endort jamais* (p. 115-118).

II

Où naît l'acte de la béatitude.

1. *a)* Tous les éléments qui sont dans l'homme doivent entrer en contact avec l'objet de la béatitude et contribuer à le conquérir. *b)* Cette conquête ne peut s'opérer directement par les fonctions de la vie végétative. *c)* Ni par les sens. — Belle exposition de saint Augustin (p. 119-121).

2. *Beatitudo est actus animæ*. *a)* Position de la question entre les thomistes et les scotistes. *b)* Eloge de l'école et de la

mystique franciscaines. — Liberté que l'Eglise laisse en cette matière. *c*) Autorité de saint Thomas ; opinion qui place l'acte essentiel de la béatitude dans l'intelligence : la sainte Ecriture. *d*) Démonstration philosophique : La béatitude s'opère dans la faculté supérieure de l'être. — C'est par l'intelligence que l'homme s'élève au-dessus des autres êtres, c'est l'intelligence qui donne sa grandeur à la volonté. — C'est l'intelligence qui saisit les objets et non la volonté. — Les actes de la volonté, *désir*, *amour*, *jouissance*, ne mettent pas en possession de l'objet. — Au contraire, l'esprit *saisit*, *comprend*, *appréhende*, *représente*, etc., les choses. L'intelligence saisit Dieu en lui-même, sans intermédiaire, et non par une image. — Raison de cette affirmation (p. 122-131).

Nous sommes loin du pessimisme dans la doctrine catholique — Le bienheureux n'est pas un être atrophié ou manqué, mais un être arrivé au degré suprême de l'activité. La béatitude est l'exaltation de *l'individu* et de *la personnalité*, le développement de la conscience. — Le rêve de la science parfaite. — Notre doctrine le réalise dans ce qu'il a de sensé. Accord de la sagesse et de la Révélation (p. 131-135).

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LA CONQUÊTE DE LA BÉATITUDE

Messieurs,

Aucun bien créé ne saurait établir l'homme dans son bonheur. Dieu directement saisi, possédé en lui-même, goûté dans l'intimité et dans le secret suprême de son essence, voilà l'objet de notre béatitude. Le but est haut, si haut qu'il ne peut être dépassé, par la raison que la Divinité étant le dernier mot de l'être et de la vie, la créature arrivée à Elle a touché non pas un bien, mais le bien absolu, non pas une félicité, mais la félicité.

Cette vérité imposée par la foi, répandue d'un bout à l'autre du monde par l'apostolat chrétien, a résolu en partie la plus brûlante de toutes les questions, la question de vie et de mort, la question de la destinée ; elle a éveillé dans l'âme le désir précis d'atteindre Dieu jusqu'au fond de son trésor ineffable de lumière et de beauté ; elle a fondé une incomparable morale à laquelle tout homme sincère est obligé de

rendre témoignage, apaisant à la fois les inquiétudes de l'esprit, transfigurant les puissances du cœur et engendrant les vertus, les élans, les héroïsmes qui ont fait les saints, gloire de l'humanité.

Nous voilà en face de l'Infini seul capable de mouvoir les forces vives de notre être.

Mais notre souci n'est qu'à demi dissipé. Une première interpellation retentit au dedans de nous. Pour être heureux et parfaits, il faut que nous rencontrions Dieu, que nous nous unissions à Lui, sans perdre notre personnalité et sans nous confondre avec Lui, que nous le possédions, que nous l'étreignions éperdument, dans un ravissement dont saint Paul ne pouvait lui-même parler après l'avoir pourtant éprouvé. A quel élément faut-il faire appel en nous pour conquérir l'Éternel? Est-ce à la substance? Est-ce aux puissances du corps ou aux puissances de l'âme, aux sens ou à la raison, à l'intelligence ou au cœur? Notre effort aujourd'hui portera sur cette difficulté.

I

Pour résoudre ce point de doctrine, les saints docteurs se sont livrés à un colossal travail.

Le moyen âge avait la passion des problèmes divins. Tout ce qui pouvait contenir une indication sur le Très-Haut, tout ce qui lui semblait susceptible de jeter une lueur sur nos relations avec l'Infini le

mettait en fièvre. Il avait vu une ère d'idéal succéder à l'orgie païenne, la barbarie succomber peu à peu devant la tendre piété, les sentiments farouches remplacés par la fraternité, les idées de combats sanglants et de conquêtes violentes vaincues par des désirs de trêve et de pacification, et tout cela s'était opéré par le contact de l'âme avec la Divinité. Il avait senti, par la foi qui attachait son esprit au ciel, par l'espérance et par l'amour qui y enchaînaient son cœur, une vie nouvelle envahir ses entrailles et le rendre capable de maîtriser les convoitises de la chair, de porter, avec résignation et sans maudire, la solitude et la souffrance, d'attendre dans la sécurité la révélation glorieuse. Il avait contemplé saint Bruno, saint Bernard, saint François, saint Dominique passant sur la terre avec des fronts transfigurés et racontant que la moindre rencontre de l'Infini jetait l'âme dans d'ineffables transports.

Alors une avidité sans repos s'emparait des esprits et les poussait à chercher par quel moyen pourrait se consommer le mystère de notre union éternelle avec le Bien suprême.

Dans les cloîtres et dans les universités, on interrogeait la nature de l'homme et ses facultés, puis on essayait de deviner par quel côté Dieu était saisissable. Des discussions s'engagaient, des maîtres se levaient les uns en face des autres ; on disséquait mille et mille fois la substance de l'âme, son intelligence, sa volonté, ses actes ; on fouillait les mots

que nous avaient laissés Moïse et saint Paul, sur la possession momentanée dans laquelle ils avaient été de la Divinité; on essayait de surprendre les bienheureux dans leurs extases, on faisait appel aux analogies de la création, et à force de labeur, la pointe de l'esprit finissait par percer quelque peu le mystère de la vie bienheureuse. Essayons de suivre les docteurs dans leur marche et de saisir la vérité à la lumière de leurs révélations les plus certaines.

Premièrement, c'est par un acte que l'homme peut conquérir sa béatitude et s'assimiler l'objet dans lequel elle consiste.

Plusieurs ont enseigné que la béatitude ne pouvait s'accomplir que par la rencontre directe de la substance humaine et de la substance divine[1] : celle-ci envahissant celle-là, l'imprégnant et la pénétrant de son ardeur, de sa vie, de sa vertu, de sa joie, comme le feu pénètre le fer. C'était comme un corps à corps de Dieu à l'homme ou plutôt comme l'union de Dieu et de l'âme, par je ne sais quelle fusion de leurs deux substances. On sent que les défenseurs de cette idée étaient préoccupés de pousser, jusqu'aux dernières fibres et jusqu'à la racine de notre être pour les en abreuver, le flot de la vie éternelle.

Nous rejetons cette opinion, Messieurs, qui ne

1. Append., n. 1, p. 341.

s'accorde ni avec la dignité de Dieu, ni avec la nature de la béatitude. Ou bien, en effet, cette pénétration se confondrait avec la présence de Dieu en chaque être, et alors elle ne suffirait pas à faire la béatitude, sinon elle la ferait en tout ; ou bien c'est un mode spécial de présence que les comparaisons employées expliquent et qui, imposant à Dieu d'entrer en composition avec l'essence de l'homme, lui prêtent un rôle auquel, sans déchoir, il ne peut être astreint.

D'un autre côté, ce système ne s'accorde pas avec la nature de la béatitude, car la béatitude consiste dans la possession de Dieu par l'homme. Or, en cette doctrine, Dieu prend bien possession de l'homme, mais l'homme ne prend nullement possession de Dieu. Car ce n'est jamais par notre substance que nous appréhendons les choses : dans l'ordre végétatif, dans l'ordre sensitif, dans l'ordre intellectuel, c'est toujours par des organes, des puissances, des facultés que nous arrivons à nous assimiler les objets. Pour nous tenir nous-mêmes, pour nous saisir, nous ressaisir, nous reconquérir nous-mêmes, comme nous disons, nous sommes obligés de mettre en jeu et de réveiller nos énergies. Et lorsque l'un de nous s'est en quelque sorte abandonné, pour l'amener à reprendre son âme vous secouez sa torpeur, vous excitez ses idées, vous le poussez à la résolution, à l'action.

Je ne me serais pas arrêté à cette théorie, si l'ardeur mystique ne la ressuscitait à chaque instant

à propos de la grâce ou à propos de la charité, si elle n'avait plus d'une analogie avec une doctrine vague et incompréhensible, fort à la mode de notre temps et dans laquelle on nous enseigne que la béatitude de l'homme est d'être absorbé dans l'Univers, dieu du jour.

Nous disons donc, Messieurs, que si l'homme atteint directement Dieu, c'est par une action.

La béatitude, en effet, qu'on la prenne du côté de l'objet béatifiant, ou du côté de la créature béatifiée, est la perfection arrivée à son comble.

Par conséquent, pour l'homme, c'est le développement suprême de sa nature rejoignant par sa cime le souverain Bien qui l'attire. Et en quoi consiste la perfection des choses? Dans l'action. L'action, c'est l'exaltation de l'être qui se déploie, c'est l'ascension des énergies qui font éclater leur puissance, c'est la nature montant progressivement et si haut qu'elle apparaît tout à coup comme transfigurée, car dans son opération la créature semble passer à une espèce supérieure, comme si la matière inerte entrait dans le royaume de la vie, comme si l'animal arrivait à la raison.

Prenez l'homme dans la fièvre, dans la splendeur, dans l'enthousiasme d'un effort sublime ; prenez-le, si vous le pouvez, à l'heure d'un haut fait de courage, de vertu, de vision, au moment où il atteint le sommet de son action : il n'est plus reconnaissable ; il ajoute tant de vie à sa vie qu'on dirait

d'un nouvel être : son front est immense, ses yeux sont deux fontaines d'où jaillissent des feux, les moindres plis de son visage deviennent de vastes sillons dans lesquels passent les flots de la lumière et chacun de ses gestes domine comme s'il tenait successivement des mondes dans sa main. Quelle majesté ! Alors l'homme n'est pas seulement sublime et puissant, il est heureux. Par son action qui le met en contact avec l'objet de son effort, il est enivré et transporté un instant à une telle distance de lui-même que ses semblables parfois l'ont cru tout à coup changé en dieu.

De l'être qui ne fait rien, qui ne produit rien, vous ne direz jamais qu'il est grand, qu'il est parfait, ni qu'il est heureux. Quelles que soient la richesse de sa nature, la noblesse de son nom : de si haut que lui vienne son sang, c'est un sujet atrophié et manqué, une méchante ébauche dont la stérilité ne saurait aboutir à la gloire de la pleine vie. Si bien que, plus nous montons dans l'échelle des êtres, plus l'activité s'étend et devient continue, plus ces êtres se dégagent de tout ce qui n'est pas activité, si bien qu'en Dieu il n'y a plus que de l'action.

La perfection et la béatitude se réalisent donc par l'action.

Mais il y a deux sortes d'actes : l'un est la diffusion et comme la dépense de notre substance au dehors, il profite à l'œuvre qui en est le fruit, à la matière sur laquelle il s'exerce plus qu'à l'ouvrier

qui le produit; il diminue la vie au lieu de l'augmenter, il épuise l'agent au lieu de l'enrichir : il ne saurait l'établir dans la béatitude.

Il y en a un autre qui ne sort point de son auteur, qui retient en celui-ci et l'objet qu'il atteint et le surplus de vie qu'il enfante. Agir, ce n'est pas seulement, en effet, bâtir une maison, peindre un tableau, sculpter une statue ; c'est surtout vivre, sentir, penser, vouloir, aimer. Mais on vit, on sent, on pense, on veut, on aime en soi ; et, par conséquent, tous ces mouvements sont le trésor de celui qui en est le théâtre et la cause.

C'est parmi ces mouvements immanents qu'il faut chercher l'acte de la béatitude, d'abord parce qu'étant propres aux agents supérieurs, particulièrement à l'homme, aux anges, à Dieu, ils sont plus nobles que les mouvements du premier ordre communs à tous les êtres; parce que les actes au-dehors tiennent leur perfection des actes au dedans : le dessin, l'expression, la beauté sont dans l'imagination, dans la pensée, dans la volonté de l'artiste avant de s'incarner dans la pierre ou dans le marbre, et la splendeur des créatures se tire de la splendeur conçue dans l'intelligence du Créateur. Secondement, l'acte de la béatitude est la perfection intérieure de l'homme et non la perfection de son œuvre extérieure. C'est bien, d'ailleurs, l'idée que nous en avons, et toutes les opinions sur les actes par lesquels nous pouvons conquérir l'objet de

notre béatitude se ramènent à trois ou quatre systèmes, qui placent la félicité dans la sensation, dans la pensée, dans l'amour : des actes qui sont dans l'homme et qui ne sortent point de lui.

L'acte de la béatitude ne doit pas seulement se passer dans l'homme, il doit être vital, c'est-à-dire procéder de l'homme même. Je ne prétends pas qu'il ne soit nécessaire à celui-ci d'être poussé par un être supérieur, qui donne à sa puissance d'opération plus d'efficacité et de portée ; mais, pour être heureux, l'homme doit s'ouvrir jusqu'au fond à l'objet de son bonheur, étreindre cet objet en quelque sorte, se l'assimiler et se faire à lui-même sa félicité, comme il se fait sa chair et son sang, comme il se fait sa sensation, sa passion, sa pensée, son amour, autant de choses qui ne peuvent se réaliser que par l'action personnelle.

Il ne saurait donc être question d'emprunter à Dieu, comme l'ont rêvé quelques théologiens, son intelligence ou son cœur, son action ou son amour.

D'abord, il est impossible de deviner comment Dieu pourrait nous communiquer ses facultés ou ses opérations ; il ne l'a même pas pu pour l'humanité du Christ, à laquelle il avait communiqué sa Personne.

Ensuite, il n'est pas moins impossible de deviner par quel procédé l'homme deviendrait capable de s'assimiler, comme puissance active, l'intelligence

ou la volonté divine, ou produire sans être Dieu lui-même une action incréée.

Eût-on fait disparaître ces contradictions, il resterait encore que, si je ne vois Dieu qu'avec ses yeux, si je ne l'aime qu'avec son cœur, ce n'est pas moi qui le vois ou qui l'aime ; car on ne goûte pas, on n'aime pas, on ne pense pas par les lèvres, l'esprit ou la volonté d'un autre ; mais c'est Dieu qui se contemple, s'aime et se béatifie lui-même.

En conséquence, l'acte de la béatitude est un acte de vie, c'est-à-dire un acte jailli de nous et de notre sein.

C'est même l'acte vital par excellence, non point seulement parce qu'il nous assimile l'objet le plus sublime, mais encore parce qu'il ne souffre point d'interruption dans son cours. S'il y avait des alternatives dans notre félicité, il y aurait des heures où nous ne la posséderions pas, et cela suffirait pour la gâter à l'heure même où nous la posséderions. Le bonheur qui s'endort n'est plus le bonheur, il ne peut sommeiller sans mourir. C'est pourquoi un acte qui se dessaisirait un instant de son objet, un acte dont nous perdrions conscience une seconde, un acte sujet à la moindre défaillance, ne constitue pas plus la félicité qu'une hirondelle ou un beau jour qui passent ne font le printemps. C'est pourquoi les saintes Lettres comparent souvent la béatitude à la lumière qui veille sans cesse, au jour qui ne connaît pas de couchant.

II

Un second point, Mes ieurs, sollicite notre attention : où naîtra cet acte conquérant de la béatitude ? Est-ce dans la chair? Est-ce dans les sens ? Est ce dans l'esprit, est-ce dans le cœur?

Il n'est pas un élément dans l'homme qui ne doive profiter de la béatitude, entrer à sa manière en contact avec elle et sous son rayon trouver son épanouissement suprême; il paraît donc naturel que, dans ce grand œuvre de la conquête, chaque force apporte son concours. La vie végétative de nutrition, de digestion, d'assimilation prépare aux sens intérieurs ou extérieurs des organes sains; les sens travaillent pour l'esprit, amènent sur ses chantiers les matériaux dont il formera ses idées ; l'intelligence à son tour présente son objet à la volonté. De sorte que par tout ce qu'il est, ce qu'il fait, ce qu'il sent, pense ou aime, l'homme s'élance vers la félicité. Ce n'est pas trop de tous les trésors de notre activité pour acquérir la perle du souverain Bien.

Mais il est manifeste que le souverain Bien ne peut être saisi par les forces végétatives, que le royaume des cieux n'est ni « un aliment matériel, ni un breuvage » ; que notre Dieu n'est point le Dieu du ventre : que l'effort des nerfs, la tension des muscles ou des viscères ne sauraient avoir prise sur son essence.

Encore que l'action des sens soit plus haute, elle est pourtant incapable d'appréhender la Divinité. *Ni l'œil n'a vu*, dit saint Paul, *ni l'oreille n'a entendu l'éclat de la joie que le Seigneur prépare à ses amis*[1]. L'aigle même, qui fixe le soleil, n'a pas réussi à découvrir le chemin parcouru par Jéhovah, et le regard du vautour a été impuissant à suivre la trace de ses pas[2]. Dieu n'est pas un corps, ni une matière subtile, c'est un esprit, un pur esprit, inaccessible aux facultés sensibles.

A Ostie, dans la fraîcheur d'un soir, saint Augustin, le cœur plein de Dieu, mais aussi de la splendeur et de l'harmonie des choses, fit monter, unie à la voix de sa mère, la voix de sa méditation et traduisit l'impuissance de nos sens à saisir leur Créateur, dans une langue dont la sagesse pas plus que la poésie ne se lasseront de répéter les accents immortels : « Vous êtes au fond de mon âme ; mes sens, toutefois, ne vous y ont point porté comme ils y portent les images de tous les corps. Ils ne savent pas même comment vous y êtes et par où vous y êtes entré. Lorsqu'en effet j'interroge mes yeux, et que je leur demande si vous êtes venu en mon âme par leur ministère, ils me répondent que vous n'êtes point une lumière sensible, ni une couleur : ils ne vous ont point aperçu. Mes oreilles disent que vous n'êtes point passé par elles, n'étant ni un son ni un

1. *I Cor.*, II, 9.
2. Job. XXIII, 7.

bruit. Mon odorat assure qu'il ne vous a point attiré dans mon âme, puisque vous n'êtes point un parfum. Mon goût déclare que comme vous n'êtes point une saveur, il ignore absolument ce que vous êtes et même si vous êtes. Mon toucher enfin me demande pourquoi je l'interroge à votre sujet, puisque vous n'avez point de corps ?

« Lors cependant que je cherche mon Dieu, je cherche une lumière ; mais je la cherche dans le fond et au-dessus de mon âme ; je cherche une lumière souveraine qui éteigne tout l'éclat de la lumière visible, tout l'éclat des beautés et des couleurs, que l'œil ne saurait voir. Je cherche une harmonie qui surpasse tous les charmes de la musique et que l'oreille ne peut entendre. Je cherche une essence infiniment plus douce que tous les parfums et que toutes les fleurs et que l'odorat ne saurait saisir. Je cherche une suavité qui surpasse toute suavité, mais que les lèvres ne sauraient goûter. Je cherche un embrassement pur et divin dont la volupté est infinie, mais dont le toucher ne saurait jouir. C'est mon Dieu qui est cette lumière, que le lieu ne renferme point ; qui est cette essence pénétrante, que la brise ne dissipe point ; qui est cette suavité, qui nourrit et ne diminue point ; qui est cet objet infiniment aimable, dont la jouissance ne dégoûte point[1].

1. *Confessions*, liv. X, chap. VI. — *Soliloques*, chap. XXXI.

Ainsi donc tout travaille en nous à préparer l'acte de la béatitude, mais cet acte ne peut se produire que dans les régions supérieures de l'âme. C'est par l'âme que nous nous séparons des êtres inférieurs, par l'âme que nous ressemblons à Dieu, dans l'âme que nous sommes grands ou misérables, dans l'âme que nous sommes saints ou infâmes, dans l'âme que nous sommes heureux comme des anges ou que nous souffrons comme des démons. Et si notre rêve n'est pas vain, si Dieu nous est accessible en lui-même par quelque côté, si nous pouvons monter, jusqu'à avoir prise sur l'Infini, c'est par l'âme et uniquement par elle. *Beatitudo est actus animæ.*

Mais l'âme entre en contact avec le monde par deux facultés qui gouvernent tout en elle, l'intelligence et la volonté; l'acte qui nous met en possession de Dieu jaillit-il de la première ou de la seconde faculté? Est-ce une pensée, est-ce un vouloir, est-ce une vision, est-ce un amour?

Ne vous méprenez pas, Messieurs, sur la question que je pose.

Quelle que soit la solution, vous qui êtes avides de lumière, d'évidence, de science, de contemplation, ne craignez pas pour votre esprit; vous qui avez souffert du vide, de la solitude, de l'abandon, de la vanité des amours créés et qui vous consumez dans l'attente de la tendresse infinie, ne craignez rien pour votre cœur. Vous qui succombez sous des far-

deaux trop lourds, et qui portez sous des poitrines ensanglantées des âmes au vif et toujours en lambeaux, ne craignez pas pour votre joie.

Esprits avides de contemplation, vous verrez : cœurs altérés d'amour, vous aimerez; martyrs lassés des supplices, vous goûterez, ou bien la félicité n'est qu'un mot.

Il ne s'agit pas, en effet, de savoir si l'on peut être complètement heureux sans vision ou sans amour; tous concèdent que l'intégrité du bonheur entraîne et la perfection de l'esprit et la perfection du cœur. Mais le problème est celui-ci : l'acte qui nous met en possession de Dieu est-il un acte d'intelligence ou un acte de volonté?

Deux grandes écoles se partagent la philosophie d'abord et ensuite la théologie[1]. Voir et connaître, disent les uns, voilà l'élément le plus essentiel de la béatitude ; aimer et jouir, disent les autres, voilà la source la plus radicale de notre félicité.

Nombreux aujourd'hui sont les partisans de la volonté : leur chef le plus puissant est Duns Scot ; plus nombreux encore sont les partisans de l'esprit : leurs plus illustres maîtres sont Aristote et saint Thomas d'Aquin.

Je me hâte de le dire, Messieurs, Scot a défendu les privilèges de la volonté avec une vigueur de logique

1. Append., n. 2, p. 342.

et de subtilité que nos psychologues n'ont jamais égalée. Sous l'influence de sa doctrine, l'école franciscaine a travaillé le cœur, elle l'a fouillé dans tous ses replis pour y faire pénétrer la sublime passion qui prépare au pur et grand amour de l'éternité. Et les saints, formés par cette mystique féconde, nous apparaissent avec des yeux qu'illumine la flamme de leur cœur et dévorés par une ardeur qui a permis de les comparer aux plus aimants des anges : les séraphins. Il me serait doux d'évoquer devant vous ces belles physionomies que la bonté inonde et qu'une tendresse divine consume et transfigure.

Je dois ajouter que l'Église à ce sujet n'a rien défini ; elle a toujours laissé exalter l'intelligence ou la volonté, placer l'essence de la béatitude dans l'acte de l'une ou de l'autre faculté, et nous sommes ici sur un terrain libre où il appartient à la philosophie de décider plus qu'à l'autorité divine dont relève la théologie.

Après cela, Messieurs, vous ne serez point étonnés de me voir abandonner le Docteur subtil pour suivre le Docteur angélique ; j'espère même que les raisons qui ont impressionné mon esprit ne seront pas sans agir aussi sur les vôtres.

D'abord, quels que soient la valeur du premier et son génie, jamais il n'a eu dans l'Église les approbations ni l'autorité du second. Et si la société chrétienne n'a point entendu prendre à son compte toutes les affirmations de l'Ange de l'école, à coup

sûr elle a voulu qu'on acceptât les théories fondamentales du docteur dominicain, et il n'est pas douteux que sa conception de l'intelligence n'entre pour une part capitale dans son système.

De plus, les saintes Lettres, bien qu'elles parlent souvent de la béatitude comme d'une joie et d'un ineffable amour, indiquent à chaque instant, dans l'apparition de Dieu, la connaissance et la vision de sa gloire, la contemplation de sa beauté le foyer d'où rayonne tout le bonheur. *Aujourd'hui nous n'apercevons qu'un reflet à travers les énigmes, alors nous verrons face à face. Aujourd'hui je connais en partie, mais alors je connaîtrai comme j'ai été connu. Quand il nous aura apparu, nous serons semblables à Lui, car nous le verrons comme Il est*[1].

Enfin, Messieurs, et c'est là surtout ce qui décide de notre pensée, la nature humaine, interrogée, nous semble imposer à l'esprit l'opinion que nous défendons.

Les philosophes sont d'accord pour enseigner que tout être doit entrer en possession de sa béatitude par la plus haute de ses facultés, celle qui lui appartient le plus en propre et sert à le distinguer des êtres inférieurs, car il est manifeste que l'être ne serait point totalement satisfait s'il ne l'était pas jusqu'à son sommet.

1. *I. Cor.*, XIII, 12. — *Ps*, XV-XVI.

« En convenant que le bonheur est ce qu'il y a de meilleur, dit le maître des philosophes, on voudra peut-être connaître plus clairement ce qu'il est ; et l'on y arriverait facilement, si l'on pouvait savoir quel est l'acte particulier à l'homme. De même en effet que la perfection d'un musicien, d'un statuaire, d'un artiste, se reconnaît à l'ouvrage qui n'appartient qu'à lui, de même, pour l'homme, on se rendra compte de l'excellence de sa vie à l'œuvre qui lui est propre [1]. »

Mais à quoi reconnaissons-nous la physionomie, la trace, l'œuvre de l'homme sinon à l'intelligence ? C'est l'intelligence qui donne déjà à notre extérieur ce caractère qui nous transporte si haut par delà les êtres inférieurs, qui nous fait lever vers le ciel ce front et ce regard comme surchargé de tant de choses, qui nous communique cette expression indéfinissable, et répand sur notre visage cette beauté victorieuse des traits les plus irréguliers et les plus heurtés, qui rend vraiment humain en le pénétrant de sa lumière ce rayon même de bonté devant lequel s'arrête et s'attendrit notre cœur, qui remplit notre geste d'une signification portant si loin, et met dans notre langue un sens universel auquel les cris des animaux n'atteindront jamais. C'est l'intelligence qui dispose avec logique et avec ordre les éléments de nos œuvres, les pierres de nos édifices, les cou-

1. Aristote, *Morale à Nicom.*, chap. VI.

leurs de nos tableaux, la régularité variée de nos sillons, les dessins harmonieux de nos statues. C'est l'intelligence, son nom même l'indique, qui pénètre au dedans, au cœur, à l'essence des choses, et leur dérobe pour ainsi dire leur trésor suprême C'est l'intelligence enfin qui dilate la puissance de la volonté et la revêt d'une double noblesse : noblesse première et sublime qui entraîne la volonté à chercher le bien absolu et universel et à se consumer en lui, noblesse secondaire et sublime encore qui la tient dans une indépendance et dans une liberté totale vis-à-vis de tout ce qui est imparfait et fini. Ah ! Seigneur, la splendeur de votre visage dont vous avez inondé notre front, c'est l'intelligence, la première et la plus belle fille de notre âme immortelle !

Et puisque la conquête de la béatitude se fait par l'action de la reine des facultés, c'est par l'intelligence qu'avant tout nous atteindrons Dieu.

D'ailleurs, l'acte qui nous met en possession de Dieu est évidemment l'acte qui nous béatifie radicalement, puisque avant tout la béatitude consiste dans la possession de Dieu.

Or, quelle est la faculté qui saisit les choses et les met en nous ? Est-ce la volonté ? Non, Messieurs, car un examen psychologique nous révélera que la volonté est attirée plus qu'elle n'attire, que son mouvement la jette vers son objet plus qu'il ne jette son objet en elle, que notre cœur est possédé et captivé par l'être qui l'a séduit plus qu'il ne le

possède et qu'il ne le captive. Prenez les actes du cœur et de la volonté, vous vous apercevrez qu'aucun n'opère l'union de notre âme avec les choses par lui-même, mais par l'acte d'une autre faculté. L'âme est avide de lumière, c'est par les yeux qu'elle s'en remplit; elle veut des parfums, c'est par l'odorat qu'elle les respire; des harmonies, c'est par l'oreille qu'elle nous les fait posséder; des suavités, c'est par les lèvres que nous les saisissons; elle brûle d'étreindre ceux qu'elle aime, c'est par les bras qu'elle les étreint. Ni le désir, ni l'amour, ni la jouissance, qui sont les trois actes principaux de la volonté, ne rendent les êtres présents dans notre âme. — Le désir en effet suppose l'absence, l'amour porte également sur un bien présent ou absent, et la jouissance suit la possession et ne la réalise pas.

Ah! s'il suffisait de les vouloir, de les désirer, de les aimer pour que les choses entrassent dans notre cœur, que de réalités, que de personnes nous ferions revivre en nous!

Ce miracle dont l'amour et la volonté sont incapables, l'intelligence l'accomplit; elle nous met en possession de l'objet qu'elle atteint, elle nous le rend présent, elle évoque et, en quelque sorte, elle ressuscite même les êtres qui ne sont plus, nous obligeant à vivre en communion avec eux. Par la connaissance, par la pensée, par le souvenir, ils sont en nous, ils remplissent notre âme, que nous

les aimions ou que nous en ayons horreur.

Tous les mots qui expriment les actes de l'esprit leur assignent ce rôle. Nous disons[1] que l'intelligence *saisit*, *appréhende*, *apprend*, *comprend* : autant de formules qui indiquent une puissance d'attraction vers soi, d'accaparement, de conquête ; nous disons qu'elle *connaît*, qu'elle *représente*, par conséquent qu'elle donne naissance aux êtres en nous et qu'elle les rend présents. Dans la région spirituelle de l'âme, l'intelligence joue le rôle des facultés appréhensives dans l'ordre matériel, et de même que nous aurions beau désirer et aimer les objets, si nous n'avions des yeux, des oreilles, des mains pour les saisir, de même dans le monde spirituel, si l'intelligence n'était là pour suppléer à l'infirmité de tout le reste. Et si Dieu nous est accessible, s'il nous est donné de l'appréhender, de le saisir, de l'embrasser, de l'étreindre, ce ne peut être que par une faculté spirituelle, et par la seule qui saisisse les choses : l'intelligence.

Mais nous avons dit que Dieu en lui-même était l'objet de notre béatitude ; or, vous m'objectez que les actes de l'esprit ne mettent point l'homme en possession des êtres, mais de l'image et de l'idée qui les représente.

D'abord, Messieurs, cette image et cette idée sont quelque chose d'eux, au point que nous éprouvons à

1. Append., n. 3, p. 343.

l'endroit de celles-ci les sentiments que nous éprouvions vis-à-vis des êtres extérieurs mêmes. Quand elles nous apparaissent, si elles nous sont chères, nous leur adressons les paroles d'admiration, de tendresse, de passion que nous adressions aux réalités ; si elles nous sont odieuses, nous luttons contre elles, nous les accablons sous nos reproches, sous nos anathèmes, sous notre haine. Le grand drame de la vie se passe là, à l'intérieur, dans ce débat entre nos sentiments et les idées qui leur fournissent leur objet. Je suis seul dans le désert et dans la nuit. Aucun être n'apparaît, aucun vivant ne se fait entendre, et pourtant je parle, j'appelle, je repousse, je menace ; dans mon âme c'est une tempête de colère ou d'amour. Il y a donc quelqu'un en moi, qui m'est cher ou qui m'est odieux, et c'est la pensée qui lui a donné cette seconde existence.

Mais, quoi qu'il en soit, quand il s'agit de Dieu, il n'y a point d'intermédiaire ; pour le connaître comme il est, il faut qu'il soit lui-même dans notre esprit : aucune image ne peut le représenter et, par conséquent, l'idée de Dieu et Dieu lui-même ne font qu'un, la contemplation de Dieu et l'union à l'être, à la réalité, à la substance de Dieu, se confondent. C'est pourquoi voir Dieu comme il est, c'est saisir Dieu en Lui ; posséder la pleine idée de Dieu, c'est posséder Dieu lui-même.

Alors, il y a entre Dieu et nous l'union très

haute, très étroite, très intime qu'il y a entre une idée certaine, lumineuse et l'esprit qui l'a conçue. Mais cette union ne se produit pas entre l'esprit qui est la porte la plus intime de l'âme, sans que l'âme ne soit toute pénétrée de la Divinité. L'âme n'est point pénétrée dans ces noces de lumière, sans être imprégnée et débordée de perfection, sans être ravie dans l'amour, sans être enivrée dans la joie, sans devenir semblable à Dieu même, gardant sa nature comme le fer rouge garde la sienne, mais rayonnant de splendeur, d'amour, de béatitude divine, comme le fer revêt les propriétés du feu qui l'a embrasé. De sorte qu'avant tout, la béatitude, c'est connaître, c'est voir, c'est vivre par l'extase de la science et de la lumière. *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te, solum Deum verum*[1].

Nous voilà loin, Messieurs, du pessimisme qui montre dans la mort et dans le néant l'idéal et la félicité; nous voilà loin de l'atrophie de l'être, de cet étiolement de la plante humaine que tant d'esprits mal informés reprochent à la religion de poursuivre.

Notre bienheureux ne ressemble en rien à la créature manquée dont on a arrêté le développement en chemin, en rien à la momie d'Égypte ou au bouddha de l'Inde inerte et stupéfié sous un ciel étouffant, Ce n'est même pas l'être languissant et

1. Saint Jean, XVII, 3.

maladif dont le corps se soutient avec peine, dont la marche se traîne, que certains artistes ont peint avec des couleurs mortes, mais c'est l'homme arrivé à la parfaite virilité. Je puis le dire, sans crainte d'être démenti : dès ici-bas, l'espérance de la béatitude a donné à notre esprit un incomparable élan, à notre cœur une ardeur et à notre bras une puissance dont témoignent des œuvres qui couvrent la terre ; la possession de la béatitude fait entrer l'homme dans une vie et dans une action si intense, qu'il nous est impossible de vivre ou d'agir davantage : nous sommes jetés dans l'ivresse de l'être, de la vie, de l'activité.

Nous voilà loin aussi de ce bienheureux dépouillé de sa personnalité et de son individualité que le matérialisme nous impose et qu'il accuse en même temps l'Église d'avoir inventé. Le bonheur ne se produit pas dans le chaos et dans l'effervescence d'éléments qui se mêlent et se confondent, mais par une action distincte et personnelle. Sans doute, l'objet de notre béatitude n'est point en nous, mais c'est nous qui l'y mettons par un effort venu de nous, que personne, pas même Dieu, ne pourrait tirer de nous sans nous. Sans doute l'Être et le Bien qui nous attirent sont au-dessus de nous, mais notre Dieu n'est point cette unité dévorante des alexandrins ou des panthéistes qui absorbe l'individualité ; la béatitude, au contraire, est l'exaltation suprême de l'individu et la plus

haute manifestation de la puissance personnelle.

Enfin, Messieurs, le bienheureux, au lieu de perdre conscience, arrive au dernier degré de la conscience. Son ravissement n'a rien du délire affolé, de l'ivresse désordonnée d'un mysticisme sans règle; avant tout, la béatitude est une possession de Dieu par la vision, et la perfection que l'on trouve et la joie que l'on goûte seraient étrangement diminuées, et par conséquent insuffisantes, si nous n'en avions la conscience et le sentiment. Ce sentiment et cette conscience montent et se dilatent d'autant plus que l'intelligence arrive à la suprême lumière et réalise ce rêve, acceptable et légitime dans sa substance et auquel déjà j'ai eu l'occasion d'applaudir : le rêve de la science parfaite.

Un rêve, Messieurs, en effet, a grisé notre âge et exalté son effort : il faut que l'homme, a-t-on dit, pénètre jusqu'au fond le mystère du monde; quand par la science il sera devenu le maître de l'univers, il aura édifié l'œuvre de sa félicité.

Je n'ai pas à vous rappeler l'inefficacité de cette ambition, ni comment cette parole, attribuée à l'un de nos savants, est pleine de folie plus que de raison : « Le monde pour nous est sans mystère », ni pourquoi je serais tenté de me rallier plutôt au cri de détresse d'un autre penseur : *Ignoramus, ignorabimus*, nous ignorons, nous ignorerons toujours.

La science fût-elle toute faite, et sur toutes choses, une vie d'homme ne suffirait pas à en prendre possession.

Et si, par impossible, la nature avait dévoilé le dernier de ses secrets, et si, par impossible, l'un de nous réussissait à se mettre au courant de toutes ses révélations, cet homme ne serait pas encore heureux, tant qu'il n'aurait pas pénétré le mot suprême des choses dont l'explication ne peut être qu'en Dieu.

Aussi, ce que je veux retenir de ce rêve, c'est que, légitimement, il place dans la connaissance poussée à bout et dans l'exaltation de l'intelligence la perfection suprême de l'homme. La philosophie chrétienne ne parle pas autrement, mais elle est à la fois plus sage et plus audacieuse; plus sage, car elle n'a point l'illusion que l'homme ici-bas arrivera à tout savoir ; plus audacieuse, car elle conduit l'âme de lumière en lumière, de gloire en gloire, la faisant grandir et progresser jusqu'à ce qu'elle ait atteint la source intarissable de toute clarté, Dieu. Cette vision entraîne la connaissance substantielle du reste des êtres et remplit par conséquent, en y ajoutant, le désir qui, de notre temps, a éclaté avec tant d'impatience, enfanté un si colossal effort et de si féconds résultats.

Une fois de plus la sagesse de la Révélation s'accorde avec la sagesse de la raison, complétant et achevant l'enseignement et montrant jusqu'où

s'étend le domaine de nos investigations, et jusqu'où doit être poussée notre contemplation pour nous faire entrer dans la parfaite félicité.

C'est un motif encore de suivre sans hésitation un Évangile qui ne se trompe jamais.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LA POSSIBILITÉ POUR L'HOMME

DE CONQUÉRIR LA BÉATITUDE

SOMMAIRE

Résumé des quatre premières conférences. — Cinquième problème : L'homme peut-il conquérir le bonheur ? — Désespoir de notre situation si la réponse était négative. — Tantale et Sisyphe. — La vérité a d'autres oracles (p. 141-143).

I

1. Laissé à ses propres forces l'homme peut arriver à une certaine connaissance de Dieu. *a*) Connaissance vague et confuse. *b*) Connaissance certaine, évidente, scientifique de l'existence de Dieu. *c*) Crime de la science qui n'aboutit pas à cette conclusion que tout nous impose. *d*) Exactitude des paroles de la Bible. *e*) Bonheur que nous donne cette connaissance (p. 143-145).

2. La raison peut aller plus loin, et connaître par ses propres forces certains attributs de Dieu : *a*) par voie d'assertion, *b*) par voie de négation, *c*) par voie de comparaison. — Textes de Platon et de saint Augustin sur la félicité que cette science apporte à l'âme (p. 145-149).

3. *a*) Limites des forces naturelles vis-à-vis de la connaissance de Dieu. *b*) Différentes erreurs touchant les forces de la raison. *c*) La doctrine catholique se tient entre les systèmes d'orgueil et les systèmes de découragement (p. 149-151).

II

Avec le secours surnaturel, nous pouvons voir Dieu face à face.

1. *a*) Cette solution humilie certaines prétentions, elle est pourtant conforme à la sagesse. *b*) Angoisse de Platon. *c*) Idée d'Aristote sur la conquête de la béatitude (p. 152-154).

2. *a*) Difficulté pour le fini d'atteindre l'Infini. *b*) Certitude que ce mystère se réalisera. — Job. — Jésus Christ, les apôtres, l'espérance chrétienne. — Réalisation commencée de

la promesse. *c*) Cette espérance est ouverte à tous. *d*) Il est tout naturel que cette transfiguration soit mystérieuse (p. 154-159).

3. Ce mystère est obscur, il n'est pas contradictoire. *a*) Il n'est pas en opposition avec la raison populaire, ni avec le génie des grands maîtres ; *b*) ni avec la science moderne ; *c*) ni avec la sagesse. — Preuve de cette dernière affirmation : du côté de Dieu et du côté de l'homme. — Citation de Dante (p. 159-164).

Le bonheur absolu est irréalisable ici-bas. — Privilège de Jésus-Christ, de la sainte Vierge, de Moïse, de saint Paul. — Ce bonheur commence et se proportionne à notre connaissance et à notre amour de Dieu. — Les saints (p. 165-166).

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LA POSSIBILITÉ POUR L'HOMME

DE CONQUÉRIR LA BÉATITUDE

Messieurs,

Vous vous rendez compte de la route que nous avons parcourue; la fin dernière capable de nous achever et de nous rendre heureux existe, unique pour chaque homme, la même pour tous : c'est Dieu, Dieu appréhendé et possédé dans sa substance, appréhendé et possédé par un acte vital d'intelligence qui opère l'union du sujet béatifié avec l'être béatifiant.

Donc, pour posséder Dieu, il faudrait avant tout le voir. Hélas ! n'habite-t-il pas trop haut? Ne sommes-nous pas trop infirmes et trop loin pour qu'il soit possible de tirer de nous l'acte qui nous permettrait de le saisir? A chaque instant, le naufragé perdu dans les récifs connaît le port qui borde les flots et les chemins qui y conduisent ; et pourtant, n'ayant pas même à sa disposition l'épave qui lui

laisserait quelque chance de surnager et d'arriver, il est condamné à périr dans la fureur montante de la tempête.

L'homme n'est-il pas le naufragé du bonheur? Rivé à la terre aride de la misère, ne manque-t-il pas toujours de la barque et des voiles qui le porteraient dans la patrie de la perfection et de la félicité? C'est peut-être dans le sentiment d'une telle impuissance qu'il faut aller chercher le secret de cette irritation à laquelle la créature ne s'arrêterait pas, si d'une manière fondée elle espérait la réalisation de sa béatitude.

C'est peut-être notre destinée qui a été peinte sous les couleurs tragiques de la fable et de la poésie, quand on nous a représenté Sisyphe s'épuisant à transporter au faîte d'une montagne un rocher qui redescend toujours, Tantale mourant de faim et impuissant à atteindre l'arbre qui porte des rameaux chargés de fruits, dévoré par la soif pendant qu'un fleuve d'eau vive coulant à ses pieds échappe éternellement à ses lèvres.

Quel sort que le nôtre, Messieurs, s'il en était ainsi! Ah! j'avoue que la langue n'aurait point d'accents assez désespérés pour dire notre infortune, et que nous serions autorisés à maudire le jour de notre naissance.

Heureusement, la vérité a d'autres oracles, elle a écrit un livre dont je veux vous expliquer le sens.

L'homme peut conquérir la béatitude et, s'il la manque, c'est toujours par sa faute.

I

D'abord, laissé à ses propres forces, l'homme est capable d'arriver à une certaine connaissance de Dieu, et conséquemment à un commencement de bonheur et de perfection proportionné à sa science[1].

En présence de l'ordre du monde, de la beauté des choses et de leur variété, les intelligences les plus simples devinent, bien que d'une manière confuse, l'existence d'un Être supérieur : ce sentiment leur met déjà au cœur une conscience vague qu'ils ne sont pas abandonnés à la merci du hasard, et la félicité s'ébauche en leur sein.

Des démonstrations, appuyées sur des principes inébranlables, rigoureuses dans leur procédé, nous conduisent plus loin, je veux dire à l'affirmation logique de la réalité de Dieu. La sagesse qui n'aboutit pas là manque à sa mission et, c'est le cas de le répéter, fait banqueroute, car elle n'a pas suivi jusqu'au bout les sillons de la lumière, elle n'a pas donné ce qu'elle devait donner, et David avait raison de qualifier de folie l'impiété qui ose crier : Il n'y a pas de Dieu.

Oh ! Messieurs, c'a été le crime de la science mo-

I. Append., n. 1, p. 343.

derne de refuser de confesser un Être souverain dont toute la nature chante l'existence et la grandeur. Le moindre mouvement du grain de sable, la moindre évolution d'une étoile, le moindre frisson du brin d'herbe, le moindre rayonnement de la flamme, ne s'expliquent que par l'action d'un moteur immobile ; les phénomènes de la vie exigent à leur sommet une source : les actes de l'esprit, du cœur, de la liberté sont incompréhensibles sans l'intervention d'un Esprit suprême, d'un Amour souverain, d'une première Liberté... Quel que soit donc l'objet de notre étude, quels que soient les sentiers de la science que nous prenions, nous devons toujours arriver à Dieu. La Bible ne nous a pas peint de brillantes et imaginatives fictions, mais de grandes et éternelles vérités, quand elle a dit : « Par ton ordre, Seigneur, persévère le jour ; les astres des cieux nous annoncent ta gloire, j'entends ta voix dans la voix des grandes eaux, je sens ton souffle dans le vent qui poursuit la feuille desséchée; le monde entier est rempli de ton nom, c'est par toi que je vis, que j'agis, que je suis. *In ipso enim vivimus, et movemur et sumus*[1]. »

Mais partout où la certitude qu'un Être tout-puissant existe près de nous, assiste à nos journées pour les surveiller et en protéger les étapes, le bonheur commence.

I. *Act.* XVII 28

Partout où cette conviction s'affirme et s'enracine, on voit s'établir la confiance et la paix, car être sûr de la présence et de la réalité de Dieu au milieu de nous, c'est se sentir en sa main; se sentir en cette main si forte et si tendre, c'est se reposer à l'abri de toute infortune définitive. Quelles que soient les ruines accumulées, si Dieu est là, le dernier mot reste à la vie; quelle que soit la solitude apparente, le monde demeure peuplé; quelles que soient les menaces de l'avenir, le cœur échappe au désespoir, et entre les convulsions du dehors et les crises du dedans, l'âme est en sûreté.

Au contraire, dès que cette conviction est ébranlée, des profondeurs des cœurs et des entrailles des peuples qui doutent, on entend monter des cris, des colères qui expriment l'intensité d'une douleur croissante et d'une misère qui s'exaspère : si nos sociétés éprouvent tant de malaise se traduisant par des récriminations, des haines, des révolutions, des bouleversements, c'est qu'en diminuant le sentiment de l'existence de Dieu dans les esprits, on ne leur a pas seulement enlevé l'espérance du bonheur éternel, mais encore la plus efficace consolation de la vie actuelle et la meilleure part du bonheur terrestre. Et quand on veut rasséréner les foules, les apaiser et les épanouir, sachez-le, il faut leur affirmer et leur prouver l'existence de Dieu, leur parler sans cesse, comme Jésus, de la vie et de la réalité du Père céleste.

La raison, par ses propres forces, peut avancer plus loin dans la connaissance du Très-Haut et dans le bonheur qui en résulte.

Tirant des preuves de l'existence de Dieu tout ce qu'elles contiennent, la philosophie ne sort ni de l'évidence, ni de la certitude, quand elle attribue à Dieu les sublimités qu'entraîne nécessairement sa qualité de premier Principe. Les noms dont elle se sert pour le désigner répondent à la réalité, soit que, par voie d'assertion, nous mettions en Lui, et à un degré transcendant, les perfections d'être, de vie, d'intelligence, d'activité, de personnalité, d'unité, de sagesse, de bonté que nous trouvons dans les créatures ; soit que, par mode de négation, éloignant de Lui les lacunes inséparables des natures dérivées, nous l'appelions l'Infini, l'Immuable, l'Éternel ; soit que, considérant ses rapports avec le monde, nous l'envisagions comme Exemplaire, Créateur, Providence des choses ; nous sommes sur un terrain solide où la raison peut parler et conclure sans défaillance.

La perspective ouverte du côté de Dieu est déjà immense, et s'il est vrai, comme l'enseigne le Philosophe, que le moindre aperçu sur le monde incréé rende l'âme plus heureuse que la connaissance parfaite de l'univers entier, nous pouvons par nos seules forces arriver à un bonheur grandissant avec la science que nous acquerrons de la Cause première.

C'est pourquoi l'étude de ces hauts problèmes

exerce sur ceux qui s'y livrent un si impérieux attrait A mesure qu'ils avancent dans le champ des perfections divines, l'horizon se dilate devant leur regard enthousiasmé; la lumière de la raison jaillit dans plus de splendeur, ravissant leur attention, les arrachant au souci des réalités inférieures et choquantes, les amenant à oublier au moins momentanément leurs angoisses et leurs blessures, les établissant par intervalle dans la sérénité et dans les délices, qu'ils proclament ineffables, de la contemplation et de la sagesse.

Écoutez les élévations sublimes auquelles conduisait sa pensée, celui que l'admiration a nommé le divin Platon :

« Heureux celui qui après avoir parcouru selon l'ordre tous les degrés du beau, parvenu enfin au terme de l'initiation, apercevra tout à coup une beauté merveilleuse, celle, ô Socrate, qui était le but de tous ses travaux antérieurs; beauté éternelle, incréée, impérissable, exempte d'accroissement et de diminution ; beauté qui n'est point belle en telle partie et laide en telle autre, belle seulement en tel temps et non en tel autre, belle sous un rapport et laide sous un autre, belle en tel lieu et laide en tel autre, belle pour ceux-ci et laide pour ceux-là; beauté qui n'a rien de sensible ou de corporel comme le visage ou les mains ; qui n'est pas non plus un discours ou une science; qui ne réside pas dans un être différent d'elle-même, dans un animal, par

exemple, dans la terre, dans le ciel ou dans toute autre chose ; mais qui existe éternellement et absolument en elle-même et par elle-même ; de laquelle participent toutes les autres beautés, sans que leur naissance ou leur destruction lui apporte la moindre diminution ou le moindre accroissement, ou la modifie en quoi que ce soit. Quand des beautés inférieures on s'est élevé... jusqu'à cette beauté parfaite et qu'on commence à l'entrevoir, on touche presque au but. Le droit chemin... c'est de commencer par les beautés d'ici-bas et de s'élever jusqu'à la beauté suprême en passant, pour ainsi dire, par tous les degrés de l'échelle... jusqu'à ce que, de science en science, on parvienne à la science par excellence, qui n'est autre que la science du beau lui-même, et qu'on finisse par le connaître tel qu'il est réellement. O mon cher Socrate, si quelque chose donne du prix à la vie humaine, c'est la contemplation de la beauté absolue : et si jamais tu y parviens que te sembleront auprès l'or et la parure et *toutes les beautés* dont la vue maintenant te trouble et te charme à tel point, toi et beaucoup d'autres, que pour voir sans cesse ceux que vous aimez et être avec eux, si cela était possible, vous seriez prêts à vous priver de boire et de manger et à passer votre vie dans leur commerce et dans leur contemplation ! Mais que pourrions nous penser d'un mortel à qui il serait donné de contempler la beauté pure, simple, sans mélange, non revêtue de chairs et de couleurs

humaines, et de toutes les autres vanités périssables : la beauté divine, homogène et absolue? Penses tu que ce serait une vie si misérable que d'avoir les regards tournés de ce côté et de jouir de la contemplation et du commerce d'un pareil objet [1]? »

Donc, dès ici-bas, la connaissance de Dieu et l'amour qui suit la connaissance de Dieu sont notre meilleur bonheur. Aussi saint Augustin pleurait à la fois sur le mal qu'il avait fait dans le passé et sur la félicité qu'il avait perdue. « Tu as crié d'en haut avec ta grande voix, disait-il, à l'oreille intérieure de mon cœur et tu as triomphé de ma surdité et j'ai entendu tes accents; tu as éclairé mon aveuglement et j'ai vu ta lumière, et appris que tu es mon Dieu... Mais il y eut un temps où je ne te connaissais pas, malheur au temps où je ne te connaissais pas. Malheur aux jours d'aveuglement où je ne te voyais pas! Malheur aux heures de surdité où je ne t'entendais pas! Je t'ai aimé bien tard, éternelle et si fraîche beauté, malheur au temps où je ne t'ai pas aimée [2]! »

Quelque précieuses que soient ces révélations, elles ne nous manifestent point pourtant l'essence et le fond de l'Être divin, auquels nous n'avons nul accès, si nous en sommes réduits aux ressources naturelles de l'esprit [3].

1. *Banquet*,
2. *Soliloques*, chap. xxx, 11.
3. Append., n. 2, p. 343.

Pour monter, en effet, à l'intelligence scientifique du premier principe, nous sommes contraints de partir des choses sensibles, nous ne savons de Dieu que ce qu'elles nous en apprennent. Mais, vous le devinez, les créatures matérielles sont loin de correspondre adéquatement à la fécondité divine, loin par conséquent d'exprimer la richesse inépuisable de l'Être d'où elles émanent.

Quand même nous ajouterions au monde perfection sur perfection ; quand même nous dilaterions le rayon de sa beauté ; quand même nous sortirions de l'univers sensible pour monter dans la sphère des anges, participer à leur science, vivre de leurs idées, parler leur langage, jouir de leur vision, nous n'arriverions pas à concevoir l'essence de la Divinité. Les mots que nous emploierons répondront à quelque chose de réel dans l'Être souverain, ils répondront même à un côté substantiel en Lui, et c'est pourquoi notre science est vraie ; mais notre verbe intérieur et notre verbe extérieur n'auront jamais le sens infini qui leur serait nécessaire pour exprimer la perfection qui est en Dieu. Les termes les plus magnifiques ne suffiront pas à le peindre dans sa grandeur, les cris les plus brûlants seront impuissants à représenter son amour, les images les plus grandioses resteront à une distance infranchissable de sa beauté.

Il est infini, et aucune idée, aucune comparaison, aucun tableau créé ne sauraient représenter l'Infini.

Il faut comprendre dans ce sens les saintes Écritures, quand elles nous racontent que personne n'a vu le Seigneur, qu'il habite dans une inaccessible splendeur, hors de la portée de toute créature ; il faut réprouver les doctrines d'Arius et de Pélage, exaltant outre mesure les énergies de la raison ; se défier du bonheur trop facile à conquérir des quiétistes ; estimer comme contraire à la sainte théologie les théories ontologistes, qui de Malebranche à Gioberti et à Rosmini, nous parlent de connaissance intuitive et immédiate de Dieu, de l'absolu des raisons éternelles ; il faut résister à l'assaut des armées rationalistes prétendant réaliser par leur seul effort toute science ; il faut enfin proclamer avec le concile du Vatican : « Si quelqu'un dit que l'homme de lui-même est capable d'arriver à la possession de toute vérité, qu'il soit anathème. »

La doctrine catholique se tient entre deux systèmes opposés : l'un, système d'orgueil, qui exagère la force de la raison et la félicité de la vie, en enseignant que nous pouvons tout connaître et trouver tout bonheur ; l'autre, système de découragement, qui calomnie la raison et la vie, en publiant que la première ne sort pas des ténèbres, que la seconde n'est qu'une misère. Courtisans et détracteurs se perdent loin de la vérité qui affirme que nous sommes capables de quelque chose par nous-mêmes pour le savoir et pour la béatitude, et qu'en Dieu qui nous fortifie nous sommes capables de tout.

II

Ce que nous ne saurions atteindre en effet avec nos seules forces, nous le pouvons par le secours de Dieu. Sous la vertu de son action surnaturelle, notre esprit devient capable de regarder en face, sans s'évanouir et sans être dévoré, le Soleil éternel.

Ah! je sais bien que cette solution humilie certaines prétentions de l'homme, qu'elle le tient sous la dépendance de Dieu dans l'acte dont notre cœur a le plus de souci, qu'elle révolte un orgueil qui aspire à se suffire à lui-même. Mais, dans le progrès de la vie, ne devons-nous pas continuellement faire appel à l'aide d'autrui pour réaliser nos projets? Quelle que soit la fierté avec laquelle nous nous proclamons fils de nos œuvres, nous sommes obligés de confesser que, presqu'en toutes nos entreprises, nous avons besoin de l'appui des autres. N'est-ce pas précisément, la raison d'être de la famille, de l'amitié, de la société : suppléer à l'infirmité des individus et les aider à réussir dans leurs efforts? Que serions-nous devenus, si l'on nous avait abandonnés dans notre berceau et si, en excitant nos facultés à peine ébauchées, on ne les avait poussées à leur développement? Que saurions-nous, dans la sphère du langage, de l'intelligence, de la vie, du métier,

de la vocation, si nous n'avions eu des maîtres pour nous initier? Et plus le succès que nous voulons obtenir est sublime, plus nous sommes contraints d'invoquer de secours extérieurs. Personne d'entre nous n'est devenu par lui seul tout ce qu'il est. Il serait donc étrange qu'incapables de nous suffire dans les événements ordinaires de l'existence, nous puissions par notre seule énergie arriver à l'acte suprême qui contient toute perfection.

Par conséquent, si je dis que l'homme peut arriver à ce succès par un effort venant bien de lui, mais sous la poussée de Dieu ; si j'exige pour cette œuvre de gloire l'intervention de Celui qui, étant seul capable de créer l'âme, est seul capable de la couronner, tout en mettant à contribution toutes nos facultés, j'émets une idée qui, loin de contredire la sagesse, semble imposée par elle.

Cette idée eût souri à Platon et à Socrate, qui attendaient sur cette question les révélations d'en haut et nous représentaient la vertu, source de béatitude, comme le plus cher présent des dieux.

Elle eût tiré de son angoisse Aristote, douloureusement inquiet de savoir par quelle voie nous viendrait le bonheur [1]. Ce ne peut être, disait-il, que par l'action de la fortune, l'effort de l'homme, ou par l'intervention de la Divinité. Mais il serait intolérable qu'une si capitale affaire fût à la merci du

1. Append., n. 3, p. 345.

hasard. J'accepterais qu'elle se fît par l'industrie de l'homme, et je trouverais souverainement raisonnable qu'elle se produisît par la vertu de la Divinité. Avec quel enthousiasme, Messieurs, n'eût-il pas salué notre enseignement, lequel combine d'une manière si heureuse pour l'œuvre de vie l'action humaine et l'action divine !

La difficulté, dans cette thèse [1], n'est pas de prouver que la transfiguration de l'intelligence soit nécessaire pour que celle-ci arrive à la vision face à face, mais bien de montrer qu'il n'y a pas de contradiction entre la faiblesse de notre esprit, si surélevé qu'on le suppose, et la sublimité de l'essence divine qu'il doit atteindre, que le fini n'est pas séparé par un infranchissable abîme de l'Infini.

Beaucoup, devant la profondeur de cet abîme, ont le vertige. Déjà, au dire de saint Jérôme, les Juifs mirent à mort le prophète Isaïe, l'accusant de blasphème parce qu'il affirmait avoir vu la face de Dieu.

D'autres, depuis les premiers jours du christianisme jusqu'au moyen âge, déclarèrent que nous pouvions bien, grâce à l'acquisition surnaturelle d'une nouvelle force de vision, contempler je ne sais quelle clarté émanée de Dieu même, mais que la vie et l'essence du Très-Haut étaient à jamais hors de notre portée.

1. Append., n. 4, p. 345.

Les partisans de l'Inconnaissable ont poussé à bout cette théorie, quand ils nous ont raconté que la Cause suprême de l'être échappait à toute perception, même à la sienne.

Je l'avoue volontiers, Messieurs, le problème est ardu. Nous ignorons le nom que, dans leur langue nouvelle, les bienheureux donneront à Dieu ; il est inutile de nous demander par quels transports ils arriveront à plonger directement leur regard dans l'océan de sa perfection ; nous sommes devant un mystère.

Mais ce mystère se réalisera ; l'Esprit-Saint en mille circonstances nous l'a enseigné.

Job déjà, du fond de sa misère, poussait un cri d'allégresse qui est arrivé jusqu'à nous. « Je verrai mon Sauveur, disait-il, je le verrai moi et non un autre, je le verrai de mes yeux : cet espoir fait palpiter mon cœur[1]. »

Dès le début de son ministère, Jésus promettait ce bonheur à ces disciples ; il leur annonçait que, s'ils étaient pauvres, doux, purs, justes, pacifiques, persécutés pour le bien, ils verraient Dieu et seraient initiés au secret éternel que le Père ne confie qu'aux fils.

Sous la motion de la vérité, dans le labeur sanglant de la première évangélisation, les apôtres

1. Job. XIX. 2. 7.

reprenaient courage en chantant que le voile qui dérobait à leurs yeux le mystère de vie allait se déchirer. « Nous verrons le Seigneur, comme il est, disaient-ils, nous le connaîtrons comme il nous connaît[1]. » Et nous, si nous ne jetons pas au vent le cri de notre indignation ; si nous renonçons à ce qui grise le cœur; si *maudits*, *nous bénissons*; si *persécutés*, nous *patientons*; si *calomniés*, *nous prions*; si nous consentons à devenir *comme la balayure des rues* et le *rebut de tous*, c'est que nous attendons l'apparition et la possession de Celui que nous aimons et qui nous a aimés le premier[2].

Déjà, pour une partie de notre peuple, la promesse s'est réalisée et se réalise chaque jour. Ceux de qui nous tenons notre foi et notre sang, les compagnons de notre vie et de notre combat sont allés rejoindre la foule immense venue de toute langue, de toute tribu, de toute nation qui se tient devant le trône de l'Éternel. Ils ont abordé aux rives de la félicité, ils ont mouillé leur paupière au fleuve de la lumière, et, tout à coup, Dieu leur est apparu comme il est dans sa substance sous une clarté qu'aucune ombre ne vient à ternir.

Le chrétien a donc la certitude que nous verrons la face même du Très-Haut, que notre espérance ne s'égare pas quand elle jette son ancre jusqu'à l'inté-

1. I Jean, III, 2.
2. *I Cor*, IV, 12, 14.

rieur du voile et au milieu du Saint des saints.

Cette espérance est ouverte à tous. Car, remarquez-le, les béatitudes secondaires demeurent et demeureront toujours le privilège de quelques-uns. On a beau répéter dans des déclamations qui, à la fin, deviennent odieuses, — parce qu'il y a un moment où elles ne peuvent plus être sincères, — on a beau répéter que le bien-être, les carrières brillantes, la richesse, la science, le pouvoir s'offrent à tous, sans distinction de caste ou de naissance : il y aura perpétuellement des infériorités qui relégueront à jamais le grand nombre dans la médiocrité pénible de l'ignorance, de la gêne, de la dépendance.

Mais le royaume du bonheur absolu est accessible à tous, et c'est une des vérités que l'Église a le plus à cœur de faire entendre : c'a été une des révélations les plus nettes de Jésus-Christ. En prenant sa Mère et ses disciples parmi les pauvres, les humbles, les illettrés, en recrutant ses premiers adorateurs indistinctement au milieu des esclaves et des patriciens, en répétant à son modeste troupeau d'attendre en pleine confiance l'avènement du royaume des cieux, Il a proclamé que personne n'était exclu de la félicité ; qui que vous soyez, par conséquent, reposez-vous dans la conviction absolue que vous pouvez conquérir le bonheur.

Si Dieu nous interpelle, vous disais-je il y a quelques jours, dans notre misère, nous chanterons la

bonté qui répond à notre plus vive passion. Il nous a interpellés, Messieurs, et il a fait retentir d'un bout à l'autre du monde les accents si doux de son invitation : « *Venite ad me omnes.* Venez tous à moi[1]. » Et le cœur tremblant de désir et d'espoir, nous nous sommes mis en marche, répétant en chemin l'hymne de notre allégresse : « *Lætatus sum in his, quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus*[2]. Nous irons dans la maison du Seigneur. » Nos pas ne s'arrêteront point à tes parvis, ô céleste Jérusalem, mais nous entrerons jusque derrière le voile, au Saint des saints de notre Dieu.

Que cette transformation de la vie humaine soit mystérieuse, je ne m'en étonne pas. Ne serions-nous pas confondus par la transfiguration qui s'opère dans les êtres les plus infimes quand ils passent à leur dernière perfection, si le phénomène ne s'en accomplissait sous nos yeux? Qui de nous eût accepté que le grain de blé fût capable de s'épanouir dans l'épi ; qui de nous eût accepté que le gland pût prendre les dimensions d'un chêne, si nous n'avions vu ces évolutions merveilleuses se renouveler chaque jour?

Est-il donc si étrange que notre esprit se sente impuissant à comprendre par quel prodige le plus grand de tous les êtres d'ici-bas atteint le dernier degré de sa perfection! Jésus-Christ, plus d'une

1. Saint Matthieu, XI, 28.
2. Ps., CXXI, I.

fois, ne nous a-t-il pas préparés à l'acceptation de ce dogme, quand parlant de l'humilité de notre état actuel et de la gloire de notre état futur, il a comparé l'homme, opérant son ascension vers la béatitude, à l'arbre naissant de la plus modeste semence et grandissant jusqu'à pouvoir abriter sous la multitude et la fraîcheur de ses rameaux tous les oiseaux du ciel?

Ce mystère est obscur, Messieurs; vous ne me prouverez pas qu'il est contradictoire. Il n'est pas contradictoire à la raison populaire, car les simples, voyant tous les êtres vivre dans une société immense, la matière inerte en communication avec les sens et la vie, les sens en communication avec l'esprit et la pensée, n'ont pas compris pourquoi ce commerce n'irait pas jusqu'au bout, et pourquoi l'âme n'entrerait pas en relation avec les anges et avec Dieu. C'est pourquoi les religions, les poésies, les légendes sont pleines des rencontres directes, transitoires ou définitives, des hommes avec la Divinité.

Il n'est pas en contradiction avec le génie des grands maîtres de la sagesse, puisque Platon n'a pas cessé de répéter que l'âme jouirait de Dieu comme l'œil jouit de la lumière. Avant que l'*Apocalypse* ne nous traçât le plan de la Jérusalem céleste dans laquelle les êtres s'abreuvent au torrent de la vie éternelle par la vision et par l'amour, Aristote

n'avait-il pas décrit le royaume idéal que doit former le monde, arrivé à sa consommation et puisant sa félicité au bien suprême : Dieu.

Il n'est pas en contradiction avec la science moderne qui va jusqu'à soutenir que le besoin crée l'organe ; que, sous l'effet d'une poussée intérieure la matière inerte passe à la vie ; que la vie végétative monte à l'action sensible ; que la vie sensible se transfigure jusqu'à la vie intellectuelle et qu'il n'y a point de limite au progrès de l'esprit

Enfin, Messieurs, l'impossibilité d'atteindre cette vision ne peut venir que de Dieu ou de nous : de Dieu, que les ténèbres enveloppent et rendent impénétrable ; de nous, que la faiblesse de notre esprit rend radicalement incapables de regarder en face une si grande lumière.

La difficulté ne vient pas de Dieu, car l'évidence suit l'être et s'étend aussi loin que lui. Le néant seul, par lui-même, est inconnaissable ; plus on s'en éloigne par sa perfection, plus on se signale à l'attention des intelligences. Cela est si vrai que les mots exprimant notre entrée dans l'être et dans la vie expriment en même temps que nous nous manifestons. *Paraître* et *apparaître*, *naissance* et *connaissance* signifient à la fois que nous nous établissons dans l'existence et que nous devenons visibles.

Je suis celui qui est, voilà le nom que Dieu s'est donné à lui-même : il n'en est pas de meilleur, ni

qui rende mieux l'excellence de sa nature. Si Dieu existe, il est tout être, par conséquent lumière de lumière, clarté de clarté, souverainement visible et souverainement connaissable, parce qu'il est souverainement existant et souverainement vivant.

Arrière donc, Messieurs, cette philosophie inintelligible qui prétend que l'âme s'étend plus loin que le connaissable; qui nous peint Dieu perdu dans je ne sais quelles ténèbres, se cherchant lui-même sans pouvoir se trouver; qui confond l'Infini de perfection auquel rien ne manque, avec l'infini matériel indéterminé auquel il manquera toujours quelque chose de ce qu'il devrait avoir pour être positivement infini.

Le second est essentiellement imparfait et ténébreux, c'est le contraire de Dieu; le premier est la perfection, la lumière même, et c'est Dieu.

La difficulté ne vient pas de Dieu, mais elle vient de la faiblesse de l'homme, que trop de splendeur éblouit et qui ne peut pas plus fixer l'Être absolu que le hibou des nuits ne peut fixer le soleil.

Pourtant, Messieurs, quelle que soit l'hésitation à laquelle serait exposée notre pensée si elle ne s'appuyait sur la Révélation, et si modeste que soit ici le flambeau qui nous conduit, une lueur se projette encore sur la rencontre de notre âme avec Dieu.

Malgré la distance qui le sépare, en effet, de notre

esprit, Dieu n'est pas complètement en dehors de notre champ de vision. Nous sommes une intelligence et il est un intelligible ; il est un être et, en soi, tout être a une certaine proportion avec notre faculté de connaître L'intensité seule de l'être en Dieu nous le rend inaccessible, mais comme il est dans la même ligne que l'objet de notre esprit, on ne voit pas pourquoi notre intelligence renforcée ne pourrait pas le saisir.

Si je voulais faire une statue avec de l'air ou de l'eau, vous me traiteriez d'insensé, car il n'y a aucun rapport possible entre l'œuvre que j'entreprends et la matière à laquelle je pense. Au contraire, bien que par lui seul le marbre ne puisse pas se transformer en statue, il y a pourtant en lui une aptitude lointaine mais réelle, à devenir, sous un ciseau de génie, Moïse ou Apollon.

De même, si Dieu essayait de faire entendre à l'œil ou voir à l'oreille, son effort serait vain, aussi longtemps qu'il n'aurait pas changé du tout au tout la nature de ces organes ; mais s'il élève une faculté dans sa sphère, je comprends que cette faculté, sous l'influence de cet agent incomparable, puisse atteindre son objet à l'état d'intensité extrême, que l'œil fixe la lumière la plus vive, que l'oreille supporte le son le plus aigu, que l'intelligence regarde le suprême intelligible

C'est ce qui se passe dans la contemplation béatifique.

En apparaissant à notre esprit Dieu le dilate de façon à pouvoir entrer dans son rayon visuel : il en rend la pointe plus pénétrante de manière que, sans s'émousser, elle saisisse l'essence même de l'Éternel.

Bien entendu, les degrés de la vision et de la béatitude varient avec la dose d'énergie qui est communiquée à chacun des élus; bien entendu aucun regard n'embrasse la Divinité dans toute sa dimension Nul, excepté elle-même, ne la connaît autant qu'elle est connaissable, pas plus que les rayons partis du centre ne suffisent à couvrir la circonférence; mais chaque vision touche Dieu au cœur de son être, comme chaque rayon touche la circonférence, et c'est en ce contact immatériel que consiste avant tout la béatitude.

Jamais nous ne verrions le soleil, si nous en étions réduits aux pâles flambeaux qu'allume notre génie : tous les feux inventés ne suffiraient pas à nous révéler le roi des astres. Mais chaque jour, par le sillon de splendeur qu'il répand de lui jusqu'à nous, c'est-à-dire par l'action du soleil même, nous contemplons le soleil. Il est encore plus vrai de dire que jamais, par nous-mêmes, nous n'aurions pu voir Dieu, mais par l'ineffable rayon qu'il sème en notre âme pendant l'éternité, il nous sera donné de contempler la lumière dans sa lumière même. *In lumine tuo videbimus lumen*[1].

1. Ps., xxxv, 10.

Arrivé au dernier ciel, Dante sentit qu'il s'élevait au-dessus de lui-même. En lui, dit-il, s'alluma une nouvelle vue, telle qu'il n'est pas de clarté si pure que ses yeux ne pussent endurer. Et bientôt il aperçut un cercle si vaste, que sa circonférence serait pour le soleil une trop large ceinture; et, suspendues tout autour du fleuve lumineux, il vit s'y mirer sur plus de mille degrés toutes les âmes qui, de notre monde, sont retournées là-haut, comme les coteaux se mirent dans l'onde qui coule à leur pied, pour y contempler, dirait-on, leur parure.

Puis, bientôt après, sa vue, devenant plus pure, entrait toujours davantage dans le sillon de la haute lumière qui est vraie par elle-même. « Je crois, dit-il, d'après la blessure que je reçus du vif rayon, que j'aurais été aveuglé, si mes yeux s'en étaient détournés. Et je me souviens que je fus enhardi à persister jusqu'à ce que j'eusse uni mon regard à la Puissance infinie. O grâce abondante, par laquelle j'osais plonger mes yeux si avant dans la lumière éternelle que j'y épuisai ma puissance de voir! » « O souveraine lumière, qui t'élèves tant au-dessus des pensées des mortels, que n'as-tu prêté à mon esprit un peu de ce que tu parais, et fait ma langue si puissante qu'elle pût révéler *aux âmes* une étincelle de ta gloire... et quelque chose de la douceur qui naît de ta vision [1]? »

1 *Paradis*, ch. 30.

Aussi longtemps que nous habiterons la terre, la lumière éternelle ne nous sera point accessible dans sa substance, la clarté sans ombre du Dieu vivant ne se dévoilera point à nos yeux.

Jamais, Messieurs, ni le Christ, ni l'Évangile ne nous ont promis pour la vie présente le bonheur parfait. Ils ont protesté, au contraire, qu'il fallait passer par l'effort douloureux, par les tristesses de l'exil, par les ombres de la mort, avant d'entrer dans la plénitude de l'être et du repos. Il nous ont appris à ne pas croire aux séducteurs et aux exploiteurs de nos impatiences, qui nous annoncent une béatitude immédiate qu'ils n'ont jamais donnée, qu'ils ne donneront jamais.

Pendant que nous restons dans notre corps, notre esprit ne connaît que ce que lui apportent les sens et nous vivons comme des pèlerins, loin du Seigneur.

Le Christ seul a pu jouir dès ici-bas et sans interruption de la vision béatifique, la sainte Vierge parfois a probablement participé à ce privilège, et Moïse, docteur de l'ancienne loi, et saint Paul, docteur de la nouvelle, ont paru, un instant, transportés par je ne sais quel miracle en face de Dieu, pour que leur foi, trempée directement au foyer de toute vérité, fût plus ardente à instruire la nôtre.

Mais nous, nous nous acheminons vers le but par des sentiers que la Providence se plaît à remplir progressivement de plus de certitudes. Le nom du

Très-Haut est déjà chanté par toute la nature : avec des mots plus remplis de substance, dans une plus haute sublimité d'images, nous mettant devant les yeux des faits plus merveilleux, la Bible et la Révélation grandissent en nous l'idée de Dieu.

Il y a même des jours où, nos âmes étant plus attentives, notre charité plus brûlante, toutes les forces de notre adoration concentrées vers le ciel, un rayon perce la nuée de notre foi et fait sentir à notre esprit quelque chose de la Vérité éternelle.

Plus fidèles que nous, les saints connaissent plus souvent ces faveurs, et ils montent plus haut dans le chemin des clartés. Leurs visions et leurs extases les conduisent déjà à une telle conception de Dieu, à un tel amour de sa bonté, à un tel sentiment de joie, qu'ils nous apparaissent comme fixés pour toujours dans la vertu, détachés des bonheurs éphémères, et ne redoutant qu'une chose, ne point voir s'achever en eux la perfection et la félicité dont ils n'ont pourtant goûté que les prémices.

Essayons, Messieurs, de les suivre dans leur générosité et dans leur élan, non point tant pour avoir part aux pures jouissances que leur valent leurs mérites sur la terre, que pour entrer comme eux dans la communion éternelle et directe avec Dieu.

SIXIÈME CONFÉRENCE

L'INTÉGRITÉ DE LA BÉATITUDE

SOMMAIRE

Il nous reste à énumérer les biens dont la béatitude est le comble. — Trois problèmes (p. 173-175).

I

1. Résultat total dans notre âme de notre rencontre avec Dieu. *a*) Passion qu'ont l'homme d'élite et l'homme du peuple pour la vision et le spectacle. *b*) Vision de la vie divine fond de la béatitude. — Contemplation directe de la Trinité des Personnes et de l'unité de la nature divine. — Génération du Verbe. — Procession du Saint-Esprit. *c*) Attributs : Activité. — Bonté. — Justice. — Miséricorde. — Providence. — Raisons du gouvernement divin. — Incarnation (p. 175-179).

2. De cette vision naît l'amour avec tous les phénomènes de ce sentiment arrivés à leur degré suprême : *a*) complaisance, extase, zèle; *b*) union qui produit l'impeccabilité et la consommation dans les vertus de douceur et de force, d'amour et de pureté, de justice et de miséricorde, de paix et de vérité (p. 179-180).

3. De cette vision et de cet amour jaillissent les délices qui ne constituent pas la béatitude, mais qui en sont une propriété. — Joie venant de l'objet que nous possédons et de l'acte qui nous met en sa possession. — Description du bonheur de la rencontre de Dieu (p. 180-182).

II

1. La part du corps dans la béatitude. — Le corps a un droit à cette part. — L'âme réclame elle même cette béatitude du corps. *a*) Qualités des corps glorieux : incorruptibilité, subtilité, agilité, clarté. — Phénomènes ébauchés ici-bas qui nous donnent une idée de cette transfiguration. *b*) Les fonctions de la vie végétative : nutrition et génération cesseront, car elles

n'auront plus aucune raison de se produire. — Les jouissances qu'elles donnaient étaient médicinales dans la vie, elles seraient maladives dans l'éternité (p. 182-186).

2. Les sens auront leur action et leur béatitude. *a*) Deux preuves de cette affirmation : justice de Dieu, exigence de la vie corporelle. — Ressources que la matière présente aux agents capables de la travailler dans ses profondeurs, phénomènes de transparence, d'activité, de puissance. Sublimité à laquelle elle peut arriver sous l'influence de l'âme béatifiée et de Dieu. *b*) Conclusion de cette seconde partie : amour de Dieu pour toute son œuvre, pour l'âme et pour le corps ; — pitié de Jésus-Christ pour les infirmités du corps, culte de l'Église pour les cadavres. — Raisons de cette attitude de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Église vis-à-vis de notre cendre. *c*) Gloire et allégresse de la résurrection corporelle (p. 186-189).

III

1. Rôle de la société des créatures dans la béatitude. *a*) Commerce de Dieu avec tous les êtres. — Société immense de tous les êtres autour de Dieu. — Liens créés par Dieu entre les anges, entre les anges et les hommes. *b*) Communications multiples des hommes entre eux. — Solidarité de races, de patrie, de famille, d'amitié. — Solidité de ces liens. *c*) Amour de l'homme pour l'homme, du Français pour le Français; si tous ces liens étaient détruits, il manquerait quelque chose à notre bonheur (p. 189-192).

2. *a*) C'est d'abord en Dieu que nous verrons les créatures, puis en elles-mêmes, et d'un seul regard nous atteindrons les créatures en elles-mêmes, les créatures en Dieu et Dieu (p. 192-193).

3. Que verrons-nous? *a*) Jésus-Christ, la sainte Vierge, les mystères qui ont trait aux créatures, les êtres dans leur vie, dans leur ordre, etc., les événements de notre existence et de l'existence des autres capables de nous intéresser ; les anges et les saints que nous aurons le plus honorés. *b*) Nous retrouverons ceux que nous aurons aimés. — Les races, les nations, les familles, les amitiés se continueront sans heurt, sans rivalité. — Physionomie de la Jérusalum céleste. — Textes de saint Augustin (p. 193-196).

Cette doctrine, fondement de la morale, source de paix, de patience, de consolation, d'espérance. — Arriver à ce paradis, c'est être sauvé, le manquer, c'est être damné. — Nécessité de lui donner une place capitale dans la pensée, dans la vie, dans la société, base de tous les autres principes. — Prière finale (p. 196-197).

SIXIÈME CONFÉRENCE

L'INTÉGRITÉ DE LA BÉATITUDE

Monseigneur [1].

Messieurs,

Nous avons résolu la question la plus angoissante de la vie. Marchant à la fois sous la nuée lumineuse de la philosophie et de la Révélation, nous avons appris, non pas seulement que le bonheur existe, mais qu'il nous est accessible et que le ciel est ouvert à tous. Les espérances des peuples, les divinations des sages, les inspirations des poésies, les oracles des prophètes, les promesses du Christ, la béatification réalisée de ceux qui nous ont précédés dans l'éternité, les justifications de la raison vis-à-vis de notre attente surnaturelle nous établissent dans une absolue sécurité. Si nous voulons suivre les voies qui nous ont été indiquées, au terme éclatera devant nos yeux et devant notre cœur l'apparition de Dieu et nous serons rassasiés.

1. S G. Mgr Altmayer.

Il nous reste à passer en revue les divers éléments qui sont nécessaires pour nous constituer dans l'intégrité absolue de notre perfection et de notre bonheur, à énumérer les biens dont la béatitude est le comble.

L'homme est d'abord une âme capable de connaître et d'aimer, qui ne peut trouver que dans la pleine vie de l'esprit et dans la pleine vie du cœur le contentement de sa haute ambition.

Mais ce n'est pas une pure intelligence ; par nature il a un commerce intime avec la matière, qui entre dans la composition essentielle de sa substance, et ce corps lui est cher, si cher qu'il ne peut s'en séparer sans angoisse, et sans qu'il manque quelque chose à son âme.

Enfin, Messieurs, l'homme n'est pas un être jeté au milieu d'un désert, il vit, depuis son premier jour, en société incessante avec toutes les créatures qui remplissent l'univers, du grain de sable dont il a le souci jusqu'à son ami, son frère, son épouse ou son ange, et il semblerait bizarre que la félicité vînt rompre des relations établies par Dieu même.

De là, Messieurs, trois problèmes, dont la résolution achèvera notre dessein, se posent devant notre raison et notre foi :

1° Quel sera dans notre âme le résultat total de sa rencontre avec Dieu ?

2° Dans la béatitude, quelle sera la part et quel sera le rôle de notre corps ?

3° Enfin, dans quelles conditions vivrons-nous vis-à-vis des autres êtres?

I

Il est manifeste que, par-dessus tout, c'est dans la région de l'âme que règne la béatitude, puisque c'est par l'âme seule que, directement, nous communiquons avec l'objet capital de cette béatitude : Dieu.

Dans l'âme même, nous l'avons décidé, l'acte le plus spécial et le plus haut, c'est l'acte de connaissance, d'où il suit qu'avant tout la félicité est une vision et un spectacle.

La première passion, la passion humaine par excellence, est celle de voir et de savoir. La contemplation de la nature, l'étude de ses évolutions, le désir de pénétrer les causes qui les produisent, captivent déjà l'élite de notre race.

La vie de nos semblables, leurs idées, les sentiments tragiques qui, parfois, éclatent en eux, en un mot, les événements et les drames de l'existence, nous intéressent au point que la foule elle-même se presse haletante devant les scènes théâtrales qui ne représentent pourtant que des fictions.

Le spectacle joue donc un rôle dans notre journée, et plus il est large et fait de choses réelles, plus il absorbe l'attention et la pensée.

Le spectacle de la vie divine fera le fond de notre

béatitude. Directement, nous contemplerons Dieu. Celui-ci remplissant vis-à-vis de notre esprit la fonction d'objet et la fonction d'idée. Sans doute nous n'irons pas jusqu'à embrasser par notre intelligence la totalité de sa perfection, ni jusqu'à le comprendre comme Il se comprend Lui-même, ce privilège n'appartient et ne peut appartenir qu'à Lui ; mais, d'autre part, le regard ne s'arrêtera pas à la surface, il pénétrera dans l'Être éternel, il en scrutera les secrets, il en fouillera les profondeurs[1].

La Trinité des personnes apparaîtra à l'œil de l'âme, contenant en substance et à un degré de supériorité infinie tous les tons de l'être, toutes les couleurs de la vie, tous les éclats de l'action et tous les traits de la beauté. L'unité de la nature fera l'accord parfait de ces notes, l'harmonie de ces traits et de ces couleurs, et ainsi se présenteront les deux éléments qui maîtrisent souverainement la pensée : la distinction et l'unité absolue.

Et les relations ineffables qui, au sein du même Être, vont de l'une à l'autre Personne, et cet acte vital par lequel le Père enfante le Verbe, *Dieu de Dieu*, *Lumière de Lumière*, dans une fécondité dont le Prophète dit que personne ne pourrait en raconter la splendeur! Et cette origine de l'Esprit et de l'Amour procédant du Principe et de la Pensée éternels à la manière d'un souffle puissant, qui

1. Append., n. 1, p. 347.

achève l'Être de Dieu et sa félicité, quelle vision[1] !

« Dans la claire substance de la haute lumière, dit Dante, m'apparurent trois cercles, de trois couleurs et d'une seule dimension ; l'un paraissait reflété par l'autre comme Iris par Iris ; et le troisième paraissait un feu qui s'exhalait également des deux[2]. »

Dans l'abîme profond de la vie, chacun sera encore initié dans la mesure de ses mérites à la science des attributs divins : cette activité intense qui ne se trouble jamais pas plus qu'elle ne se lasse ; cette bonté qui se communique sans se diminuer ni s'épuiser ; ces arrêts de justice que l'hésitation ni l'erreur ne sauraient saisir ; ces patiences de miséricorde qui ne nuisent ni à la justice, ni à la sagesse ; cette puissance qui crée tout ; cette Providence qui conserve et dirige le cours de l'être et de la vie ; ces raisons éternelles du gouvernement suprême qui atteint toute créature ; le secret de ce mystère dont la considération sur la terre, malgré le voile qui le couvre, a déjà tant donné à l'esprit et au cœur de l'homme, l'Incarnation, quelle révélation[3] ! Les mots finis éclatent trop infirmes pour contenir de si grandes choses, et nous ne tenterions pas d'en parler, si de l'armée des Inspirés et des Saints

1. Append., n. 2, p. 348.
2. *Paradis*, ch. 33.
3. Append., n. 3, p. 348.

n'arrivait jusqu'à nous le cri de l'allégresse : *Sicut audivimus, sic vidimus, in civitate Dei nostri*[1].

Vous le devinez, Messieurs, le cœur suit l'esprit dans son transport. Pauvre cœur ! toujours si avide et si sevré, il sera enfin et à jamais comblé par la suprême perfection. En présence de Dieu, il s'éprend, s'embrase et se précipite d'un bond. Un indicible amour jaillit de l'âme avec tous les phénomènes de ce sentiment poussé à son degré suprême. La complaisance s'enracine dans la volonté et en saisit toutes les fibres ; l'extase met les bienheureux hors d'eux-mêmes et totalement au service de leur amour ; un zèle dévorant les rend si jaloux de la gloire de Dieu au dedans et de sa victoire au dehors qu'on a vu les anges et les saints apparaître sur les nues comme des légions en armes pour la défense, ici-bas, de la cause sacrée[2].

Rivée à son objet, non point comme l'a voulu Scot, par une décision positive du ciel, mais par l'empire naturel du bien absolu sur elle-même, la volonté ne peut plus s'en détacher.

L'œil de l'intelligence, en effet, est fixé de manière à ne pouvoir s'arracher à la contemplation de la splendeur qui le fascine. « Tout en suspens, il admire, fixe, immobile, attentif, toujours plus ardent à admirer. » Vous connaissez les fresques d'Angelico. Les anges et les saints ne détournent

1. *Ps.* XLVII, 9.
2. Append., n. 4, p. 348.

pas la tête, « n'osent pas se remuer, déranger un pli de leur robe, de peur de perdre quelque chose de leur vision[1] ».

Mis ainsi en contact avec le bien tout entier réuni en cette lumière, « hors de laquelle est défectueux ce qui en elle est parfait », le cœur donne une adhésion absolue[2].

Rectifiée à jamais par cette adhésion, la volonté ne saurait pas plus vouloir ou aimer en dehors de Dieu, qu'elle ne saurait maintenant vouloir ou aimer en dehors du bien réel ou apparent[3].

A cette rectitude à l'abri des hésitations et des retours, il faut donner son nom, c'est l'impeccabilité. Impeccables, Messieurs, délivrés du cauchemar qui torture notre âme ! Affranchis de cette loi infâme du mal! Ne plus être exposé à s'outrager soi-même dans la honte et l'ignominie ! Être bon au dehors et au dedans, en tout et toujours, être bon par tout son être ; être pénétré par la perfection jusque dans la moelle de ses os : être consommé dans la force et dans la douceur, dans l'amour et dans la pureté, dans la justice et dans la miséricorde, dans la paix et dans la vérité, voilà où nous conduit la vision du Très-Haut ! O fiançailles sacrées et immortelles de l'homme avec la bonté, de quelle servitude odieuse vous nous délivrerez ! Jours maudits qui aviez en-

1. Taine, *Voy. en Italie*, 10e édit., t. II, p. 196.
2. *Paradis*, ch. 33.
3. Append., n. 5, p. 349.

chaîné notre être tout entier à la corruption, qui aviez rempli de crime nos yeux, nos oreilles, nos lèvres, notre cœur, qui aviez imprégné notre chair et notre âme d'iniquité, qui aviez pénétré notre volonté de je ne sais quelle infernale perversité, vous cesserez de faire briller en face de notre infirmité votre fausse lueur [1] !

O mon Dieu, quand même votre parole ne me promettrait pas autre chose, quand même cette sainteté serait compatible avec la douleur, quand même la béatitude chrétienne ne m'assurerait que cette impeccabilité comme toute nue et dépouillée de toute joie, pour la conquérir, je briserais encore mon cœur et je donnerais ma vie !

Mais cette contemplation et cette ardeur ne peuvent être séparées des délices qui les suivent, comme la suavité suit le fruit, comme la beauté suit la jeunesse.

Remarquez bien, Messieurs, que la jouissance ne fait pas plus l'essence de la béatitude que la saveur ne fait la valeur ou la substance du fruit ; la jouissance accompagne la possession du bien, mais ne la constitue pas.

Par conséquent, si la morale chrétienne qui repose sur la béatitude sauvegarde nos intérêts et notre joie, c'est parce que, avant tout, elle nous ac-

1. Append., n. 6. p. 349.

quiert le bien honnête, dont le bien utile et le bien délectable sont des propriétés. Par conséquent, il serait injuste d'accuser la doctrine catholique d'égoïsme ou d'épicurisme raffiné.

En trouvant le bien en soi, nous trouvons en même temps notre joie qui en est la diffusion en nous.

Cette diffusion de l'être et du bien abreuve et inonde l'âme d'une très pure, mais très pleine volupté. Le bienheureux s'apaise totalement, se repose de tout mouvement, n'attendant, ne désirant plus rien, ne se ridant point à la surface, ne se contractant plus à l'intérieur, mais se dilatant et s'épanouissant sous le rayon de la félicité qui l'enveloppe, goûtant une joie d'autant plus complète, qu'elle vient à la fois de Dieu que nous possédons et de l'acte qui nous met en sa possession.

Ici-bas, en effet, la vision du vrai et l'amour du bien sont un labeur, presque toujours une lutte douloureuse. L'ascension vers ce double sommet est si épuisante parfois, l'effort pour s'y maintenir si pénible, qu'il faut, pour ne pas redescendre, un tempérament de héros et de martyr.

Dans la vision et dans l'amour dont je parle, les obstacles ont disparu : l'objet n'est ni loin, ni obscur, il est présent et resplendissant ; le corps ne pèse plus sur l'âme, et de la faculté enrichie et transfigurée, les actes jaillissent si aisément que c'est un bonheur de les produire et de les produire éternel-

lement. Oh! qui dira l'ineffable joie de cette rencontre avec le Créateur ? Le moindre contact avec Dieu jette les êtres dans le ravissement. En eux quel espoir quand Il approche ! quelle ivresse quand Il arrive! quelle paix quand Il demeure! Le monde inanimé lui-même ne peut s'empêcher d'éprouver je ne sais quel transport dont parle la sainte Ecriture quand elle dit : en présence du Seigneur les firmaments rayonnent, les montagnes bondissent comme des agneaux et l'on entend sur les flots exaltés des bruits d'allégresse pareils à des applaudissements. Que sera-ce donc quand dans la lumière nous verrons, nous aimerons, nous goûterons à son essence, la Vie, la Vérité, la Bonté ?

II

Jusqu'à la résurrection, Dieu suppléera à l'absence de notre corps, mais un jour viendra où notre chair prendra sa part de la gloire et de la félicité.

Cette part lui est due, car elle a travaillé au service de l'âme; elle a aidé l'esprit dans son œuvre en lui apportant la matière de ses pensées et de ses contemplations : elle a été l'autel sur lequel la volonté sainte n'a pas cessé d'offrir ses sacrifices, l'instrument douloureux, ensanglanté des vertus; il serait injuste qu'ayant été à la peine elle ne fût pas à l'honneur.

L'âme, d'ailleurs, réclame pour elle-même, et naturellement aspire à retrouver la compagne si chère de sa vie et de son labeur. L'âme, en effet, n'a pas été créée pour vivre à l'état séparé, mais bien pour animer et mouvoir un corps ; et si, avant la résurrection, elle possède déjà tout son objet béatifiant qui est Dieu; elle ne possède pas tout le domaine qui, par nature, lui appartient et auquel il lui tarde de communiquer sa vie nouvelle.

Mais si le corps s'attachait à son âme avec ses infirmités actuelles, sujet aux altérations dont il est aujourd'hui le théâtre et la victime, son retour, loin de parfaire notre félicité, la troublerait. Aussi, dire qu'il sera béatifié, c'est dire que, dans sa substance et dans ses fonctions, s'opérera une transfiguration proportionnée à la transfiguration même de l'âme.

Le corps, en effet, ne vit que par l'âme, et par suite sa perfection dépend de l'abondance de sève qui circule dans l'âme. Enrichie au delà de tout ce que l'on peut imaginer par sa béatitude, l'âme ne répand plus dans la chair une vitalité toujours hésitante et toujours menacée, mais elle la met à l'abri de toutes les atteintes. Dès ici-bas, quand la vie s'exalte dans l'âme, quand une grande idée se déploie avec toutes ses dimensions dans l'esprit, quand un sentiment d'héroïsme ou une passion enthousiasme le cœur, immédiatement la transfiguration commence dans le corps et dans tous ses

mouvements, la noblesse de l'attitude, la flamme du regard, la splendeur du front, le dessin et la couleur des traits, la précision et l'énergie des gestes et des mots, tout traduit et reflète les événements qui se passent dans l'âme.

Puisque notre foi, d'accord avec notre désir, nous oblige à croire à la résurrection, il serait incompréhensible qu'une harmonie ne s'établît pas entre la transfiguration de l'âme et la transfiguration du corps.

Saint Paul nous enseigne que quatre qualités resplendiront dans la chair glorifiée : l'incorruptibilité, la subtilité, l'agilité, la clarté[1]. Que signifient précisément ces mots ? Quelle étendue faut-il donner au sens qu'ils contiennent ? L'Église, à ce sujet, n'a rien déterminé d'une façon absolue.

Ce qui est certain, c'est que, par l'incorruptibilité, la matière, comblée de toute la perfection dont elle est susceptible en chacun de nous, perdra toute disposition à l'altération et au changement ; qu'elle sera à l'abri de la souffrance, de la maladie, de la mort, qu'elle possédera la plénitude de la vigueur et de la santé ; c'est que, par la subtilité, elle sera soumise à l'âme dans tous ses instincts et jusqu'aux moelles, que, par conséquent, la lutte de la chair et de l'esprit, incompatible avec la béatitude de l'un et de l'autre, cessera et que les

1. Append., n. 7, p. 349.

deux éléments vivront dans une concorde absolue; c'est que, par l'agilité, le corps suivra sans résistance les mouvements qu'il plaira à l'âme de lui imprimer : c'est que, par la clarté, la lumière de l'âme resplendira à travers le corps, le revêtant d'un éclat analogue à celui qui enveloppa Notre-Seigneur au Thabor. Dès maintenant on peut dire que ces phénomènes s'ébauchent et nous donnent le moyen de soupçonner quelque chose de la gloire qui est réservée à notre chair. Lorsque l'âme est exaltée par un sentiment violent, profond, sublime, nous disons que le visage s'anime, que la peur, le courage, l'amour, le désir nous donnent des ailes, que nous ne marchons pas, mais que nous volons; que nous ne sentons plus rien, ni le froid, ni le chaud, ni la douleur; que la joie ou l'espérance éclaire, illumine, transfigure notre regard et notre physionomie; n'est-il pas naturel que la béatitude, poussant à son dernier degré la pensée de l'âme et son sentiment, donne toute leur intensité à des phénomènes que nous voyons déjà commencer ici-bas?

Ce qui est certain encore, Messieurs, c'est que les fonctions inférieures, qui absorbent si facilement notre attention et troublent l'existence, auront cessé. Elles ont, en effet, pour but la conservation de l'individu et la perpétuité de la race; mais l'individu sera arrivé à son plein développement, la série des générations humaines sera close et, par conséquent

les opérations de la vie végétative n'auront plus aucune raison de se produire[1].

Les jouissances qui accompagnent ces fonctions disparaîtront avec elles, car leur rôle était d'amener l'homme à des actes dont l'homme bien vite serait écœuré, s'il n'y trouvait la satisfaction dont Dieu les avait remplis. Elles étaient un remède et un excitant, dit quelque part Aristote, aussi longtemps que nous étions en chemin; elles seraient une maladie et un non-sens quand nous serons arrivés au but.

Enfin, Messieurs, les sens aiguisés et transformés par ce surcroît de vie et d'énergie s'exerceront plus puissamment et vis-à-vis d'objets plus intenses[2]. Cette conclusion, sur laquelle saint Augustin et saint Thomas n'ont pas craint d'insister, me paraît étroitement liée à la précédente, encore qu'il soit imprudent, peut-être, d'en vouloir affirmer les détails avec précision.

Si les sens, qui ont travaillé avec tant d'efforts et se sont usés au service de l'âme et du bien, étaient frustrés de leur récompense, je ne retrouverais plus dans la justice de Dieu cette harmonie qui apparaît si absolue dans tout le cours de sa Providence; si les sens, et en particulier les deux plus nobles, la vue et l'ouïe, étaient privés de leur activité, non seulement la béatitude du corps manquerait de son

1. Append., n. 8, p. 351.
2. Append., n. 9, p. 351.

couronnement, mais elle serait un sommeil plus qu'un acte et plus qu'une vie.

C'est pourquoi les docteurs et les saints n'ont pas hésité à enseigner que nos yeux verraient des spectacles, que nos oreilles entendraient des voix et des harmonies. Par ailleurs, quelle sera la splendeur des visions étalées sous nos regards, quelle sera la musique pénétrante qui fera retentir les collines de l'éternité, quelles seront les essences embaumées que nous respirerons et le breuvage incorruptible auquel se désaltéreront nos lèvres, je l'ignore, les oracles de Dieu ne nous ont point tout révélé.

Nous ne connaissons pas les lois de la matière, ni les ressources qu'elle offre aux agents capables de la travailler en ses profondeurs. Chaque découverte nouvelle nous montre à quelle transparence, à quelle transformation subite, à quelle activité vertigineuse, à quelle puissance et à quelle subtilité d'opération, sous l'influence des seules forces naturelles, elle est capable de passer. Saisi par l'âme transfigurée et indirectement par Dieu, le corps humain sera transporté à une perfection dont il est difficile de concevoir toute la beauté, et nos suppositions peuvent aller très loin sans être déraisonnables.

Ah! Messieurs, Dieu aime toute son œuvre, il n'en abandonne rien au hasard ni au néant. Nous lui sommes chers dans cette âme qu'il s'est plu à faire

si grande et si belle, mais nous lui sommes chers aussi dans notre corps qu'il a en quelque sorte pétri de ses mains.

Vous avez vu avec quelle tendresse son Fils s'était penché sur les infirmités et sur les langueurs de notre chair pour y répandre l'onction de sa charité; vous avez entendu qu'une Providence sans distraction s'occupe du moindre cheveu de notre tête; vous avez constaté le respect et le culte dont l'Église entoure le cadavre des hommes : elle ne veut pas qu'on le déchire, elle ne veut pas qu'on le brûle, elle ne veut pas qu'on le profane, mais elle exige qu'on l'embaume avec émotion dans les parfums, dans les bénédictions, dans les prières. Et si nos cendres sont sacrées, ce n'est pas seulement parce qu'elles nous ont servi dans la pratique de la vertu et de l'adoration, c'est encore parce qu'elles sont prédestinées à vivre éternellement. Au jour de la résurrection, quand retentiront la trompette de l'ange et l'appel de Dieu, les tombeaux rendront leurs proies, les grains de notre poussière se prendront à voler dans l'allégresse. « Ossements arides, écoutez la parole de l'Éternel... ; voici, je vais faire entrer en vous un esprit, et vous vivrez, je vous rendrai des nerfs, je ferai croître sur vous de la chair, je vous couvrirai de peau[1]. » Et l'esprit venu des quatre vents soufflera sur le monde, et les visages se refor-

1. Ezéch., XXXVI. 14.

meront, et les cœurs recommenceront à battre sous des poitrines à jamais renouvelées, et les lèvres ranimées chanteront l'hymne de la résurrection et l'alleluia de l'Éternité.

III

Si secondaire que soit dans l'éternité le commerce avec les créatures, notre raison et notre foi nous imposent de l'admettre.

Dieu se suffit à lui-même et suffit à sa propre béatitude, par conséquent et à plus forte raison suffirait-il à rassasier notre désir.

Mais parce qu'il a plu à cet Être souverain de se répandre en dehors de lui-même, de concevoir d'autres êtres et de les réaliser par la création ; parce qu'il lui a plu de demeurer avec eux dans une intimité de relations qui correspond au degré de leur perfection ; il a voulu qu'en entrant dans la participation de sa vie et de sa béatitude, nous fussions aussi initiés à l'idée qu'il a des choses, à l'amour qu'il leur porte, à la direction qu'il leur donne. Il établi une immense société de toutes les créatures ; les princes des hiérarchies célestes communient avec les plus modestes des purs esprits et, comme le dit Dante, « ils épandent, en agitant leurs ailes, leur paix et leur ardeur[1] » ! Vis-à-vis des hommes, le Créateur emploie les anges comme des messagers ;

1. *Paradis*, ch. 31.

chaque individu, chaque peuple, a dans l'un d'eux son gardien et son conseiller invisible; aux grandes heures de notre histoire, c'est par leur ministère que nous apprenons les idées et les volontés du Très-Haut.

Entre nous la Providence a multiplié les liens. Je vous l'ai dit, nous venons d'un seul père, et aucun homme n'est étranger à un autre homme. Après la solidarité de la race, il y a la communauté de la langue et de la patrie : tous les jours, les fils du même sol vivent dans un échange d'idées, de sentiments, de mutuels services. Et qui pourrait dire la culpabilité de ceux qui, méconnaissant l'œuvre de Dieu et les ordres de la nature, séparent et rendent irréconciliables des âmes destinées à vivre dans une seule pensée? Puis le Seigneur a créé des alliances plus douces, plus intimes, plus impérieuses. De deux maisons, de deux personnalités, de deux noms, de deux vies, il a fait une seule maison, une seule personnalité, un seul nom, une seule chair, une seule vie. C'est la famille, qui enchaîne par un amour si spontané l'époux à l'épouse, les parents à leurs enfants, les frères à leurs frères.

L'amitié achève ce cycle des affections, en nous attachant par des sentiments à toute épreuve à des êtres que nous ignorions la veille et qui, le lendemain, par je ne sais quel attrait de contraste ou de ressemblance, deviennent la moitié de notre existence et la moitié de notre cœur.

Ah ! nous ne soupçonnons pas toujours la tendresse et la force de ces liens de chair et de sang, de patrie ou d'amitié que Dieu a créés entre nous. Nous ne savons pas combien un Français aime un Français. Nous nous en rendrions compte le jour où cette physionomie nationale, faite de cœur et de légèreté, d'héroïsme chevaleresque et de déraisonnable passion, aurait disparu à nos yeux, le jour où cette langue de nos mères aurait cessé de retentir à nos oreilles. Au moment où le bruit violent de nos divisions, de nos haines, des anathèmes et des malédictions sous lesquelles nous nous accablons les uns les autres occupent et effrayent le monde entier, il me plaît de le dire, il y a entre nous, plus profond que la haine, enseveli sous les anathèmes et sous les malédictions, de l'amour qui souffre, de l'amour tenté parfois de désespérer, mais de l'amour qui ne meurt pas.

Ah ! vous ne savez pas la fraternité qui unit l'homme à l'homme : vous ne le soupçonneriez que le jour où vous resteriez seul de votre race, perdu dans ce vaste univers. Ne plus voir, ne plus entendre un de vos semblables ? Le chagrin vous tuerait.

Si notre âme survit à la grande catastrophe de la mort, comment ces divers sentiments, qui jouent un rôle si capital dans l'existence, pourraient-ils être anéantis ? La religion ne cesse pas de nous enseigner que la vie de la terre commence la vie du ciel, que les affections nobles et saintes qui naissent

ici-bas s'épanouissent et se couronnent dans l'éternité. Comment comprendre que nous n'aurions pas le désir de connaître des problèmes dont nous avons ici-bas attendu l'explication avec tant d'impatience? Comment comprendre que nous n'aurions pas le souci de vivre avec ceux que nous avons tant aimés? Comment comprendre qu'il ne manquerait pas quelque chose à notre félicité, si ce désir n'était pas comblé, et si tout à coup nous étions séparés de tout commerce avec les créatures?

Non, Messieurs, les liens ne seront pas brisés, parce qu'ils seront plus purs, ils n'en seront que plus indissolubles.

D'abord, c'est en Dieu que nous verrons et que nous aimerons les créatures, comme on voit et comme on aime, dans l'âme de l'artiste, l'œuvre dont il a dessiné les lignes en lui-même avant de les tracer sur la toile ou sur le marbre [1].

Quand le Christ apparut, dit Tertullien, les siècles antiques s'illuminèrent, les événements, dont le sens avait échappé aux esprits les plus perspicaces, les personnages, dont l'existence et l'action étaient demeurées enveloppées de ténèbres, furent tout d'un coup éclairés.

Quand Dieu apparaît aux élus, son Verbe, en leur dévoilant sa face, leur révèle en même temps le monde sous un jour victorieux de toutes les ombres.

1. Append., n. 10, p. 352.

Les êtres se montrent peints dans l'essence éternelle avec la réalité et les couleurs mêmes de la Divinité.

« Dans la profondeur de celle-ci, dit Dante, je vis relié avec amour en un volume ce qui est dispersé en feuillets dans l'univers : les substances et les accidents et leurs qualités comme pétris ensemble[1]. »

Nous verrons aussi les créatures en elles-mêmes, non point qu'il soit besoin d'un double regard, non point que notre œil se perde de Dieu aux créatures, ou d'une créature à l'autre; mais du même coup nous saisirons Dieu, les créatures en elles-mêmes et les créatures en Dieu, comme on saisit par un seul effort l'objet placé devant un miroir, le miroir, et en même temps l'image de l'objet reflétée dans le miroir.

C'est ainsi que les choses nous apparaîtront éclairées par deux soleils : leur propre éclat et l'éclat de Dieu. C'est dire avec quelle exactitude elles nous seront manifestées, et comment, dépouillées du masque sous lequel, trop souvent, nous les apercevions ici-bas, elles se présenteront à notre science dans toute leur beauté, mais aussi dans toute leur vérité.

Que verrons-nous? D'abord l'humanité de Celui qui domine tout par sa gloire, auquel appartient la

1. *Paradis.*

royauté sur les choses et sur les esprits et dont l'amour tient suspendu le cœur des élus : Jésus-Christ. Nous contemplerons la splendeur de son visage, nous nous reposerons sous la flamme si douce de son regard, nous entendrons les accents de sa voix, nous baiserons ses mains, nous verrons sa pensée, nous sentirons son cœur. *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo*[1], ô Fils de Dieu et Fils de l'homme, qu'il fera bon vivre près de vous, à la portée de votre amour, dans le rayon de votre esprit, dans la participation de votre gloire!

Ensuite, la face de cette incomparable créature qui ressemble le plus au Christ, brillera sous nos yeux, pendant que les esprits saints, créés pour voler vers cette sublimité, feront pleuvoir sur elle toutes les allégresses : j'ai nommé la Vierge Marie. Puis, nous en avons reçu la promesse de Dieu, la substance des mystères auxquels nous avons cru par la foi nous sera manifestée, qu'ils touchent le Très-Haut ou ses œuvres.

Les êtres dans leur genre, dans leur espèce, dans leur fécondité, dans leur hiérarchie providentielle, passeront sous notre regard. L'histoire de notre vie et de la vie des autres, avec les motifs de nos labeurs, de nos joies, de nos agonies; la série des événements avec le lien qui les unit ou l'abîme qui les sépare, se dérouleront devant nous, dévoilées par une lu-

1. *Philipp.*, I, 23.

mière, arrêtée de préférence sur les points qui auront le plus intéressé chacun de nous, sur les anges et les saints que nous aurons le plus honorés, sur les personnes que le cœur, le sang ou la grâce auront tenues près de nous. Une de vos inquiétudes est de savoir si vous retrouverez ceux que la mort vous a ravis. Oui, Messieurs, vous les reverrez meilleurs et transfigurés, ayant baigné leur cœur dans un feu plus incorruptible et plus ardent, capables de vous aimer et vous aimant davantage. Vous contemplerez leurs visages embellis de la lumière d'en haut, leur sourire apaisé; votre bonheur grandira du leur et ainsi se consommera dans la gloire, la communion des saints, ébauchée dans la vie. Nous formerons une société immense dans laquelle se continueront les nations, les races, les familles, les amitiés. Mais les rivalités, les luttes, les divisions se seront évanouies, l'unité des esprits et la concorde des cœurs s'établiront dans la contemplation de la Vérité première et du souverain Bien.

Société pleine de vie et d'activité tranquille, la Cité bienheureuse entretiendra, non pas seulement entre chaque citoyen et le roi, mais entre les citoyens un commerce incessant de pensée et d'amour, dont le rayon s'étendra d'autant plus loin et pénétrera d'autant plus profond que les vertus et les mérites auront été plus hauts. Le passé se rattachera au présent, le présent se rattachera à l'avenir, le plus lumineux des anges ne sera pas sans

rapport avec le plus humble des êtres du ciel, le premier des saints ne demeurera point indifférent au dernier. La science, la tendresse, la joie se communiqueront de proche en proche, et de l'âme pleine de paix, des esprits pleins de visions, des volontés pleines de flammes, des lèvres pleines de louanges, la vie et l'être monteront vers *Dieu qui sera tout en tous. Ibi vacabimus et videbimus, videbimus et amabimus, amabimus et laudabimus*[1]. « Là, nous nous reposerons et nous verrons, nous verrons et nous aimerons, nous aimerons et nous chanterons. » Cette joie infinie sera sans tristesse, le salut sans douleur, les chemins sans labeur, la lumière sans ténèbres, la vie sans la mort, le bien complet sans le mal. Et cette jeunesse ne vieillit pas, cette vie ne finit pas, cette beauté ne pâlit pas, cet amour ne s'attiédit pas ; cette santé ne s'use pas, cette joie ne diminue pas ; aucune souffrance, aucune crainte, mais tout est allégresse dans la possession du souverain Bien, et dans la vision du Dieu de toute vertu.

« O notre patrie, nous te voyons de loin et nous te saluons du milieu de la tempête ; de cette vallée nous soupirons vers toi, et nous nous efforçons avec des larmes d'arriver jusqu'à toi. »

Voilà, Messieurs, ce que l'Église et la théologie nous enseignent du paradis chrétien : voilà la béati-

1. *Cité de Dieu*, liv. XXII, chap. xxx.

tude qui sert de fondement à la morale, la seule idée qui ait pu arracher l'homme à ses passions, donner de l'autorité au droit, de l'efficacité au devoir, de la sagesse aux rois, de la paix, de la hiérarchie aux sociétés, de la patience, de la consolation, de l'espérance au cœur. Quiconque s'engage avec la plénitude de son âme dans les sentiers qui mènent à ce sommet est un saint; quiconque en sort marche en dehors du bien. Manquer cette fortune, c'est tout perdre, c'est être damné, c'est-à-dire à jamais mauvais et torturé; la conquérir, c'est gagner la partie de la vie, c'est être sauvé, c'est-à-dire éternellement bon et heureux. Messieurs, donnons à cette doctrine la place qu'elle mérite dans notre pensée, dans notre vie, dans nos sociétés; travaillons à en raviver le sentiment dans les âmes : il n'y a pas d'autre moyen de perpétuer ou de rétablir l'unité morale dans le monde, pas d'autre moyen d'y ramener l'ordre et la pacification, puisque tous les principes capables de servir à cette œuvre n'ont de valeur que par ce principe suprême et éternel.

O étincelante Jérusalem, laisse parfois descendre jusqu'à nous un rayon de ta beauté et de tes délices; que ton sourire encore lointain épanouisse déjà notre foi et encourage notre espérance ! Que, le regard fixé sur les hauteurs où s'élèvent tes murailles sacrées, nous franchissions tes portes et goûtions dans ton enceinte les perfections et les douceurs du souverain Bien ! Ainsi soit-il.

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION

LUNDI SAINT

LA FORTUNE ET LA BÉATITUDE

SOMMAIRE

Le plus grand malheur et le plus grand danger de la vie humaine. — Erreur de ceux qui placent la béatitude dans la possession de la fortune : richesses naturelles, richesses artificielles. — Division (p. 203-205).

I

Bonheur que la richesse peut donner.

1. La fortune assure le bien-être matériel (p. 205-207).
2. La fortune favorise le développement intellectuel : *a*) en laissant le temps, *b*) la facilité de se procurer les livres, d'entreprendre les voyages, etc., *c*) la liberté de chercher la vérité et de la défendre (p. 207-211).
3. Elle permet de conquérir la béatitude éternelle par la charité et par le dévouement au bien public (p. 211-213).

II

Dangers de la fortune pour la béatitude.

1. Danger pour la béatitude corporelle, les excès du luxe et de la bonne chère tuent la santé (p. 213-214).
2. Les soucis matériels ou l'oisiveté entravent la culture de l'esprit (p. 214-215).
3. Dangers pour la vie éternelle. — Exhortation (p. 215-216).

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION

LUNDI SAINT

LA FORTUNE ET LA BÉATITUDE

Beatus dives qui inventus est sine macula.

Bienheureux le riche qui a été trouvé sans tache.

(*Eccles.*, XXXI, 8.)

MESSIEURS,

Le plus grand malheur qui puisse arriver à l'homme, c'est, ne faisant point tout ce qu'il doit pour connaître la vérité, de se tromper sur le but suprême de la vie.

Son existence devient alors une immense erreur

qui se termine par la catastrophe irréparable de la damnation.

Le plus grand danger quand il a découvert la véritable fin dernière, c'est de l'oublier, au lieu de s'en assurer la conquête, dût-il pour cela, selon le mot de Notre-Seigneur, arracher son œil, couper son pied ou sa main, se renier lui-même et donner son sang; c'est d'ordonner toute son activité à l'acquisition des biens qui ne sont que des intermédiaires et qui deviennent trop souvent la tentation de chaque jour. Aussi est-il nécessaire, dans des heures recueillies comme celles-ci, où l'âme est plus libre et la grâce plus forte, de méditer sur les fausses béatitudes et sur le rôle de leur objet dans la conquête de la félicité véritable.

Ce sont des biens dont la possession peut donner une béatitude relative, et dont l'usage saint peut préparer la béatitude suprême.

La première erreur et la plus grossière place le bonheur dans la richesse; et trop souvent, même en sachant que les biens matériels, compatibles avec le vice et avec la douleur, ne sauraient ni achever notre perfection, ni combler nos désirs, nous dépensons pourtant notre temps et nos facultés à les acquérir et à les augmenter, comme si elles étaient le but de notre vie. Les richesses se divisent en naturelles et artificielles. Les unes, telles que les fruits de la terre et les produits de l'industrie, s'efforcent de subvenir aux besoins de notre vie

matérielle, tandis que les autres ont été inventées pour représenter les premières et en faciliter l'échange. Or, la béatitude de l'homme ne peut consister dans ce qui est ordonné au soutien de sa vie, car ce n'est pas le soutien, mais le complément de sa vie qui doit le rendre heureux.

Ce complément, les richesses naturelles ne peuvent le donner et les artificielles moins encore, puisqu'elles ne font que représenter les premières.

Pourtant, comme tous les biens, même ceux qui nous sont inférieurs, nous ont été octroyés par Dieu pour favoriser notre conquête de la félicité, les richesses doivent apporter à cette œuvre leur concours ; mais comme nous abusons de tout, elles nous exposent au danger de compromettre ou de perdre notre bonheur.

Quand je vous aurai montré les avantages et les dangers de la fortune vis à-vis de la béatitude secondaire ou suprême, vous comprendrez l'attitude qu'il nous convient de prendre en face d'elle et l'usage que nous sommes tenus d'en faire.

I

Le but direct des biens matériels, c'est, avons-nous dit, de soutenir notre vie corporelle. En remplissant ce but, la fortune nous donne déjà un commencement de béatitude relative, inférieure, si vous le voulez, mais réelle. Notre corps, en effet, fait partie

de nous-mêmes, il nous est cher et il occupe dans notre existence une place considérable.

La pauvreté entraîne avec elle la souffrance physique, car le corps s'épuise dans un travail excessif et surhumain : l'homme mal nourri, mal vêtu, mal couché, mal logé, s'use, se courbe, succombe avant le temps. Elle trouble la vie, car les indigents, incertains du lendemain, s'inquiètent malgré eux, et nous savons tous quel rôle joue chez les malheureux le souci du pain quotidien. Elle rend difficile l'exercice des facultés intellectuelles, car celles-ci pour agir ont besoin d'organes suffisamment vigoureux qu'un certain bien-être seul peut entretenir. Elle expose à des tentations, à des fautes, à des crimes, à des révoltes, que la lassitude de la misère et le supplice de la faim expliquent, sans les excuser. Mais cette gêne, cette inquiétude, cette diminution d'activité intellectuelle attristent les jours présents au point de les rendre parfois intolérables ; ces tentations, ces fautes, ces crimes, ces désespoirs, compromettent la vie future au point de jeter souvent à jamais hors des sentiers qui y conduisent. C'est pourquoi, à plusieurs égards, après Bossuet, on peut appeler la pauvreté « un mal général »[1].

La fortune, en établissant l'homme dans un confortable honnête, en lui assurant son pain du lendemain, en sauvegardant sa vigueur et sa santé, en lui

1. *Panégyrique de saint François*, Ier point.

facilitant de longues années, en le mettant à l'abri des résolutions extrêmes que provoque la misère, réunit dans sa vie un bien-être, une paix, une force qui sont des éléments précieux du bonheur terrestre.

La richesse apporte avec elle un second avantage Nous avons dit que dans l'éternité la vision intellectuelle serait la part la plus essentielle de la béatitude. Je vous enseignerai, dans quelques jours, les satisfactions supérieures que, dès maintenant, la culture de l'esprit peut procurer à l'homme. Mais pour se livrer aux travaux de la pensée, il faut avoir du temps; pour les pousser, il faut souvent des ressources; pour leur faire porter en soi et dans le monde tous leurs fruits, il faut posséder la liberté. La fortune nous donne du temps, car les riches ne sont pas contraints, comme les pauvres, de passer leurs journées penchés sur le sillon ingrat, dans l'atelier fermé, dans la mine noire, absorbés par l'effort physique qui mérite le salaire. Dégagés des soucis matériels, libres du matin au soir, les fortunés s'adonneront à leur gré à l'étude des sciences, de la littérature, de l'histoire, de la philosophie, de la politique, des arts, de la religion.

S'il est un problème qu'il leur plaise de sonder, un domaine qu'ils aient envie de connaître à fond, rien ne les empêche de concentrer sur ce point toutes leurs énergies, d'y chercher toute la lumière que l'on y peut trouver.

Le temps ne suffirait pas toujours, ni même l'intelligence, à qui voudrait pénétrer les questions et se rendre compte des choses.

La justice nous oblige à reconnaître que, de notre temps, l'on a étrangement facilité aux plus modestes l'acquisition du savoir, et pourtant il n'est pas rare que la médiocrité de la situation ne soit encore un obstacle à l'étude. Plus d'un, passionné pour la science ou pour la littérature, a peut-être jeté le cri qu'un jeune normalien poussait, il y a cinquante ans : « Si je pouvais me réveiller avec un million et donner à mon esprit la culture que j'entendrais lui donner[1] ! » Quoi qu'il en soit, la richesse est d'un grand secours et aplanit beaucoup de difficultés.

Non seulement elle permet de donner tous les soins à l'initiation première, mais on peut, grâce à ses ressources, aller se fixer là où le mouvement de la pensée est le plus lumineux et le plus puissant, aborder du même coup les maîtres les plus compétents, suivre leurs leçons, se procurer les livres ou les instruments à l'aide desquels on continuera l'œuvre des docteurs, entreprendre les voyages pour voir avec ses yeux et étudier directement les êtres, la terre ou le ciel d'un continent, les mœurs d'une race, ses institutions, son histoire, son tempérament, en un mot, user de tous les moyens

1. C'est certainement le sens d'une lettre de M. Francisque Sarcey dont nous n'avons pu retrouver le texte.

capables d'ouvrir le monde de la contemplation, et de nous faire passer de l'aristocratie inférieure de la matière et de l'argent dans l'aristocratie de l'esprit.

En possession de la vérité, l'homme riche, libre par sa fortune même, produira à sa guise sa conviction, la soutiendra contre ceux qui en sont les adversaires, la poussera et la propagera dans le milieu et dans la société qu'il habite, avec un zèle que les obstacles auront moins de chances d'arrêter. Dieu me garde de dire que les riches seuls défendent la vérité, mais ils pourraient et ils devraient la défendre avec plus d'indépendance. Car il est certain qu'à chaque instant les plus capables de se prononcer avec compétence, de battre en brèche l'erreur avec le plus de succès, sont gênés dans leur action, intimidés dans leur parole par la crainte des personnes ou des sociétés auxquelles les assujettissent les nécessités de la vie. Et plus la question est vive et intéresse la génération présente, plus ils sont tenus à la réserve s'ils ne veulent être jetés à la rue, sans ressources et sans pain. Le nombre est inouï de ceux que la pauvreté oblige à penser, à écrire, à parler sur commande, à prendre, quels que soient leurs sentiments intimes, la nuance ou la couleur du journal ou du parti qui les a adoptés et qui les nourrit. Servitude de l'esprit, servitude de la plume, servitude des lèvres, joug odieux de l'âme auquel les plus nobles, incapables de pactiser avec le mensonge ou

le mal, s'arrachent bon gré mal gré, mais en s'exposant à toutes les persécutions, à toutes les misères et en brisant leur vie! Le riche échappe, en grande partie du moins, à cette humiliante pression. Il ne tient qu'à lui, s'il a l'intelligence et le savoir, de consacrer son temps à la diffusion de son idée, de mettre en relief tout ce qui peut la faire valoir, de la suivre jusque dans ses dernières conséquences, d'opposer hardiment le bien dont elle est le germe, la paix dont elle est le fondement, au vice et au déchirement dont l'erreur contraire est le principe. Quelle perfection ne revêtirait pas une vie dont les loisirs et la liberté seraient dépensés à cette entreprise, la plus belle qui soit sur la terre, l'apostolat de la vérité? Quel contentement profond la conscience n'éprouverait-elle pas après des journées qui, à la longue, soyez en sûrs, profiteraient grandement au bien? Quelle noblesse et quelle solidité dans la béatitude et dans la joie qui jailliraient d'une pareille action et d'un pareil succès!

Je suis heureux de le dire, de nos jours, plusieurs jeunes gens ont compris ce devoir qu'impose la fortune; ils ont travaillé, avec une ardeur et une persévérance que je ne saurais trop signaler à votre imitation, à faire pénétrer jusqu'aux âmes le plus inaccessibles des petits et des pauvres la lumière qu'ils avaient conquise et aimée. Qu'ils ne se découragent point devant les obstacles que le royaume de la justice rencontre sur tous les chemins; qu'ils se

résignent aux blessures, inévitables quand on veut servir l'Évangile ; qu'ils rendent de plus en plus leur pensée et leur procédé inattaquables, et que Dieu soutienne leurs forces et console leur cœur !

Vous le comprenez, Messieurs, en outre de la perfection et de la satisfaction qu'une pareille conduite assure immédiatement à l'âme, elle donne encore au riche qui la mène un droit à la béatitude future et définitive de l'éternité.

Mais, vis-à-vis de cette béatitude future, les riches ont le devoir de se créer un autre mérite, celui de la miséricorde et de la charité.

Tous n'ont pas le talent nécessaire pour se livrer à l'apostolat dont j'ai parlé, des circonstances indépendantes de leur volonté peuvent même leur enlever en partie les loisirs et la liberté ; mais tous doivent venir en aide aux personnes, aux œuvres, aux sociétés qui sont dans la détresse, goûter le bonheur qu'il y a à soulager la misère, mériter la récompense promise à ceux qui auront eu compassion de leurs frères. — Je n'ai point à insister sur la nécessité de l'aumône pour les riches qui veulent échapper à la malédiction et à la damnation ; je n'ai point à vous répéter que la fortune fait de vous, dans les choses matérielles, les ministres de Dieu, que si dans votre gestion vous êtes infidèles à remplir les intentions du Maître, vous ne trouverez pas grâce devant lui ; que les opulents de la terre n'hériteront pas le royaume des cieux, s'ils ne font

aux pauvres une part de leurs biens; vous avez tous entendu la parole de Jésus-Christ : *Bienheureux les miséricordieux, car ils recevront miséricorde*[1].

S'il y a parmi nous des âmes dures et avares, pressées d'augmenter leurs trésors plus que de les répandre, d'exploiter le peuple plus que de le soulager, il est encore plus vrai de dire que la charité de notre pays est un miracle. Le monde entier sait la promptitude du cœur français à s'émouvoir, la facilité de nos bourses à s'ouvrir et à se prodiguer aux nécessiteux.

Le seul point sur lequel je veux appuyer, c'est que notre charité, pour produire tout son effet ici-bas, pour nous obtenir là-haut toute la récompense qu'elle est susceptible de nous mériter, doit s'intéresser non seulement à la personne privée que l'indigence éprouve, mais à la personne morale que notre secours peut sauver. La personne morale, c'est l'œuvre qui veille aux intérêts d'une catégorie, d'une cité, d'un pays; de la prospérité de laquelle dépendent peut-être des milliers d'existences, peut être le sort d'une nation, d'une race, ou d'une génération tout entière; il appartient à la générosité d'être d'autant plus large et de compter d'autant moins que la cause en danger est plus grande. Il y a des heures où une guerre, une catastrophe jette dans l'indigence un peuple; il y a des heures où la

1. Saint Matthieu, v, 7.

cité succombe dépouillée de sa gloire, faute de vérité, faute de vertu, faute d'autorité, faute de liberté; il y a des heures où le barbare menace la civilisation, où Mahomet s'apprête à fondre sur l'Europe! Ah! Messieurs, bienheureux le riche qui donne à l'indigent, au vieillard, au malade, à l'enfant dans la détresse, mais bienheureux surtout et digne d'être éternellement exalté le riche qui, à force de dévouement personnel, d'activité, d'influence, d'argent, aura contribué à sauver de la mort, ou de la corruption pire que la mort, ces personnes sacrées qui s'appellent: la cité, le pays, l'Europe, le monde, l'Église!

II

Voilà quels services la fortune sagement employée peut nous rendre dans la conquête de la béatitude qui commence sur la terre et s'achève au ciel. Mais je suis effrayé d'entendre les anathèmes que Jésus-Christ lance contre les riches, et de cette terrifiante parabole, dans laquelle on voit les biens matériels conduire au supplice sans fin de la damnation.

Ah! c'est que, Messieurs, quand on n'y prend pas garde, l'opulence nous expose d'abord à ruiner cette béatitude secondaire qui vient de la santé du corps et d'un honnête bien-être. Les excès du luxe, de la bonne chère, ruinent les forces et mènent au tom-

beau aussi sûrement que la misère et plus souvent qu'elle.

Secondement, la fortune devient en pratique un obstacle à la vie de l'esprit. Ou bien, en effet, le le souci de l'améliorer, de la grossir, de la faire fructifier, absorbe tous les instants, et ainsi le monde des affaires travaille loin de toutes les questions qui n'ont pas trait à la bourse, au commerce, à l'industrie ; ou bien on s'habitue, ce qui est encore plus navrant, à l'oisiveté, au désœuvrement qu'elle entraîne. Étranger à toute connaissance approfondie, incapable peut-être de lire un livre ou de s'intéresser à un problème sérieux, on cache, sous des airs distingués, sous la vaine élégance des manières, une ignorance honteuse, un esprit vide et à peine ébauché, une incompétence absolue en toute matière. Le défaut de cette culture qui ajoute à l'homme une si grande perfection, qui lui procure de si nobles jouissances, qui le rend si propre à l'action, est un des plus grands malheurs de ce qu'on appelle les hautes classes de notre société. Car, à part des exceptions nombreuses, je veux bien, mais toujours trop rares, ce n'est pas dans ce monde que l'on sait, que l'on pense, que l'on goûte les satisfactions de l'intelligence et des idées, c'est dans les milieux modestes et parmi les gens de médiocre aisance.

Et si l'heure vient où l'on est acculé à la nécessité de se mettre en avant, de prendre une

influence, on échoue douloureusement. On accuse les hommes, les temps, les institutions; pour être juste, il faut s'accuser soi-même, se répéter que ni l'argent ni la force ne sont tout; que la raison, la valeur, l'honnêteté, le bien, peuvent encore et toujours et partout quelque chose; que, pour faire triompher la vérité, il faut la connaître, savoir l'exposer et la défendre. Et c'est un art qui ne s'apprend, ni dans le jeu des salons ou des courses, ni dans les vains amusements des chevaux, des chars, de la chasse, des théâtres, des boulevards, ni dans la lecture des romans ou des journaux superficiels. A l'heure où toutes les énergies de l'erreur et du mal travaillent et font trembler le sol, qu'il est douloureux à ceux qui donneraient leur sang pour apaiser les conflits, pour prévenir les malheurs, pour préparer l'avenir, de voir tant de fortune, tant de jeunesse, tant d'intelligence, se perdre et se déshonorer dans une vie sans effort et sans action!

Malgré toutes les conventions mondaines, vous ne ferez jamais que de pareilles existences soient nobles, car la noblesse ne peut venir que de la grandeur des pensées ou de l'éclat des œuvres; vous ne réussirez pas à y introduire la joie, car la joie profonde naît du sentiment du bien voulu et conquis; vous ne les rendrez pas heureuses, car la félicité se compose de noblesse et de joie.

Et l'éternité! Ah! Messieurs, il est fort à craindre que le sein d'Abraham ne reste à jamais fermé à

des riches dont l'Évangile dit qu'ils passent leurs journées sous le lin, sous la pourpre, et dans la splendeur des banquets. Le luxe, l'ignorance, l'oisiveté, ouvrent les portes de l'âme à toutes les tentations, préparent le cœur à tous les excès. Le sens moral s'émousse, l'instinct du divin se perd, l'âme glisse sur le penchant des abîmes, elle tombe peut-être jusqu'au fond où l'attendent la justice et la main du Dieu vivant. Condamnée au feu de la vengeance qui ne s'apaise pas, à l'amertume du pleur qui ne cesse pas, quel sort! Voilà le danger de l'opulence que Jésus-Christ n'a pas cessé de nous signaler d'un bout à l'autre de son Évangile, danger si réel et si redoutable qu'il a arraché plus d'une fois au Maître ce cri inquiétant : « Bienheureux les pauvres! Malheur aux riches, auxquels il est si difficile d'entrer dans le royaume des cieux! »

Messieurs, ne vous contentez pas de laisser ces pensées chrétiennes effleurer votre âme. Sachez en méditer et en sonder la haute signification. A leur lumière, jugez votre vie : voyez ce que vous avez fait de votre temps et de votre fortune; interrogez votre conscience et votre passé, et si vous vous trouvez répréhensibles, sans hésitation, comme sans découragement, changez immédiatement vos chemins, et sauvez l'avenir. Ainsi soit-il!

DEUXIÈME INSTRUCTION

MARDI SAINT

LE POUVOIR ET LA BÉATITUDE

SOMMAIRE

Le pouvoir ne fait pas la béatitude. — Preuve : il ne rend ni nécessairement bon ni nécessairement heureux. — Supposition que l'homme est digne et capable du pouvoir. — Division (p. 221-222).

I

1. La supériorité de raison et de bonté que le prince doit posséder commence en lui l'édifice de la béatitude. *a*) Supériorité de raison et d'intelligence. *b*) Supériorité par l'étendue des connaissances. *c*) Élévation d'esprit qui rend capable de distinguer dans les choses le côté éternel et le côté éphémère (p. 222-225).

2. Supériorité dans l'amour du bien public. — Félicité que procure cette double supériorité (p. 225).

II

L'exercice de l'autorité fait avancer l'œuvre de la béatitude. *a*) Gouverner, c'est agir et faire agir les autres. — Magnifique action du souverain dans la culture des énergies physiques, intellectuelles, morales de son peuple. *b*) Protection de la religion. *c*) Grandeur du prince arrivé à réaliser cet idéal (p. 226-229).

III

Mérites du prince pour la vie éternelle. *a*) Souci dans tous les départements du bien public. *b*) Lutte pour rester indépendant vis-à-vis des castes, des partis, de la famille. *c*) Souffrance de ceux qui gouvernent (p. 229-231).

Dans ces conditions le pouvoir communique à la vie une singulière perfection et prépare une exceptionnelle récompense, la royauté parmi les bienheureux. — Ces vérités s'appliquent à tous ceux qui ont une autorité : rois, gouverneurs, officiers, chefs d'usine, père, maître, etc. (p. 231-232).

DEUXIÈME INSTRUCTION

MARDI SAINT

LE POUVOIR ET LA BÉATITUDE

Beata terra cujus rex nobilis est.

Bienheureuse la terre dont le chef a des sentiments de noblesse et de grandeur.

(*Eccles.*, x, 17.)

MESSIEURS,

Si le pouvoir établissait l'homme dans la perfection, il faudrait tout faire pour le posséder.

Mais il est clair que l'autorité ne rend pas nécessairement bon, puisque l'on peut être tout puissant et misérable, puisque les monstres les plus odieux dont les annales humaines aient gardé le souvenir ont été des maîtres des peuples ; elle ne rend pas nécessairement content, puisque l'inquiétude, la crainte pénètrent le palais des rois; puisque la maladie, l'agonie, la mort brisent leur cœur. Quels

éléments le pouvoir ajoute-t-il donc au bonheur de l'homme ?

J'accepte comme établi que l'homme est capable de porter le fardeau de la puissance ; que, comprenant la sublimité de sa mission, il n'est pas parmi les ambitieux vulgaires qui ne voient dans leur haute fonction qu'un moyen de s'exalter eux-mêmes, ni parmi les besogneux qui ne sollicitent les suffrages que pour vivre dans l'abondance, ni parmi les pervers qui se servent de leur force pour faire le mal et ruiner les peuples.

Voilà un être souverain dans sa cité ou dans son pays, digne par ses qualités de la confiance qu'on lui témoigne en lui conférant le sceptre, faisant de son pouvoir un usage vertueux et sage ; je dis, Messieurs : 1° que la supériorité de raison et de bonté qu'il possède commence en lui l'édifice de la béatitude ; 2° que l'exercice de l'autorité en fait monter le progrès ; 3° que les mérites en assurent la consommation et le couronnement suprême.

I

Premièrement, Messieurs, il n'appartient pas à tous d'accepter le pouvoir, même quand ils y sont portés sans initiative de leur part. Cela suppose une double supériorité qui fait partie du bonheur commencé de l'homme et qui le met au-dessus de ses semblables, dès avant qu'il n'ait reçu l'onction d'en

haut et la consécration des suffrages. Le candidat aux charges publiques doit être supérieur en raison et supérieur par son attachement au bien.

Avant tout, en effet, l'exercice de l'autorité est un acte de raison, et, comme le dit Bossuet, « n'eût-on qu'un cheval à gouverner et des troupeaux à conduire, on ne peut le faire sans raison »[1]. Quand il s'agit des hommes, le souverain doit être comme l'intelligence de tout son peuple, la raison universelle dont chaque sujet reçoit sa règle et son impulsion, et à laquelle il va puiser la clarté dont il a besoin. Cette vigueur et cette portée de l'esprit n'ont rien de commun, vous le comprenez, avec je ne sais quelle habileté de second ordre, que l'Aigle de Meaux appelle si bien « les mauvaises finesses »[2], et qui rend tout à fait impropre à la souveraineté : elles se traduisent par l'ampleur des idées, par la profondeur des vues, la fermeté et la sûreté du jugement, la conception nette du but à atteindre.

Des connaissances étendues sont nécessaires qui ajoutent à la richesse naturelle de la faculté ; non point que le chef soit obligé d'être un savant ou un spécialiste, mais il faut qu'il connaisse suffisamment tous les éléments du corps social ; qu'il en ait étudié avec précision les pièces principales : qu'il s'entende au rôle et à l'organisation des armées ; au jeu et au mouvement des finances ; aux

1. *Politique*, liv. V, art. I.
2. *Politique*, art. II, prop. 9.

exigences de l'agriculture, du commerce, de l'industrie ; aux besoins des différentes classes ; à la marche de l'éducation et de l'enseignement ; à l'évolution générale des idées, des sciences, de la philosophie ; aux transformations progressives des institutions secondaires et des énergies nationales ; au progrès possible ; à l'intégrité et à la liberté de la justice ; à l'importance suprême de la religion.

Et comme, en toutes ces matières, il y a d'une part des éléments caducs qui périssent avec un temps et ne sont que le côté éphémère des sociétés, d'autre part, des principes éternels qui reposent sur l'essence même des choses et tiennent sous tous les régimes, il appartient à la raison supérieure de celui qui sera le dépositaire de l'autorité de discerner avec certitude, de ne point s'entêter à vouloir conserver, malgré tout, ce que le souffle de la vie emporte et réduit en poussière, mais aussi de ne point s'abandonner au flux et au reflux capricieux des courants, de s'attacher avec une fermeté invincible à ce qui est vrai partout et à jamais. L'homme d'État digne de ce nom tient compte de l'opinion, il n'en est jamais l'esclave ; le gouvernement sage n'est point affaire d'opinion, c'est affaire de vérité, et la vérité ne dépend pas de ce que pensent les hommes, mais de ce que sont les choses.

Voilà comment le souverain dans le domaine des idées peut être du présent et du passé, serviteur de ce qu'il y a d'immuable, dans la nature et dans les

traditions humaines, ouvert à ce qu'il y a de légitime dans les courants nouveaux.

L'attachement au bien public est la seconde qualité de la personne appelée à porter le sceptre. S'il elle s'arrache au souci de sa fortune privée ; si elle sort de la sphère honnête mais étroite de la famille ; si elle est capable de s'affranchir des suggestions égoïstes des castes ou des partis ; si elle dilate son cœur pour embrasser les intérêts de toutes les classes et de tous les citoyens ; si elle aime, dirai-je, chaque parcelle du sol, chaque nuance du ciel, chaque énergie du génie national, chaque famille des cités, chaque liberté des individus avec une passion unique par sa tendresse, sa profondeur, son zèle, sa persévérance ; si elle est prête, pour développer ou défendre la vie et la prospérité du pays, à tout sacrifier jusqu'à son sang, cette personne est digne de commander.

Mais cette hauteur de pensée, cette chaleur et cette dimension des sentiments supposent déjà en celui qui les nourrit une singulière excellence. Et puisque la béatitude consiste avant tout dans la perfection de l'esprit et dans la rectitude inébranlable de la volonté rivée au bien, nous trouvons dans l'homme apte au gouvernement et tel que nous l'avons rapidement décrit, une ébauche déjà fort grandiose de la félicité.

II

L'exercice de l'autorité fait avancer en l'homme qui l'a reçue l'œuvre de la béatitude.

Gouverner, en effet, c'est agir et faire agir les autres. La prudence, qui est la vertu des rois, est ennemie de cette inertie, de cette abstention, de ce laisser-aller qui abandonnent chaque force vitale à sa paresse, à son caprice, à son initiative. Le plus grand des philosophes a comparé la prudence conduisant le cortège des activités, au cocher qui tient les rênes de coursiers ardents, dont il dirige sans l'arrêter l'impétueux élan.

C'est ainsi que le souverain doit mener toutes les vertus de son peuple, en activer toutes les énergies, non point à la manière d'une force absorbante qui pressure, asservit, épuise ou étouffe les vies qu'elle exploite, mais à la façon du soleil qui facilite l'épanouissement de toutes les fécondités par la lumière qu'il leur prodigue et la chaleur qu'il leur communique.

Comme le soleil, qu'il réveille dans la terre les sèves endormies ; comme le soleil, qu'il montre au fond des fleuves et des océans les trésors et les vies ; comme le soleil, qu'il provoque la multiplication des êtres ; que, par l'effet de son intervention les arbres soient chargés de fruits, les champs pleins de blé et les cités pleines de peuple ; que grâce à sa sagesse

l'État possède ce qui est la première richesse, la multitude des hommes, et que chacun de ceux-ci puisse manger et boire du fruit de ses mains, et *être en joie dans sa vigne et sous son figuier*[1].

Comme l'esprit aussi a sa fertilité, le pouvoir doit favoriser les labeurs de la saine pensée, en pousser le progrès, en protéger l'éclat, en assurer la diffusion. Alors, grâce à l'intérêt qu'il leur porte, la langue s'embellit, les sciences se développent, la philosophie rayonne, les arts prospèrent, le monde intellectuel baigne dans la lumière et dans la vision.

Puis voici qu'une autre source est ouverte : c'est le cœur, le cœur de la nation ; le souverain l'excite dans ses instincts de bonté, l'arrête et au besoin le réprime dans ses passions et dans sa perversité : les vertus apparaissent, fleurs précieuses et parfumées de la terre, qu'un peuple ne respire point sans être embaumé dans le bien et dans la joie. La prudence et la loyauté, la force et la douceur, la tempérance et la sensibilité, la justice et la fraternité, sous l'action du pouvoir, prennent tout le sol des âmes et s'épanouissent dans la religion qui transporte l'esprit au delà de son rêve, transfigure le vouloir, nourrit toutes les vertus, donne sa pleine vigueur à la conscience, réprime les instincts dangereux, empêche les conflits et les révoltes en prêchant le détache-

1. Bossuet, *Politique*, liv. X, art. II, prop. 11.

ment des choses périssables et l'amour de l'éternité, et en faisant monter l'homme jusqu'au baiser de Dieu.

Sans doute la religion ne dépend pas du prince, elle est au-dessus de lui ; mais quelle influence n'ont pas sur la prospérité, la liberté et l'honneur de celle-ci, l'attitude, le respect, la protection de celui qui commande ?

Lorsque, Messieurs, un homme assure à ses sujets et le bien matériel qui entretient la vie du corps, et le bien intellectuel qui jaillit de la vérité, et le bien moral qui consiste dans la vertu, et le bien divin que produit la religion ; quand d'un bout à l'autre de l'empire et sur toute la surface du pays, par ses soins et par sa vigilance, « la terre est bien cultivée, les mers libres, le commerce riche et fidèle ; si chacun vit dans sa maison doucement et en assurance[1] » ; en un mot, si, à l'imitation de Dieu, le chef ne laisse dans son territoire « aucun endroit vide de ses bienfaits et de ses largesses[2] », et si tout cela est assuré par la force des armées qui gardent les frontières et par la sainteté de la justice qui maintient à l'intérieur la paix et les droits, je dis que cet homme est grand et que, pour réaliser et faire sortir de son sein tant de bien, il doit lui-même en posséder une surabondance et comme résumer en lui tout ce qu'il y a de vrai, de juste, de pacifique dans son peuple. Aussi

1. Bossuet, *Politique*, liv. X, art. II, prop. 11.
2. *Ibid.*

les anciens appelaient-ils le plus parfait et le plus heureux des hommes celui qui, revêtu de l'autorité, avait servi la fortune et sauvé la vie de la cité.

III

Mais vous le comprenez, Messieurs, l'homme n'arrive pas à de pareils résultats sans multiplier ses travaux et centupler son effort. Quelle attention de tous les instants pour connaître dans le présent les hommes, les choses, les événements, pour donner l'impulsion voulue, pour prendre à l'heure favorable les initiatives, pour prévoir l'avenir, préparer le bien, aller au-devant des catastrophes ! Quelle habileté si l'on veut à la fois sauver les principes et pourtant ne point briser les hommes !

Ah ! nous savons le dur et continuel labeur auquel se livraient ceux qui ont voulu servir efficacement leur peuple. Leurs jours étaient pleins d'efforts, leurs nuits pleines d'inquiétudes.

Ils passaient par les transes des magistrats occupés à suivre les fils enchevêtrés des procès, à démêler la vérité et la justice dans leurs complications. Ils luttaient avec les capitaines et portaient le souci des manœuvres à opérer, des tactiques à adopter, des batailles à engager, des frontières à défendre. Comme les sages, ils étaient anxieux du mouvement à imprimer aux esprits pour maintenir ou faire progresser la vérité, détruire l'erreur ; comme les mora-

listes, ils cherchaient à assurer la sainteté du mariage, la solidité du foyer; comme le laboureur, l'industriel, le financier, ils étudiaient l'avenir des champs ou le cours de l'or; comme le prêtre, ils tremblaient de compromettre la cause de Dieu... Rien ne se faisait dans le territoire qu'ils n'y eussent mis la main. Comment n'ont-ils pas été épuisés par un pareil effort? Comment n'ont-ils pas succombé sous un pareil fardeau? Comment ne se sont-ils pas lassés dans une action si intense et si étendue?

Et pourtant, souvent autour d'eux les esprits et les influences s'agitaient, afin, aurait-on dit, de déconcerter leur courage et de désespérer leur vertu.

Les partis et les castes eussent voulu imposer leurs idées et leurs passions, peser sur le pouvoir et en diriger l'exercice à leur gré. Et c'est par une résistance constante au torrent infini des convoitises et des factions que la justice et la paix étaient maintenues.

Les influences des intimes et de la famille n'étaient pas moins à redouter et tentaient d'inspirer ou de changer dans un sens étroit les conseils et les décisions.

Puis, surtout dans un siècle comme le nôtre, où la licence des jugements va si loin et est si publique, les ennemis accablaient le souverain, critiquant ses mesures, ridiculisant sa personne, contredisant ses idées et parfois avec une mauvaise foi et une vio-

lence qui changent le gouvernement en souffrance et la vie en martyre.

Ah! Messieurs, si le chef de l'État fait face à la besogne et triomphe des obstacles, maintenant l'égalité, la paix, la vérité, la justice; s'il ne permet ni à son devoir ni à sa conscience de céder, endurant avec patience les maux qui l'accablent, il a accumulé devant Dieu de grands mérites; il recevra au ciel la récompense des serviteurs qui auraient hérité de beaucoup de talents; il trouvera dans l'éternité une demeure analogue à celle qu'il avait sur la terre, il sera encore roi parmi les bienheureux.

Messieurs, ces vérités sont fort pratiques. Elles s'appliquent au pape qui règne au sommet des pouvoirs terrestres, elles s'appliquent aux maîtres qui tiennent en main le sort des nations et dont l'action, bonne ou mauvaise, a un tel retentissement. Elles regardent aussi ceux qui, à un titre quelconque, possèdent un lambeau d'autorité et disposent de la vie des autres : gouverneurs des bourgs ou des cités, des départements ou des provinces, se trouvent en face de devoirs et de difficultés proportionnés à leur dignité même.

Ce n'est pas par d'autres principes que l'officier dans l'armée, le patron dans l'usine, le maître dans la maison, le père dans la famille, sont appelés à commander. Et comme il n'en est guère, parmi vous, qui ne soient revêtus de l'un de ces titres, il n'en est guère qui n'aient à profiter des leçons de la

religion à ce sujet. Qu'ils se rappellent donc les qualités que l'autorité suppose, la grande action que son exercice entraîne, les mérites que son usage saint assure dans la béatitude dont Dieu seul connaît la douceur, et qu'ils sachent aussi que l'abus du pouvoir et la tyrannie, où qu'ils dominent, dans le temps tuent le bonheur et au delà préparent des supplices sans fin.

TROISIÈME INSTRUCTION

MERCREDI SAINT

LA VOLUPTÉ ET LA BÉATITUDE

SOMMAIRE

Avidité des hommes en face de la volupté. — Aucune joie ne fait la félicité. — Rôle de la joie dans la béatitude. — Division (p. 237-238).

I

Les excès de la volupté tuent la béatitude corporelle. *a*) La volupté enchaîne l'âme et bouleverse la vie sensible. *b*) Sous son action, la beauté s'efface. *c*) La force diminue. *d*) La maladie apparaît. *e*) La mort survient. — Taine et Musset (p. 238-243).

II

Les excès de la volupté nuisent à la vie intellectuelle.

1. *a*) En distrayant l'homme du monde de la pensée ; *b*) en l'en dégoûtant ; *c*) en lui en donnant la haine et l'horreur (p. 243-245).

2. Les excès de la volupté attentent à la vitalité de l'intelligence en absorbant au profit des sens toutes les énergies de l'âme. — Etiolement lamentable des esprits (p. 245-246).

III

Danger que la volupté fait courir à la vie éternelle. *a*) Sous son influence l'esprit perd le sens des choses divines. *b*) La volonté perd sa rectitude. *c*) Leçons de l'histoire et de l'expérience. *d*) Naufrage de la foi et de la religion (p. 246-249).

Le chemin des plaisirs est glissant. — Mortification prêchée par Jésus-Christ. — Héroïsme de saint Jérôme (p. 249-251).

TROISIÈME INSTRUCTION

MERCREDI SAINT

LA VOLUPTÉ ET LA BÉATITUDE

Beati mundo corde.
Bienheureux les cœurs purs.
(MATTH., v, 8.)

MESSIEURS,

A voir l'avidité avec laquelle les hommes recherchent les objets de jouissance, leur acharnement à s'en disputer la conquête, leur fureur à en exprimer tout ce que ceux-ci contiennent, on serait tenté de croire que la béatitude consiste dans la volupté sensible.

Mais, nous l'avons dit, aucune joie si haute soit-elle ne constitue le bonheur : c'est une propriété du bonheur, ce n'en est pas la substance. Être bon, autant qu'on doit l'être et autant qu'on peut l'être, voilà l'essence de la béatitude : goûter avec délices l'objet qui nous consomme dans le bien, voilà la joie.

La volupté sensible qui n'est qu'une joie inférieure ne saurait donc constituer la félicité. Elle est permise pourtant, pourvu qu'on en use avec modération, dans la mesure même où l'acte d'où elle procède est légitime; ici-bas et dans l'éternité elle jouera vis-à-vis de la béatitude un rôle proportionné à la perfection que revêtiront le corps et les sens. Ce n'est pas sans motif que Dieu a versé une certaine satisfaction dans tous nos actes, c'est pour nous en faciliter l'accomplissement. Mais il ne faut pas prendre l'accessoire pour le principal, et aussi longtemps que nous serons exposés aux écarts des passions, les délices seront moins un bien qu'une tentation capable de compromettre la substance même de notre béatitude, soit temporelle, soit éternelle. Aussi les saints ne cessent-ils de nous prêcher la défiance de leurs attraits, et c'est pour obéir à leurs inspirations que j'essayerai de vous montrer : 1° comment ici-bas les excès de la volupté tuent la béatitude corporelle; 2° comment ils empêchent l'acte de la contemplation qui engendre ici-bas la meilleure félicité, 3° comment enfin, par le mal auquel ils nous entraînent, ils nous amènent à violer les vertus qui méritent la vie éternelle.

I

Si, Messieurs, nous n'avions pas à redouter les débordements dans lesquels, tous les jours, la moitié

de l'humanité tombe par amour du plaisir, je ne dirais pas que celui-ci menace l'épanouissement, la force, la santé de notre corps. Mais quand nous avons trempé nos lèvres au calice de la volupté, un rien les y enchaîne, alors facilement, des jouissances les plus modérées nous nous précipitons dans les plus excessives, et des plus inoffensives dans les plus nuisibles.

Et quand une fois l'âme a écouté la voix des sirènes, quelle énergie et quelle grâce ne lui sont pas nécessaires pour s'arracher à ces charmes troublants! Puis, si elle cède à son penchant un certain nombre de fois, bientôt l'habitude et la passion du plaisir envahissent tout son être; elles hantent la pensée, elles remplissent l'imagination, elles sont dans le cœur, dans les yeux, dans les oreilles, sur les lèvres; elles pénètrent le sang, les os, et jusqu'aux moelles. Une lumière, une harmonie, une fleur, un souvenir, une espérance, suffisent à nous transporter, à nous ramener toujours vers les objets de notre désir. Et plus on s'abandonne à la passion de la volupté, plus l'âme s'irrite, s'exaspère, devient insatiable.

Le corps n'est point fait pour être le théâtre de pareilles tempêtes. A mesure que les coups s'en renouvellent, il est atteint dans ses énergies.

D'abord la beauté s'efface. Les ombres et les flétrissures remplacent sur le front la lumière et la fraîcheur; l'âme qui ne rayonne plus au dedans ne resplendit plus au dehors, et le premier châtiment

et la première douleur des hommes sensuels sont de perdre cet éclat auquel ils étaient si attachés et de voir s'imprimer en leur chair, en leur visage des stigmates qui résisteront à tous les artifices.

Après la beauté, c'est la force qui diminue et qui s'étiole. L'on voit les êtres les plus vigoureux dépérir avec une rapidité proportionnée à leurs excès. En quelques années, les constitutions robustes sont usées. L'homme, heureux parce qu'il était capable de résister au travail, à la fatigue de l'effort continu, aux variations de la température ; l'homme longtemps heureux dans l'abondance de sa vie, avec la solidité de ses membres, la souplesse de ses muscles, la tranquillité de ses nerfs, se sent tout à coup vieilli, chancelant, cherchant en vain sa jeunesse et ne la retrouvant plus ; en un jour il a dissipé les trésors qui devaient suffire à une longue et belle carrière.

Bientôt les maladies se montrent, s'attaquant aux entrailles, à la poitrine, au cœur, au cerveau. Et quelles maladies ? Des maladies qui, selon le mot de Bossuet, « déconcertent l'art des médecins et confondent leur expérience[1] » ; des maladies si tenaces qu'elles résistent à tous les efforts de la science, qu'elles se transmettent de génération en génération, qu'elles ne lâchent point prise avant d'avoir éteint la famille ou la race qu'elles avaient infectée ; si

1. Bossuet, *Sur le danger des plaisirs.*

douloureuses, que jamais peut-être les tyrans n'ont « inventé des tortures plus insupportables[1] » ; si humiliantes qu'on en rougit et qu'on les cache comme des infamies.

Il y a des maisons, des hôpitaux, qui abritent les victimes de la jouissance. Par les spectacles hideux qu'on y voit étalés on peut juger des ravages que les excès dont je parle opèrent dans le corps humain.

Le vin de la volupté n'est pas seulement nuisible, il est mortel : il ne trouble pas seulement la vie du corps, il la tue. Que de tombeaux ouverts avant le temps ! Que de trépas subits ou prématurés, dont on ignore l'histoire ou dont on garde le secret comme d'un déshonneur !

Alors même qu'on essaye de dramatiser la vie du voluptueux, à travers les tableaux émouvants, son sort n'en apparaît pas moins lamentable, et la tragédie dont on enveloppe sa fin ne sert qu'à mieux en faire ressortir l'horreur.

Écoutez : « Il a voulu d'un trait, âprement et avidement, savourer toute la vie : il ne l'a point cueillie, il ne l'a point goûtée ; il l'a arrachée comme une grappe, et pressée, et froissée, et tordue ; et il est resté... aussi altéré que devant. Alors ont éclaté ces sanglots qui ont retenti dans tous les cœurs. Quoi ! si jeune et déjà si las ! Tant de dons précieux,

1. Bossuet, *Sur le danger des plaisirs.*

un esprit si fin, un tact si délicat, une fantaisie si noble et si riche, une gloire si précoce, un si soudain épanouissement de beauté et de génie et, au même instant, les angoisses, le dégoût, les larmes et les cris! Quel mélange! Du même geste il adore et il maudit. L'éternelle illusion, l'invincible expérience sont en lui côte à côte pour le combattre et le déchirer. Il est devenu vieillard et il est demeuré jeune homme; il est poète et il est sceptique. La muse et sa beauté pacifique, la nature et sa fraîcheur immortelle... tout l'essaim des visions divines passe à peine devant ses yeux, qu'on voit accourir parmi les malédictions et les sarcasmes tous les spectres de la débauche et de la mort.

« Comme un homme, au milieu d'une fête, qui boit dans une coupe ciselée, debout à la première place, parmi les applaudissements et les fanfares, les yeux riants, la joie au fond du cœur, échauffé et vivifié par le vin généreux qui descend dans sa poitrine, et que subitement on voit pâlir; il y avait du poison au fond de la coupe, il tombe, il râle : ses pieds convulsifs battent les tapis de soie, et tous les convives effarés regardent. Voilà ce que nous avons senti le jour où le plus aimé, le plus brillant d'entre nous, a tout à coup palpité d'une atteinte invisible, et s'est abattu avec un hoquet funèbre parmi les splendeurs et les gaietés menteuses de notre festin [1]. »

1. *Littérature anglaise*, t. V, p. 467.

C'est ainsi que Taine parle de la mort de Musset.

Le poison, Messieurs, c'est la volupté.

II

Secondement, les voluptés sensibles nuisent à la vie intellectuelle dans laquelle l'homme trouve une si grande perfection et une si pure joie.

D'abord, la volupté distrait l'homme des choses de l'esprit. L'esprit, en effet, pour exercer à besoin de s'abstraire des éléments inférieurs, comme le dit Anaxagore, de se dégager de tout mélange, de dominer la matière[1]. Mais nous ne pouvons pas nous abandonner à la jouissance sans nous plonger avec nos facultés dans les objets qui nous émeuvent. Or, ici, l'objet qui nous émeut, c'est le monde sensible, et vers lui notre passion ouvre non seulement nos yeux, nos oreilles, nos lèvres, mais notre imagination, notre mémoire, notre intelligence. Toutes les puissances connaissantes de l'homme sont obsédées par le sujet de sa convoitise. Le mot qui revient sans cesse à la bouche de ceux que la volupté asservit, c'est celui-ci : « Cette idée ne me quitte pas, cette image, ce fantôme me suivent partout, je ne puis pas penser à autre chose. »

Aussi longtemps que dure cette tyrannie, l'homme est arraché au domaine dans lequel s'épanouissaient son âme et sa contemplation.

1. Saint Thomas, IIa IIæ, q. xv, art. 3.

Après s'être distrait d'une manière abord transitoire, bientôt plus continue, de l'univers spirituel, l'homme ne tarde pas à s'en dégoûter, et même à le prendre en horreur. Il s'en dégoûte, car les émotions qu'il y trouve ne sont plus assez vives, les objets qu'il y perçoit ne sont plus assez immédiats ni assez palpables ; son palais perverti n'apprécie plus les mets, s'ils n'ont une saveur violente, ni les breuvages, s'ils ne mettent en feu son sang et ses nerfs.

Il le prend en horreur, car dès qu'elle réfléchit et qu'elle se remet en contact avec ses principes, la raison accuse, juge, condamne, flétrit les actes et les excès de l'homme de plaisir. Alors dans l'âme s'allument cette guerre intime dont a parlé si éloquemment saint Paul, et cette concupiscence effrénée de la vie de la chair contre la vie de l'esprit.

Le voluptueux hait les sentences de la raison comme le criminel hait le témoin qui le charge, le juge qui le condamne, le bourreau qui l'exécute.

Nous avons tous rencontré ces malheureux, qui, livrés aux instincts inférieurs, accueillent par un sourire de lassitude et de dédain toute question intellectuelle, qui s'éloignent avec précipitation si l'on tente d'insister, qui vous fuient et vous traitent en ennemis si vous leur imposez d'entendre des paroles de raison et de sagesse.

L'attitude qu'ils ont vis-à-vis de vous, ils l'ont

dans leur vie intérieure vis-à-vis de leur propre raison.

Enfin, Messieurs, après avoir séparé l'homme des choses spirituelles par la distraction, par le dégoût, et jusque par la haine, la volupté attente à la vitalité même de l'intelligence. Si prodigue, en effet, que Dieu ait été à notre endroit, il a pourtant compté les flots de notre être et de notre activité. Toutes nos facultés ont leur racine commune dans l'âme, et quand une puissance absorbe à son profit une trop grande part de vie, quand par l'intensité continue et excessive de son action, elle consomme trop de force, l'âme n'est plus assez riche pour communiquer aux autres puissances l'abondance d'énergie dont elles auraient besoin pour entrer en plein exercice. Et c'est pourquoi quiconque veut pousser les activités inférieures, est obligé de modérer les activités supérieures, et réciproquement.

Mais, dans la jouissance, l'imagination et les sens se livrent à un effort exaspéré pour prendre une possession plus absolue et plus complète de l'objet qui doit les griser. Cet effort épuise l'âme, si je puis ainsi m'exprimer. L'âme tout entière, passée dans les sens, n'a plus d'aliment pour promouvoir et entretenir avec vigueur l'action de l'intelligence. Celle-ci perd sa pénétration, s'étiole chaque jour davantage et finit par tomber dans une sorte de paralysie qui ressemble à l'imbécillité.

Voilà comment la volupté, quand on s'y aban-

donne, entrave et tue cet élément capital de la béatitude qui s'appelle la vision intellectuelle et la contemplation.

Ah! l'on ne saurait trop verser de larmes sur tant d'esprits que Dieu avait faits si brillants, et que la folie des plaisirs a condamnés aux ténèbres et à la stérilité.

Poètes, artistes, philosophes en s'éveillant à la vie, avaient senti s'allumer en eux le feu de l'inspiration et du génie; leurs voiles, que l'enthousiasme enflait, les emportaient tout droit vers le beau, vers le vrai, vers l'idéal. L'existence s'annonçait pleine de victoires et de satisfactions pures. Tout à coup ils disparaissent, on ne les voit plus, on ne les entend plus. Vous les aviez connus, ils n'ont rien produit, personne aujourd'hui ne saurait dire leur nom que la gloire a renié. Que s'est-il passé? Cherchez. La flamme s'est éteinte, l'inspiration et le génie sont morts dans l'atmosphère écœurante des tavernes et dans l'orgie des mauvais lieux.

III

Enfin, Messieurs, qui sait si une existence aussi profanée n'aura pas un fatal dénouement, et si la passion et la jouissance ne la jettera pas dans des abîmes de perversité dont l'âme ne remontera pas le courant?

Quand l'esprit a perdu le sens des choses raison-

nables, à plus forte raison a-t-il perdu le sens des choses divines. Mais lorsque la conscience de la vérité naturelle et surnaturelle s'est émoussée, à quelles extravagances du mal et même du crime le cœur ne peut-il pas être transporté par le flux et le reflux des émotions voluptueuses ?

L'amour des plaisirs est capable de pervertir à fond la rectitude de la volonté et de la précipiter, par des sentiers plus ou moins rapides, à l'outrage de toutes les vertus. La sincérité, la justice, la bonté succombent tour à tour, et l'homme par degrés s'engage en des compromis que réprouvent les lois des sociétés même les plus indulgentes et les plus relâchées.

Si l'histoire ne débordait pas de crimes que la volupté a inspirés ; si nos feuilles publiques ne contenaient chaque jour l'énumération des drames sanglants ou infâmes dont elle est la cause, et dans lesquels sombrent l'honneur et la joie des familles ; si, au fond des affaires les plus véreuses, on ne trouvait presque toujours le démon de la jouissance, je vous dirais encore, Messieurs, qu'il suffit que nous, chrétiens, descendions dans nos souvenirs, pour nous rappeler que la tentation dont je parle a été le plus grand danger de notre honnêteté et de notre salut.

Après avoir ruiné la perfection et le bonheur de la vie intellectuelle, la volupté nous enlève facilement l'incomparable bonheur d'avoir bien fait.

La religion et la foi, racines de la justification,

résisteront-elles à ses coups? Et si, pendant les jours de son triomphe, elles ont fait naufrage, l'homme pourra-t-il les ressaisir assez pour refaire son cœur? En aura-t-il le temps?

Ah! Messieurs, Dieu me garde de mettre un terme à ses miséricordes! — Voyez comme les bras du Christ sont ouverts à la misère infinie de l'humanité ; qui donc aurait la témérité de vouloir les fermer? Sur les chemins de sa vie il a rencontré les prodigues, les femmes adultères, les Samaritaines, les Madeleine, il les a fait boire au torrent du repentir et elles ont été sauvées. Comment oserais-je condamner quand Jésus n'a pas condamné? — Mais j'ai entendu ses lèvres proférer de terribles paroles, je sais que l'arbre tombe du côté où il penche et j'ai peur que la volupté, égarant jusqu'au bout les âmes qu'elle a profanées, ne les laisse mourir dans l'impénitence finale, qu'après avoir étouffé les vertus pendant cette vie, elle n'étouffe au dernier moment le sentiment qui, retournant le cœur, le rend digne et capable de la félicité éternelle.

Je n'ignore pas, Messieurs, que cette doctrine ne s'applique pas en entier à chacun, que beaucoup s'arrêtent avant d'arriver à ces extrémités et de subir cette dégradante tyrannie de la volupté.

Mais combien, un jour, une année, ont été sous cette domination? Combien ont été vaincus dans cette crise des sens, ont abandonné une part de leur existence à ces émotions inférieures et troublantes,

et quel est celui qui ne s'est pas senti à certaines mauvaises heures tout près de rouler dans l'abîme?

Dans la mesure où l'âme se livre à cette folie, elle voit se réaliser les effets dont je viens de parler.

Ce qu'il faut retenir, c'est que dans le chemin des plaisirs la pente est glissante, que quiconque a franchi les limites tracées par la morale est vite emporté jusqu'au fond. Ce qu'il faut retenir, c'est que l'homme, asservi par l'habitude de la jouissance, s'attache aux objets qui le séduisent avec tant de passion que, sans un courage héroïque et une grâce supérieure, il ne s'arrachera pas à son esclavage. Il aime ses chaînes au point que les païens, au dire de Tertullien, redoutaient moins, dans le christianisme, l'horreur du martyre et des supplices que la privation de leurs voluptés, au point que le désir de vivre, si violent en nous, le cède lui-même parfois à la fureur de jouir.

Ne vous étonnez donc point, Messieurs, d'entendre Notre-Seigneur vous prêcher avec ces graves accents la mortification des sens : « Si votre œil droit, *le plus précieux de vos yeux*, vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous...; si *la plus nécessaire de vos mains*, la main droite, vous scandalise, coupez-la et jetez-la loin de vous..., car il vaut mieux qu'un de vos membres périsse, plutôt que tout votre corps aille dans la géhenne [1]. »

1. Saint Matthieu, v, 29-30.

Ne vous étonnez pas de voir saint Jérôme, pour échapper à l'obsession de ses souvenirs, se condamner au plus cruel effort. « Oh ! que de fois, dit-il, au sein des déserts, dans cette vaste et âpre solitude brûlée par les ardeurs du soleil, qui sert de refuge aux solitaires, je me suis vu par la pensée assistant aux délices de Rome. Je m'asseyais seul, car mon âme était pleine d'amertume. Mes membres frémissaient d'horreur sous un sac hideux, et mon visage inculte était noir comme celui d'un Éthiopien. Tous les jours des larmes, tous les jours des gémissements, et si parfois, malgré moi, le sommeil venait à me surprendre, c'est à peine si j'appuyais sur la terre nue mes os exténués. Je ne dis rien de la nourriture ni du breuvage, les solitaires même malades n'usent que d'eau fraîche, et accepter des aliments cuits passe pour de la sensualité. Eh bien, moi qui m'étais condamné, pour échapper au feu de l'enfer, à mener cette vie d'esclave en compagnie des scorpions et des bêtes féroces, souvent par l'imagination j'assistais aux danses des vierges romaines. Les jeûnes avaient pâli mon visage, mon corps était glacé, et mon cœur restait brûlé par d'infâmes désirs ; dans une chair morte avant l'homme la concupiscence attisait ses feux dévorants. Alors, privé de tout secours, je m'abîmais aux pieds de Jésus, je les trempais de mes larmes, je les essuyais de mes cheveux, et il me fallait passer sans rien prendre des semaines entières pour

dompter ma chair révoltée. Je me souviens d'avoir crié un jour sans interruption jusqu'au soir, et je ne cessai de me frapper la poitrine que lorsque les reproches du Seigneur eurent ramené en moi la tranquillité. Je redoutais même ma cellule comme complice de mes pensées; irrité contre moi, je me traitais sans pitié; seul je courais dans les profondeurs du désert: s'il y avait une vallée plus resserrée, une montagne plus abrupte, une roche plus sauvage, j'en faisais le lieu de ma prière et le séjour de ma misérable chair. Et, Dieu m'en est témoin, c'est avec beaucoup de larmes, après avoir attaché mon regard aux cieux, qu'il me semblait être ravi au milieu des anges, et que, le cœur débordant d'allégresse, je chantais : « Nous courons après toi, « entraînés par la suavité de tes parfums[1]. »

Voilà comment triomphaient les héros chrétiens. Imitez-les, Messieurs, et domptez en vous la passion de la volupté, qui tue tous les bonheurs. Ainsi soit-il.

1. XXIIe lettre à Eustochium.

QUATRIÈME INSTRUCTION

JEUDI SAINT

LA SCIENCE ET LA BÉATITUDE

SOMMAIRE

Passion de voir et de savoir. — Cet enthousiasme pour la science est de tous les siècles. — Rêve de notre âge. — Division (p. 257-258).

I

1. Le bonheur de la science. *a*) La science est une connaissance, *b*) une connaissance intellectuelle qui nous assimile les choses par leur côté immatériel et infini, *c*) une connaissance certaine et lumineuse, *d*) qui peut s'étendre à tous les êtres, au présent, au passé, et même à l'avenir (p. 258-262).

2. Grandeur et jouissance de celui qui sait. Exaltation de la science (p. 262-263).

II

1. Imperfection du bonheur apporté par la science. *a*) La conquête de la science nous impose de longs et douloureux efforts qui souvent échouent. *b*) Nous ne pouvons arriver qu'à une science incomplète (p. 264-267).

2. *a*) La science nous expose à l'orgueil qui nous attire la malédiction de Dieu. *b*) Les faux savants. — Leur culpabilité. — Crimes dont ils sont responsables. — Passage de Dante (p. 267-269).

Amour de la science. — Humilité dans l'étude. — Crainte de la fausse science (p. 269).

QUATRIÈME INSTRUCTION

JEUDI SAINT

LA SCIENCE ET LA BÉATITUDE

Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis.

Tu as caché ces mystères aux sages et aux prudents et tu les as révélés aux humbles.

(S. Matth., xi, 25.)

Messieurs,

Comme nous l'avons dit dans une de nos conférences, par nature, nous avons la passion de voir et de savoir; c'est même le désir le plus propre à l'homme, puisqu'il procède de la faculté qui n'appartient ici-bas qu'à lui, l'intelligence. C'est pourquoi nous aimons tant notre esprit et les autres puissances qui l'aident dans l'acquisition du savoir. C'est pourquoi les mots de lumière, de progrès ont tant de succès parmi nous, pourquoi les hommes qui ont fait avancer les connaissances jouissent dans l'âme de leurs semblables d'une gloire si exceptionnelle.

Il ne faudrait pas croire que cet enthousiasme pour la science fût spécial à notre siècle : toutes les générations ont été travaillées par le même souci ; jamais peut-être l'effort n'a été plus colossal que dans les académies de la Grèce, ou dans les universités du moyen âge.

Mais notre temps, il faut l'avouer, a eu la préoccupation, non pas seulement de la science, il a encore entrepris de faire participer tout le monde à ses révélations.

Il n'est donc pas douteux que la science ne fasse partie de notre bonheur ; c'en est un élément si capital, que nous avons établi, dans la vision de Dieu, l'essence de la béatitude suprême.

Si rien n'est achevé sur la terre, tout commence, la science et la vertu, et par conséquent, dans la même mesure, la félicité.

Jusqu'où s'étend le bonheur que la science peut donner à l'homme ? Quelles sont les imperfections de ce bonheur ? Voilà les deux pensées que nous examinerons ensemble.

I

Le bonheur s'acquiert par le développement de l'être ; tout ce qui en augmente la somme augmente dans la même proportion le bonheur.

La science est une connaissance ; mais connaître c'est prolonger son être par l'être des autres, s'en-

richir de la perfection qu'ils possèdent et l'ajouter à ce que l'on possèdait soi-même, c'est vivre sa vie et vivre celle des autres, c'est penser son idée et penser celle des autres. Notre connaissance est pareille à la vague qui emporterait avec elle tous les rivages qu'elle touche et tous les objets qu'elle rencontre.

Mais de même que, dans l'assimilation matérielle, nous ne nous approprions que ce qu'il y a de meilleur dans les aliments, éliminant tout le reste, de même, dans la connaissance, nous prenons ce qu'il y a dans l'être de supérieur, c'est-à-dire ce qu'il y a d'immatériel. La couleur reste dans notre œil, sans la matière à laquelle elle est attachée dans les choses, comme la cire reçoit l'empreinte d'un sceau sans le fer et sans l'or de ce sceau.

Savoir, c'est connaître intellectuellement : or, par les connaissances intellectuelles, l'esprit ne s'approprie pas seulement ce qu'il y a d'immatériel dans l'être, mais encore ce qu'il y a d'universel, éliminant par son abstraction le côté individuel et borné de son objet.

Par conséquent, la connaissance intellectuelle ne se produit pas sans que, d'une certaine manière, nous entrions en possession de tout un monde, représentant une multitude d'êtres. En concevant un triangle, nous concevons en nous tous les triangles réels ou possibles, quelque chose d'infini.

C'est par ce côté universel et infini que le moindre

objet de notre connaissance a quelque chose de divin, dont la possession et la vision nous jettent dans d'inexprimables joies. Le chercheur d'or apercevant un filon, le conquérant abordant un royaume n'entrent pas dans un transport plus palpitant que le savant qui, saisissant tout d'un coup l'objet de son investigation, le montre, en poussant le cri de victoire : « J'ai trouvé ! »

La science avance plus loin encore ; elle ne se contente pas d'appréhender les objets par le dehors, elle brise l'écorce qui les enveloppe, elle pénètre au cœur même de l'être, aux causes intrinsèques de son essence, et, au lieu de revêtir l'esprit simplement de leur couleur, si je puis ainsi m'exprimer, elle l'enrichit des trésors enfermés en leur sein.

La béatitude entraîne une possession stable du bien qui la constitue à l'abri de toute crainte et de toute surprise, car on ne tient qu'à moitié ce que l'on a peur de perdre.

Pendant cette vie mortelle, la plupart de nos bonheurs ne sont pas seulement insuffisants parce qu'ils sont limités ; ils sont mélangés, parce que les objets qui servent à les entretenir sont périssables ou du moins exposés aux vicissitudes du temps et des événements.

La science échappe à cette infirmité : ce n'est pas l'hypothèse qu'une expérience nouvelle viendra ruiner; ce n'est pas l'opinion que le doute pénètre,

laissant l'esprit en suspens : ce n'est pas le soupçon qu'un rien dissipe : la science nous met sur un terrain solide qui ne s'effondre pas, qui ne tremble pas, il y a dans l'objet du vrai savoir, et dans l'adhésion que sa lumière nous impose, quelque chose de fixe, d'immobile ; car ce que la science reconnaît comme vrai sera toujours vrai. Ainsi, d'une certaine manière, celui qui sait n'est pas seulement entré dans la région de l'immatériel et de l'infini, il est entré dans le royaume de l'éternel, dont l'apparition le jette dans un si pur contentement.

« Quand après tant d'efforts, disait Pasteur, on est enfin arrivé à la certitude, on éprouve une des plus grandes joies que puisse ressentir l'âme humaine[1]. »

Donc, Messieurs, la moindre connaissance scientifique agrandit notre âme, développe notre vie d'une manière stable et immatérielle, en ajoutant à notre perfection la perfection des êtres qu'elle saisit.

Mais la science étudie toutes les créatures ; son domaine, c'est la goutte d'eau, c'est le grain de sable, c'est l'étoile, c'est le soleil ; c'est tout le règne des plantes depuis le cèdre jusqu'à l'hysope ; c'est la série des animaux des plus imparfaits jusqu'aux plus achevés ; c'est l'homme ; c'est le présent, c'est le passé. Que dis-je ? Portée sur les ailes des créatures, la science monte jusqu'aux portes du ciel et elle peut dire à Dieu : « Je sais que tu es, et que tu es

1. Discours pour l'inauguration de l'Institut Pasteur (14 nov. 1888).

la Cause des causes, l'Esprit infini, la Bonté éternelle. »

Le monde entier serait et vivrait dans celui qui saurait tout, serait et vivrait d'une existence ferme et immortelle. Le parfait savant porterait dans son âme la splendeur des cieux, la multitude et la profondeur des flots, le parfum des fleurs et la suavité des fruits : les mouvements d'être, d'action, de fécondité se produiraient en lui ; les événements du présent et du passé : drames de la pensée, luttes et vertus du cœur, triomphes du progrès ou de la barbarie, tout cela aurait, en son esprit, sa physionomie exacte ; les personnages s'y tiendraient avec leurs traits, leurs paroles, leurs gestes, les éléments se distinguant ou se reliant entre eux et se déroulant comme dans la réalité.

Celui qui saurait tout aurait la plénitude absolue de la vie. Un fol espoir a tranporté certaines intelligences de notre génération jusqu'à leur faire dire : « Nous arriverons à tout connaître et, ce jour-là, nous serons dans la béatitude absolue. » Ces hommes auraient eu raison si leur ambition avait été réalisable. L'homme qui saurait tout, serait Dieu même.

Du moins faut-il avouer que celui qui sait ne vit pas seulement de sa vie, mais de l'être et de la vie de tout ce qu'il connaît.

Sans sortir de lui-même, il jouit par la contemplation du monde qui est l'objet de son savoir. Son contentement a des dimensions d'autant plus

larges et d'autant plus d'intensité que, par la science, tout ce que l'on connaît est ruisselant de lumière. Ainsi le sage voit l'extérieur et aussi la structure intérieure de l'être, l'évolution de la vie ; il assiste aux spectacles les plus lointains dans l'espace et dans le temps. En son âme, les générations ressuscitent, les peuples à nouveau sortent du néant, l'esprit se meut dans ce domaine immense, infiniment varié, et l'homme, sentant son être se dilater, par le côté divin qu'il y a en tout, grandit à mesure qu'il avance plus loin dans sa magnifique conquête. Quand il arrive au sommet de ce qui est, quand il touche Dieu par la pensée, son âme s'ouvre toute large, quelque chose de la vie divine tressaille en son sein, quelque chose de son ineffable lumière rayonne en lui, quelque chose de l'amour infini brûle dans son cœur : il oublie les spectacles écœurants et les platitudes de l'existence, ses blessures saignent moins douloureusement, et de sa poitrine trop pleine s'échappe le cri du bonheur : *Deus, ecce Deus*. Dieu ! j'ai vu passer Dieu !

Oui ! Messieurs, il m'est doux de vous recommander le culte de la vraie science et d'exalter la grandeur que celle-ci peut vous donner, de vous exciter au travail de l'esprit, à l'étude des choses, de vous exhorter à monter de degré en degré dans leur hiérarchie, jusqu'à ce que vous ayez pu saluer Celui en qui tout se résume : Dieu.

II

Mais ma doctrine serait fort incomplète, si je n'ajoutais que de fait la science terrestre ne donne pas, ne donnera jamais tout le bonheur ; qu'elle nous expose, dès que nous la possédons à quelque degré, à l'orgueil qui, nous privant de la grâce de Dieu, nous ferme les portes de la béatitude éternelle ; enfin que nous courons le danger de tomber dans la fausse science, laquelle est la source de tant de maux et prépare à ceux qui la répandent à la légère un si redoutable jugement.

Il est manifeste que la science telle que nous pouvons la conquérir sur la terre ne saurait nous assurer la parfaite félicité.

Premièrement, ceux qui ont étudié savent à quel labeur il faut se condamner, avec quelle prudence il faut avancer, avec quelle sagacité et quelle sévérité il faut critiquer chacun de ses pas, combien de fois il faut renverser l'édifice que l'on avait construit de ses mains, avant de pouvoir se flatter que l'on possède la certitude, avant d'avoir le droit de publier comme établie l'idée que l'on a découverte.

Dans ce travail de la conscience, les jours et les nuits s'écoulent, les forces s'épuisent, les cheveux blanchissent, la vie passe, une vie de héros, une vie de martyr! Et qu'a-t-on découvert? Une étoile nouvelle, un nouveau grain de sable, le moyen de guérir une maladie ou de la prévenir

Et encore, d'ordinaire, les chercheurs les plus éclairés échouent et succombent avant le succès. La foule les admirait montant péniblement ; pleine d'espérance, elle attendait qu'ils arrivassent au sommet et qu'ils fissent jaillir la bienfaisante lumière. Et l'on ne voit pas paraître l'étincelle, les systèmes s'ajoutent aux systèmes, les échafaudages se multiplient : il faut recommencer cent fois, et souvent pendant des siècles, le même travail et le même chemin, avant d'aboutir à un résultat évident et certain. La vraie science, dans le chaos des hypothèses gratuites, des affirmations précipitées, des expériences sans rigueur, c'est la perle qu'il faut aller chercher dans les sables et les flots sans nombre de l'Océan.

Il est clair que plus l'objet dont on a pénétré le secret est sublime, plus la connaissance que l'on en a donne de perfection et de bonheur. Mais plus on monte dans la hiérarchie des êtres, plus l'ascension devient ardue, plus s'amassent des ténèbres qu'il faut dissiper, plus les pas chancellent, plus le doute pénètre la pensée, plus le vertige saisit, et ainsi les objets que par-dessus tout l'on désirerait connaître sont ceux que l'on connaît le moins.

Vous voyez donc combien pour chacun de nous le domaine de notre savoir est borné, combien chacun est loin de cette vision grandiose de tout ce qui est connaissable.

Je n'ignore pas que le progrès se fait, que la

science va chaque jour plus loin, que plus d'un salue déjà le jour où le monde accessible à notre esprit sera sans mystère. A supposer, Messieurs, que ce rêve se réalisât, que n'oubliant pas d'un côté ce qu'elle apprend de l'autre, l'intelligence arrivât à nous offrir une science totale sur toutes choses, pour s'en rendre compte aucune vie ne suffirait. Par conséquent, le champ de notre contemplation sera toujours fort étroit.

A supposer même que quelqu'un pût connaître toute la science et que la science fût faite sur toutes choses, le bonheur serait-il complet ? Non, Messieurs, car il y a un monde qui échappera toujours à nos investigations, c'est le monde divin. La science, en effet, ne va pas plus loin que ne la portent les principes sur lesquels elle s'appuie. Or, dans nos raisonnements, nous partons de l'univers sensible et nous ne connaissons de Dieu que ce que l'univers sensible nous en révèle. Certes, je vous l'ai dit, ces révélations sont importantes. Elles sont de nature à jeter l'âme dans d'étranges contentements, puisque le moindre rayon du côté des choses éternelles, dit souvent Aristote, nous ravit plus que la vision du reste des êtres. Mais le désir que nous avons signalé dans l'homme de voir Dieu comme il est, ne trouve point sa satisfaction ; car, lorsque nous avons interrogé toute créature, lorsque celle-ci a rendu témoignage, nous savons, selon le mot de saint Augustin, ce que Dieu n'est pas, nous ne sa-

vons pas ce qu'il est : l'abîme du bonheur reste béant et le cœur inassouvi.

Secondement, Messieurs, si l'on n'y prend garde, la science engendre dans le cœur l'orgueil. Il n'est pas rare de trouver en ceux qui savent, et plus encore en ceux qui croient savoir, une suffisance odieuse, une insupportable prétention. Leur dédain vis-à-vis de toute autorité, de toute tradition, le peu de cas qu'ils font de quiconque ne se rallie pas à leurs hypothèses les plus risquées ; la liberté absolue qu'ils réclament pour eux-mêmes, leur intolérance et leur mépris pour les autres, leur attirent souvent la malédiction de Dieu. Dieu leur retire la lumière qu'il prodigue aux petits. Eux, dont la vue était si perçante, ils hésitent en face des plus vives clartés, et ils ne retrouvent pas les humbles sentiers qui conduisent à la vie éternelle. Que l'histoire des âmes, sous ce rapport, est terrifiante ! A côté des docteurs modestes comme les saints, elle nous montre des maîtres doués peut-être comme des anges, mais orgueilleux comme des démons, exposés à être réprouvés comme eux. Le chef de ceux-ci était, dit-on, le plus puissant des esprits, on l'appelle aujourd'hui le prince des ténèbres, et c'est le plus malheureux de tous les êtres.

Enfin, Messieurs, la faiblesse de notre esprit nous jette dans le péril de tomber dans la fausse science et notre orgueil dans celui de nous y attarder avec ténacité.

Mais si la vocation sublime par excellence est l'apostolat de la vérité, la propagation coupable de l'erreur entraîne une responsabilité redoutable. Vous vous rappelez les anathèmes de Jésus-Christ contre ces chefs d'école qui précipitent ceux qui les écoutent dans les abîmes de la perdition. Le scandale ordinaire tue le bien, le scandale par l'erreur en tue la racine.

Bien entendu, Messieurs, on peut se tromper, être de bonne foi ; mais si, par légèreté ou par perversité, on se fait le promoteur d'une doctrine mensongère, quel crime! Oui, quel crime, car le mal que l'on fait est immense. Repassez les annales de l'humanité, étudiez les grands forfaits, les grands mouvements contre le bien, vous les verrez naître et germer, la plupart du temps, dans le cerveau d'un faux savant ou d'un faux philosophe.

Les maîtres de l'erreur sont par excellence les maîtres de la corruption. La justice humaine est sévère pour l'anarchiste vulgaire, celui-ci bien souvent n'est qu'un disciple, j'allais dire une victime : c'est pour le maître que Dieu sera impitoyable. Le maître, c'est le journaliste sans conscience, le romancier sans scrupules, le philosophe sans sagesse.

Il y a quelques années, un de nos poètes [1] était reçu à l'Académie française. Il avait l'autorité de l'âge, du talent; son patriotisme s'était exprimé en des accents inoubliables au lendemain de nos mal-

1. M. de Bornier.

heurs, et sa foi avait donné à sa lyre ses plus pénétrantes vibrations. S'adressant à l'illustre assemblée de ses collègues, il lui disait, en substance ; « Rappelons-nous, Messieurs, la responsabilité que nous acceptons quand nous livrons au public notre pensée. Dante nous montre dans l'enfer deux jeunes gens emportés ensemble dans un tourbillon de douleurs qui ne leur laissent point de repos. Et Alighieri interroge les deux damnés sur la cause de leurs malheurs : *C'est*, disent-ils, *un livre qui a joué vis-à-vis de nous le rôle de Galeotto et qui nous a perdus*[1].

Aimons la science, Messieurs, cherchons dans ses pures contemplations la perfection et la douceur que Dieu s'est plu à y verser, cherchons surtout les sciences d'en haut plus capables de nous ravir à nos douloureuses préoccupations et aux souvenirs de nos souffrances. Mais souvenons-nous que la science ne peut ni tout révéler, ni, par conséquent, nous communiquer la béatitude absolue. Prenons garde de tomber par elle dans la tentation de l'orgueil de l'esprit, et par l'orgueil de l'esprit, de nous égarer dans les sentiers du salut. Enfin, défions-nous de la fausse science, n'assumons point la responsabilité de propager des idées dont nous ne sommes pas sûrs, et craignons que des théories téméraires ne perdent les âmes et les mœurs et n'attirent sur notre tête la sévérité des jugements de Dieu. Ainsi-soit-il.

1. *L'Enfer*, ch. 5.

CINQUIÈME INSTRUCTION

VENDREDI SAINT

LA GLOIRE ET LA BÉATITUDE

PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR

SOMMAIRE

Le juste crucifié et le méchant victorieux selon Platon. — Définition de la vraie gloire et de la fausse gloire. — Leur rapport avec la béatitude. — Division. — Deux leçons de Jésus-Christ dans la Passion. — 1 Il préfère toutes les ignominies à la fausse gloire. — 2. Il pousse si loin la justice, que rien ne peut empêcher la véritable gloire d'éclater en sa Passion (p. 275-279).

I

1. La Passion est une ignominie plus encore qu'une douleur. *a*) Ignominie de l'arrestation : Jésus-Christ arrêté comme un malfaiteur vulgaire ; trahi par le baiser de Judas ; abandonné par ses apôtres. *b*) Ignominie de l'accusation : Jésus-Christ accusé d'attentats contre le Temple ; de crimes contre la patrie ; d'usurpation sacrilège vis-à-vis des titres de Messie, de Roi, de Fils de Dieu. *c*) Ignominie dans le procès : abandon des méthodes habituelles de la justice ; exigences des Juifs vis-à-vis de Pilate ; mépris des lois religieuses, politiques, naturelles, positives. *d*) Ignominie dans l'exécution : opprobres de la croix chez les Romains, chez les Juifs ; complicité en tout cela des Romains et des Juifs ; des autorités et du peuple (p. 279-284).

2 Devant cette désapprobation universelle, Jésus-Christ ne cède rien de la vérité ni de la justice. *a*) Il ne provoque pas ses ennemis, mais il ne tombe pas dans leurs pièges, il ne négocie pas avec eux, la prudence en lui ne cède rien de la fierté. *b*) Il ne rétracte aucun point de sa doctrine. Il embrasse tout ce qu'il y a de bon et de juste dans les aspirations et dans les idées juives : l'idée du Messie, le règne de Dieu, la conquête du monde ; mais le règne de Dieu qu'il prêche est progressif, spirituel, universel et d'un autre monde. *c*) Il ne renonce à ses titres ni devant Anne, ni devant Caïphe, ni devant le Sanhédrin, ni devant Pilate Il aime son temps jus-

qu'à le combattre dans ses égarements et ses erreurs (p. 284-290).

II

Les ennemis de Jésus n'ont pu empêcher sa vertu d'éclater.

1. *Son innocence* apparaît : *a*) dans son attitude ; *b*) dans le désespoir de Judas et le repentir de Pierre ; *c*) dans les contradictions des faux témoins ; dans les variations des accusateurs qui tantôt se placent sur le terrain politique, tantôt sur le terrain religieux ; dans les procédés du tribunal ; dans les témoignages de Pilate et d'Hérode (p. 290-294).

2. *Sa bonté* éclate vis-à-vis : *a*) de Judas et de Pierre ; *b*) du peuple et des saintes femmes ; *c*) de ses bourreaux et des larrons ; *d*) de son Père (p. 294-295).

3. La Divinité resplendit d'un bout à l'autre de sa Passion. — *a*) Sa possession de lui-même, sa force, sa sagesse ; *b*) au jardin des Oliviers ; *c*) sa puissance au moment de son arrestation ; *d*) sa victoire sur les calomnies de ses ennemis ; *e*) sa fermeté dans ses affirmations et dans ses prédications ; *f*) le cri et les miracles de sa mort (p. 295-297).

4. Il est reconnu comme Dieu par : *a*) ses ennemis ; *b*) le désespoir de Judas, la douleur de Pierre, les paroles de Pilate, des saintes femmes, du bon larron, etc. ; *c*) la nature, les morts, les générations humaines (p. 297-298).

La Passion contient : une leçon de morale, c'est que nous devons préférer la mort au faux honneur ; une leçon d'espérance, c'est que nous pouvons nous imposer par l'excellence de nos vertus et acquérir ainsi la vraie gloire (p. 298-299).

CINQUIÈME INSTRUCTION

VENDREDI SAINT

LA GOIRE ET LA BÉATITUDE

PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR

Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. propter quod et Deus exaltavit illum et dedit illi nomen, quod est super omne nomen ; ut in nomine Jesu omne genu flectatur cælestium, terrestrium et infernorum, et omnis lingua confiteatur quia Dominus Jesus Christus in gloria est Dei Patris.

Il s'est humilié Lui-même, en se faisant obéissant jusqu'à la mort et même jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement exalté et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et aux enfers et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur dans la gloire de Dieu le Père. (*Philip.*, I, 8-11.)

MESSIEURS,

Dans le second livre de *la République*, Platon nous représente un juste « dépouillé de tout hormis

de la justice, passant pour le plus scélérat des hommes, sans avoir commis aucune iniquité ». « Le juste tel que je l'ai dépeint, dit-il, sera fouetté, torturé, mis aux fers, on lui brûlera les yeux ; enfin et après lui avoir fait souffrir tous les maux, on le mettra en croix et par là on lui fera sentir qu'il ne faut pas s'embarrasser d'être juste, mais de le paraître [1]. »

A l'homme de bien ainsi traité, Platon oppose le méchant, jouissant de toute autorité dans l'État, allié aux meilleures familles, possédant les richesses et les amitiés, acclamé par le peuple, triomphant de ses adversaires, réussissant en tout.

Le philosophe se demande lequel est le plus heureux, de ce juste mis en croix ou de ce criminel victorieux, et, s'élevant à une hauteur que jamais peut-être la sagesse profane n'avait atteinte, il décide que la félicité demeure du côté du crucifié [2]

Cette page divine était comme une prophétie du mystère que nous célébrons aujourd'hui, et elle contient en substance la doctrine que je veux vous enseigner.

La béatitude est avant tout, avons-nous dit, une perfection. Par conséquent, tout ce qui augmente la perfection augmente la béatitude, tout ce qui est un

1. Platon, *Républ.*, [illegible]
2. App[illegible], [illegible] I, p. 3[illegible]

élément de la perfection est un élément de la béatitude.

Puisque aujourd'hui j'ai l'intention de vous expliquer le rôle de la gloire dans la béatitude, la question se réduit à savoir de quel profit la gloire peut être à la perfection.

Or nous appelons gloire, ou bien l'excellence qui nous vaut, qui devrait du moins nous valoir l'attention, la faveur, les applaudissements, les louanges des hommes, excellence qui brille de tant de splendeur, qui se produit avec tant d'éclat qu'elle s'impose à l'admiration des esprits sincères ; ou bien nous donnons le nom de gloire à l'approbation même, à la la bonne opinion que les hommes ont de nous, à la renommée qu'ils nous font dans un cercle, dans une cité, dans une nation, dans le monde entier.

Il est manifeste que la gloire ne vaut pas, par la pensée ou par la faveur des hommes, car leur sentiment à notre endroit ne change rien à nos qualités. Nous sommes ce que nous sommes, grands ou médiocres, saints ou misérables, sans que les éloges ou les flétrissures répandues sur nous modifient quoi que ce soit. L'élément solide et précieux dans la gloire, c'est donc l'excellence sur laquelle elle repose ; l'élément secondaire et vain auquel on doit toujours préférer le premier, c'est l'opinion et l'approbation des hommes.

Si la popularité accompagne nos bonnes œuvres, si l'on acclame notre amour de la vérité et de la

justice, nous avons le droit de nous en réjouir et d'en être encouragés. Il est doux d'être porté par la foule, de donner par l'intermédiaire de ses ovations plus de retentissement au bien. Il est dur d'être contredit, d'être désapprouvé, d'être méprisé ! Nous sentons un froid si douloureux quand un jugement dédaigneux tombe sur notre âme, que souvent, pour échapper à ce supplice et si nous écoutions notre cœur lassé, nous hésiterions, nous abandonnerions tout. C'est une tentation à laquelle il faut résister jusqu'au sang, Messieurs.

L'ignominie n'enlève pas la béatitude, aussi longtemps qu'elle ne jaillit pas d'une indignité qui est en nous ; les sympathies et les louanges ne la donnent pas, aussi longtemps qu'elles ne mettent pas dans notre âme la noblesse du caractère et de la vie. Mieux vaut mourir dans l'opprobre et dans le bien, que de vivre dans l'apothéose et dans l'infamie qu'entraîne nécessairement la trahison des saintes causes.

La Passion de Jésus-Christ est à ce sujet la plus héroïque leçon qui ait été donnée à nos âmes.

1° Il y a une gloire qui ne peut venir que de la complaisance qu'on a pour les erreurs ou pour les vices, c'est la gloire des misérables : Jésus-Christ lui a préféré toutes les ignominies, voilà son premier enseignement.

2° Il y en a une autre qui est la victoire du bien sur l'esprit des hommes, c'est l'honneur véritable ;

dans le drame de la Passion, elle a resplendi d'une si vive lumière que rien n'a pu en empêcher l'éclat, c'est le second exemple de notre Maître.

I

La passion est une ignominie encore plus qu'une douleur. Il n'est pas un acte de cette tragédie criminelle dans lequel Jésus n'ait été abreuvé d'humiliations.

Ignominie de l'arrestation : on ne l'arrête pas comme un noble adversaire en lui envoyant des soldats en armes : on le saisit comme un malfaiteur vulgaire, au milieu de la nuit, par le ministère de domestiques munis de bâtons, auxquels se mêlent à peine quelques légionnaires des troupes romaines. Et Lui qui, sans se plaindre, boira jusqu'à la lie le calice de la honte, réclame contre cette injure: « Vous venez à moi, dit-il, comme à un voleur. » Deux circonstances ajoutèrent à ce premier opprobre : la trahison de Judas, l'abandon des apôtres. Se déclarer, en effet, contre un homme dans l'intimité duquel on a vécu, dont on connaît les idées et les desseins, dont on a vu les actes ; le désigner aux coups de la justice, le livrer aux vengeances des tribunaux, l'abandonner sans protestation, fuir pour ne pas partager sa fortune, c'est proclamer que sa cause est mauvaise et porter contre lui la pire des accusations, car si le témoi-

gnage des ennemis est suspect, l'aveu des amis est écrasant. Le baiser de Judas et la fuite des douze n'étaient pas seulement des lâchetés odieuses, c'était encore contre Jésus une charge accablante.

Ignominie de l'accusation : trois crimes sont jetés à la face du Prophète, si lourds qu'il n'en est pas de plus graves. Le premier reproche qu'on lui adresse, c'est un attentat contre le Temple. Il a eu, dit-on, la volonté de le détruire. Partout la destruction du temple est un forfait, car c'est par Dieu que les hommes et que les nations vivent, prospèrent, triomphent. Or, c'est par le temple que Dieu habite plus intimement au milieu des hommes, c'est dans le temple que Dieu exauce spécialement les prières, qu'il console le désespoir des cœurs, qu'il soutient les volontés défaillantes; le blasphème contre le temple est un blasphème contre Dieu; vouloir détruire le temple, c'est vouloir briser le lien qui rattache un peuple à Dieu, c'est-à-dire à la vérité, à la vertu, à la vie même. Mais si partout le temple joue ce rôle, à combien plus forte raison à Jérusalem et chez les Juifs Le grand et saint édifice du mont Moriah n'était pas seulement le centre du culte, le sanctuaire qui renfermait la manne, les tables de la Loi et l'Arche d'alliance, c'était encore le point sacré autour duquel rayonnait toute la vie nationale, la demeure de joie et de bénédiction vers laquelle s'élançait l'âme israélite si loin qu'elle habitât. Aussi dans les Prophètes, la ruine du Temple était

annoncée comme ne faisant qu'un avec la réprobation de la famille juive.

Le second crime qu'on attribuait à Jésus c'était un crime contre la patrie. On l'accusait d'être l'ennemi des idées qui constituaient le meilleur patrimoine de la race choisie, de la loi qui venait du ciel, et qui, transmise de génération en génération, faisait la force, la sainteté, la morale des âmes ; de l'ordre, sans lequel la vie sociale est impossible ; des autorités juives, puisqu'il parlait contre la sagesse des pharisiens et contre le régime des saducéens ; du pouvoir romain puisqu'il défendait de payer le tribut à César.

Ces attentats contre l'ordre public étaient d'autant plus graves, que Jésus, disait-on, ne le troublait pas par l'excitation à une révolte passagère, mais le renversait de fond en comble en portant le doute jusqu'au fond des intelligences, car c'est par l'enseignement, l'enseignement au peuple, qu'il poussait à la révolution.

Il parcourait toute la Judée, de la Galilée jusqu'à Jérusalem. Par lui-même, par la bande de disciples et de partisans qu'il s'était formée, et son erreur pénétrant toutes les pensées, il préparait les plus graves catastrophes.

Enfin, pour donner plus d'autorité à sa parole, il s'était arrogé les trois titres les plus augustes : le titre de Messie, le titre de Roi, le titre de Fils de Dieu. Et les mots de perturbateur et de séducteur,

de malfaiteur et de blasphémateur, d'ennemi de César et d'ennemi de la nation, retentissaient dans les rues, dans le Sanhédrin, dans le prétoire.

Ignominie dans le procès, car on traite Jésus comme un criminel d'une culpabilité si avérée, qu'il n'est nul besoin de faire appel aux procédés habituels de la justice. Les tribunaux, en effet, doivent agir avec calme, avec ordre, avec lenteur, surtout quand il s'agit de la liberté, de la réputation, de la vie d'un homme. Nous sommes bien petits pour décider et porter la responsabilité dans d'aussi graves affaires, et il n'est personne, s'il n'a trahi toute conscience, qui ne tremblera à la pensée que par sa légèreté, par sa passion, par un défaut d'étude et d'information, il pourrait commettre une iniquité. Or, avec Jésus, on ne se préoccupe pas de témoins à décharge, on ne s'inquiète pas de témoins à conviction. Qu'avons-nous encore besoin de témoins ou de documents? s'écrient les juges in lignes.

On ose réclamer de Pilate qu'il condamne sans même instruire la cause. « Si ce n'était un malfaiteur, nous ne l'aurions pas livré », dit le Sanhédrin. On ne garde aucune mesure, aucun sang-froid, on précipite l'affaire avec une impudence que les tribunaux et les partis tarés ont souvent employée, mais qui n'en reste pas moins une ineffaçable infamie. En douze heures, de minuit à midi, on tient jusqu'à six séances, une devant Anne, deux

devant le Sanhédrin, deux devant Pilate, une devant Hérode ; et après des apparences de délibération, des cris hypocrites d'indignation, le grand-prêtre déchire ses vêtements avec ostentation, les valets, race lâche et servile, frappent le Maître, le soufflettent, le couvrent de dérisions, d'injures, de crachats, et la sentence est prononcée, au mépris de toutes les lois religieuses et de toutes les lois politiques, de toutes les lois naturelles et de toutes les lois positives. On traite Jésus comme l'être malfaisant et comme l'ennemi public, aucune protestation, en dehors des timides essais de Pilate, ne vient diminuer le mépris sous lequel il succombe. Il n'est pas jusqu'à Pierre qui, devant les interrogations d'une servante, devant les insinuations d'un laquais, ne semble augmenter par son reniement les oppropres dont son Maître est couvert.

Ignominie dans l'exécution, car le Christ est condamné à la plus cruelle et la plus honteuse de toutes les tortures[1]. Le crucifiement, chez les Romains, ne pouvait être infligé aux citoyens, c'était le châtiment des esclaves ; et chez les Juifs, c'était une mort si infamante, qu'on regardait comme souillé le lieu où se faisait l'exécution, et comme maudit par Dieu le supplicié. *Maledictus qui pendet in ligno*[2].

1. Append., n. 2, p. 342.

2. « Quando peccaverit homo quod morte plectendum est, et adjudicatus morti appensus fuerit patibulo : non permanebit cadaver ejus in ligno, sed in eadem die sepelietur : quia maledictus a Deo est qui

Et, Messieurs, ne croyez pas que cette humiliation atroce ait été infligée à Jésus par quelques-uns.

Sans doute, il y avait deux ou trois hommes, sectaires, ambitieux, avares, jaloux, haineux, qui menèrent tout dans l'arrestation, dans l'accusation, dans le procès, dans l'exécution ; sans doute, il y avait des scribes et des pharisiens qui, au nom de la sagesse, interprétaient perfidement les textes, faussaient les faits, mettaient en relief les calomnies ; mais toutes les autorités juives ou romaines, par perversité ou par lâcheté, trempèrent dans ce forfait, et la multitude, excitée, trompée, vint applaudir les juges iniques, menacer la conscience hésitante de Pilate, réclamer avec des blasphèmes et des malédictions que Barabbas fût préféré à Jésus, que Jésus fût livré à la mort et au supplice.

Le monde retentira jusqu'à la fin des siècles des cris abominables que le peuple juif pousse contre Jésus : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants, qu'il meure, qu'il soit anéanti, qu'il soit crucifié ! »

Eh bien, Messieurs, devant ce témoignage universel, devant cette désapprobation, devant cette condamnation brutale, devant cette sentence des tribunaux, des assemblées, des juges, du peuple, Jésus-Christ ne cède pas, et il nous apprend ainsi à

pendet in ligno : et nequaquam contaminabis terram tuam quam Dominus Deus tuus dederit tibi in possessionem. » (*Deut.*, XXI, 22-23.)

préférer jusqu'à la mort le vrai et le bien à la popularité, à la faveur du pouvoir et des hommes. Il ne provoque pas ses ennemis. Pas un mot de reproche, de colère, d'injure, ne sort de ses lèvres ; ni Anne, ni Caïphe, ni Pilate, ni Hérode ne pourront relever contre lui une parole de dédain ou de mépris à l'endroit de leurs personnes, de leur autorité, de la majesté qu'ils représentent.

Devant les faux témoins, devant Hérode, il garde le silence ; quand il répond, le ton est empreint d'un calme, d'une gravité, d'une noblesse, qui ne se démentent pas un instant. Il ne tombe pas dans les pièges qu'on lui tend, mais il ne discute pas avec ses ennemis, il ne négocie pas avec eux en secret, il n'essaye pas de les attendrir ni d'obtenir un adoucissement à leur jugement ou à leur supplice ; il n'a pas recours à ces moyens inférieurs et avilissants par lesquels les esprits sans portée, inconscients de la majesté du droit et de la grandeur de la vérité, compromettent l'honneur sans sauver personne. La prudence en lui ne sacrifie pas la fierté.

Bien plus, il n'atténue rien de sa doctrine, il ne se rétracte en rien sur sa mission, il lui garde en son intégrité son caractère messianique, royal, divin. Tout ce qui, dans les aspirations juives, est vérité, idéal, justice, il l'embrasse, il l'encourage, il l'exalte ; mais pour gagner la popularité, il ne pactise point avec l'erreur, il ne flatte ni les passions, ni les partis. Les Israélites attendent un Messie : Jésus-Christ

applaudit à ce sentiment, et de toutes ses forces, encourage cette espérance : ils soupirent après l'intervention et après le règne de Dieu : Jésus-Christ, par ses paroles, par sa bonté, par ses miracles, excite encore cette impatience. Il annonce partout que le règne de Dieu approche, et avec tant d'enthousiasme, que des frémissements inouïs passent à travers les foules, et que les scribes les plus prévenus, remués jusque dans les entrailles, disent : « Jamais homme n'a parlé *du règne de Dieu* comme cet homme. » Le peuple juif rêve la conquête du monde ; Jésus aussi, et dès qu'il entretient les multitudes ou les apôtres du grand événement qui se prépare, il montre la masse des hommes travaillée dans ses profondeurs par un levain mystérieux pris dans la race choisie ; le peuple juif proclame avec fierté que les nations seront subjuguées par Jéhovah ; Jésus aussi, et il publie que les tribus viendront de l'Orient et de l'Occident faire leur soumission au Seigneur.

Mais Israël, attaché à la graisse du sol, veut un royaume terrestre, où les femmes enfanteront sans douleur, où les années seront multipliées et rajeunies à l'abri de la débilité et de la vieillesse, la nature fertile, la moisson sans fatigue et sans sueur. Israël entend que le royaume se fondera par un coup de violence politique qui arrachera le peuple de Dieu au joug des Romains, et fera des fils d'Abraham les maîtres du monde, que cette appari-

tion triomphante de Jéhovah sera subite, « brillante et aveuglante, comme un météore... tout-puissant, irrésistible[1] ». Il comprend que les autres races vaincues seront à son service et au-dessous de lui.

Les pharisiens demandent un docteur qui approuvera leur sagesse et donnera à leurs interprétations subtiles et à leurs pratiques étroites la force de l'autorité divine, les saducéens réclament un Christ qui les rendra intangibles dans leurs privilèges, dans leur fortune, dans leur pouvoir.

Pour me résumer en un mot: les Juifs veulent un Messie terrestre, national, qui triomphera par la force, d'un coup et avec éclat, et chaque secte rêve un Christ qui rendra victorieuses ses idées et couronnera ses ambitions.

Dès le premier jour de son ministère, Jésus-Christ rompt avec ces conceptions étroites et grossières. Il répète que sa mission est d'établir la royauté spirituelle de Dieu par la défaite du mal et du démon, que, dans son empire, les peuples conquis par la douceur et l'amour de l'Esprit qu'il enverra entreront pour y être traités non comme des esclaves ou des serviteurs, mais comme des fils, ayant le droit de dire à Jéhovah aussi bien que les Juifs : Notre Père qui êtes aux cieux. Il enseigne que son royaume mystérieux n'éclatera pas en un instant, mais qu'il progressera et grandira lentement comme la semence

1. R. P. Rose, *Etudes évangéliques*.

jetée en terre, qui devient peu à peu un arbre immense.

Il annonce qu'ici-bas les enfants du royaume ne seront jamais complètement vainqueurs, mais qu'à travers les luttes, sous les coups, dans la persécution et dans la douleur, ils marcheront à une autre vie au sein de laquelle éclatera la gloire et la splendeur totale de la sainte cité.

Et afin de donner à cette idée tout son prestige et toute son autorité, Jésus se pose comme Christ, comme Roi, comme Fils de Dieu, et parle en tant que tel.

C'est sur ce point que s'était élevé le conflit entre le Maître et les sectes juives. Le Prophète ne rencontrait pas les pharisiens, ni les saducéens, sans les contredire et les confondre, sans leur reprocher d'égarer le peuple et de le perdre.

Pendant sa Passion, c'est en vain qu'on essaye de l'amener à rétracter ses idées et à renoncer à ses titres. Loin d'obtempérer aux sommations qu'on lui fait, il résume son Évangile et il en revendique les droits avec plus de netteté que jamais. Plus le moment est critique, Messieurs, et plus il est nécessaire que toute équivoque disparaisse; et quand on va mourir, il importe que tous sachent pour qu'elle idée et pour quelle cause on meurt.

A la première interrogation du grand-prêtre Anne, Jésus commence par répondre qu'il n'a rien de nouveau à ajouter à sa doctrine : « Moi, dit-il, j'ai parlé

ouvertement au monde : Moi, toujours j'ai enseigné dans la synagogue, dans le Temple, là où les Juifs se réunissent ; en secret je n'ai jamais rien dit. Pourquoi m'interroger? Interroge ceux qui m'ont entendu, demande-leur ce que je leur ai enseigné ; ils savent, en effet, ce que je leur ai dit, Moi. »

A la séance présidée par Caïphe, dès que le pontife l'interpelle : « Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ, fils de Dieu ? » Jésus répond : « Oui, je le suis, et même, je vous le déclare, vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu et venant sur les nuées. »

Par ces quelques paroles, le Maître revendiquait les titres de Messie et de Fils de Dieu et donnait à tout son enseignement une autorité surnaturelle.

En présence du Sanhédrin, Jésus maintient la même affirmation de sa mission et de sa Divinité.

Au tribunal de Pilate, il explique en quoi son idée diffère de celle des Juifs : « Je suis roi, mais mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde mes serviteurs combattraient pour moi et je ne serai pas à la merci des Juifs. — Tu est donc roi ? reprit Pilate. — Oui, je suis roi, je suis né et je suis venu dans ce monde pour rendre témoignage à la vérité. Tout homme, qui est de la vérité, écoute ma voix. »

Une fois de plus Jésus proclame et qu'il est roi et que son royaume, contrairement à la conception de ses ennemis, est spirituel, puisqu'il s'agit de répan-

dre la vérité ; et universel, puisqu'il s'adresse à tous ; il proclame qu'il est Dieu puisque Dieu seul peut rendre au vrai un témoignage efficace.

C'est ainsi, Messieurs, que Jésus jusqu'à la mort et jusqu'à la fin refuse d'entrer dans les erreurs, dans les convoitises de ses compatriotes, c'est ainsi qu'il préfère au témoignage des hommes, la fidélité au bien. Ni les opprobres de l'arrestation, de la trahison, du procès, de la condamnation ; ni les dérisions des valets ou des soldats, ni les ignominies de la Croix n'ont eu raison de cette fermeté dans la justice et dans la vérité. Nous avons appris que le témoignage des hommes et la gloire fausse qui en résulte sont indignes, quand, pour se les assurer, il faut pactiser avec le mensonge et l'infamie. Nous avons appris qu'il faut aimer son temps, jusqu'à embrasser toutes les aspirations nobles et saintes qui le passionnent, mais qu'il faut l'aimer aussi jusqu'à le contredire dans ses erreurs, jusqu'à le combattre à outrance dans ses égarements, jusqu'à préférer ses colères à ses faveurs pour le sauver ; car le contredire et le combattre dans ses caprices et dans ses excès, c'est le servir ; le suivre et le flatter, c'est le trahir.

II

Tous les efforts de ses ennemis n'ont pu empêcher Jésus de faire éclater sa gloire au milieu même des ignominies dont ils le couvrent, car ils n'ont pu

empêcher le rayonnement de sa vertu divine.

D'abord son innocence s'impose à quiconque suit le cours de ce procès. Elle apparaît dans l'attitude du Maître. C'est en vain que l'on attache à mon nom des épithètes flétrissantes ; c'est en vain que des hommes, des juges, des tribunaux, des peuples m'appelleront menteur, voleur, séducteur, ennemi du bien public : si ma vie a été loyale, honnête, juste, dévouée, si j'ai sacrifié au triomphe de la vérité la fraîcheur de mes années, l'énergie de mon esprit, l'effort de mon cœur, il y aura dans toute mon attitude, dans l'accent de mes paroles, dans l'assurance de mes regards, dans l'aisance de mes procédés, un témoignage qui retentira malgré tout. Et si mes adversaires sont des hommes aux mœurs flétries, aux fortunes louches, à la probité suspecte, le contraste servira à mettre étrangement en relief ma supériorité sans tache. Aussi à chaque fois que Jésus-Christ relevait son beau front, la splendeur de sa vertu rayonnait, évidente et déconcertante pour les plus indifférents et les plus sceptiques. En face d'Anne et de Caïphe, en face des pharisiens hypocrites, des scribes enflés de leur science, des sadducéens adulateurs du pouvoir, jouisseurs et corruptibles, Jésus dominait de toute la hauteur de sa dignité et de sa sainteté. Quand on l'accusait d'erreur, d'ambition, de blasphème, les mots sonnaient faux et tout établissait son exceptionnelle grandeur.

Et comme pour qu'aucun doute, ni aucune ombre ne pussent demeurer sur sa parfaite justice, tous les moyens qu'on employa pour le convaincre et pour le condamner servirent à mettre en pleine lumière la pureté immaculée de sa vie. On réussit, en effet, à corrompre un de ses disciples, mais dès que Judas vit la tournure que prenaient les choses, il accourut avec le prix de son infamie, criant éperdu : « J'ai péché, j'ai livré le sang du juste! » Et torturé par le remords au point de ne pouvoir supporter la vie et d'en sortir par un suicide, il rendait témoignage à l'innocence par ce coup de suprême désespoir. On arriva à obtenir que le chef des apôtres reniât son Bienfaiteur, mais à peine le coq avait-il trois fois chanté que Pierre, pénétré de repentir, se prit à verser des larmes dont l'abondance et dont l'amertume ne tarirent jamais. On arrêta le Sauveur au jardin des Oliviers, mais une parole de Lui démontrait l'arbitraire de cette mesure : « Aujourd'hui vous venez à moi comme à un voleur, et j'enseignais tous les jours dans le Temple, pourquoi ne m'arrêtiez-vous pas ? » On incrimine sa doctrine, mais d'un mot il ferme la bouche de son juge : « Moi, j'ai toujours parlé en public. »

On produit de faux témoins, mais leurs contradictions tournent à leur confusion et à sa justification. On multiplie contre lui les charges, mais précisément parce que l'on change les griefs selon les juges auxquels on s'adresse, en lui reprochant de-

vant les sadducéens ses menaces contre le Temple, devant les pharisiens son usurpation des titres de Messie et de Fils de Dieu, devant Hérode et Pilate sa prétention à la royauté, son refus de payer l'impôt et ses excitations contre l'ordre public; parce qu'on flotte d'une accusation à l'autre, ramenant le débat tantôt sur le terrain politique, tantôt sur le terrain religieux, on prouve à toutes les âmes sincères le parti pris que l'on a de le condamner. Afin que la sentence eût plus de poids, la cause est portée devant trois tribunaux : le Sanhédrin, Pilate, Hérode. Mais la précipitation des sanhédrites dans leur délibération, la violation flagrante des lois naturelles, religieuses ou positives démontrent que l'assemblée présidée par Caïphe et Anne est une assemblée d'ennemis et non une assemblée de juges; mais le scepticisme d'Hérode déclare Jésus innocent; mais Pilate ne cède que devant les hurlements de la foule, devant les menaces et sous la pression du Sanhédrin qui lui crie : *Non habemus regem nisi Cæsarem* : Nous n'avons d'autre roi que César... Si tu l'absous, tu n'es pas l'ami de César[1]. » Pilate succombe, je ne saurais trop réprouver sa lâcheté : l'apôtre plutôt que de trahir son évangile, le prêtre plutôt que de renier son autel, le magistrat plutôt que d'abandonner la justice et de livrer l'innocent, doivent mourir. Du moins, avant de se

1. Saint Jean, XIX, 15 et 12.

résoudre à cette infamie qui lui répugne, Pilate tente de délivrer Jésus. Plus de dix fois peut-être devant le Sanhédrin ou même devant la multitude, le procureur romain proteste qu'il ne trouve aucun motif de condamner le Prophète, qu'aucun des chefs d'accusation ne tient, qu'il se lave les mains du crime qui va s'accomplir. On le met au-dessous d'un séditieux et on lui préfère Barabbas, on le confond avec des voleurs de grand chemin, mais ceux-ci établissent eux mêmes la distance morale qui les sépare de leur compagnon en déclarant que Jésus n'a fait aucun mal, tandis qu'eux sont coupables. Et ainsi, Messieurs, toutes les ruses de la haine, toutes les affirmations du mensonge, toutes les pressions de la violence, ont abouti à faire proclamer l'innocence et la justice de Jésus officiellement et par ceux mêmes qui l'envoyaient au supplice.

Ce qui ne brille pas moins que son innocence, c'est sa bonté. Jamais sa douceur, sa compassion n'ont été plus attendries ; aucune préoccupation de soi-même, il oublie toutes ses douleurs pour s'occuper des autres. Au moment de son arrestation c'est par un reproche ému qu'il accueille le baiser et la trahison de Judas : « Mon ami, c'est donc pour cela que tu es venu ici ? O Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser. » Il se livre lui-même, mais il réclame la liberté pour ses disciples. A l'heure où il est accablé sous les invectives du Sanhédrin et sous les dérisions des valets, c'est par un

regard d'amour qu'il couvre Pierre, l'apôtre renégat. Sur la route du Calvaire, il console la foule du peuple et des saintes femmes qui se lamentent et qui pleurent : « Ne versez pas de larmes sur moi, mais sur vous. » Dans les déchirements et dans la fièvre du supplice, il pardonne à ses bourreaux, il les excuse auprès de son Père, il prie pour eux. Dans les transes suprêmes de l'agonie, il convertit le bon larron et lui adoucit les derniers instants par la promesse d'un paradis immédiat et éternel, puis ses yeux cherchent sa mère et son apôtre le plus aimé pour les confier l'un à l'autre, et sa piété sur la terre se consomme dans l'adoration de son Père.

Enfin, Messieurs, la grande raison de la fureur des pharisiens, des scribes, des saducéens, le motif qui les exaspère et les amène à abreuver Jésus d'humiliations, c'est que Jésus s'est dit Dieu. Or, d'un bout à l'autre de sa Passion, Jésus-Christ parle, se tait, agit, souffre et meurt en Dieu, et il n'est pas un moment de cette journée où il ne soit Dieu et où il ne se manifeste comme tel. Cette possession absolue de lui-même, cette force sans défaillance qui ne profère pas une plainte, cette sagesse qui confond dès qu'elle parle, qui jamais ne se départ de sa gravité auguste, qui ne se laisse surprendre par aucune habileté; cette majesté du silence devant laquelle Pilate est stupéfié; cette liberté d'esprit et cette paix au milieu de la tempête et des coups; cette perfection, en un mot, à laquelle

on ne peut trouver ni une ombre, ni un petit côté, sont d'un Dieu. Sans doute si, au jardin des Oliviers, il tombe comme atteint des premiers frissons de l'agonie, c'est qu'il est homme, mais si l'ange de son Père vient soutenir sa tête et réconforter son cœur, c'est qu'il est Dieu ; s'il est appréhendé dans la nuit par les envoyés du grand prêtre, c'est qu'il est homme, mais si à son premier mot la troupe tombe renversée, c'est qu'il est Dieu ; s'il est lié comme un malfaiteur, c'est qu'il est homme, mais si d'un geste il guérit la blessure de Malchus, c'est qu'il est Dieu : si les valets du Temple l'outragent et le frappent, c'est qu'il est homme, mais s'il se justifie et s'il accable ses ennemis, c'est qu'il est Dieu ; si on le traite comme un novateur, un séducteur, un criminel, c'est qu'il est homme, mais s'il continue à proférer, en gardant toute son autorité, ses oracles sur son royaume et sur le jugement suprême, c'est qu'il est Dieu ; si on le flagelle comme un esclave, c'est qu'il est homme, mais si le ciel donne aux âmes honnêtes des visions sur sa sainteté, c'est qu'il est Dieu ; s'il succombe sous le poids de sa croix, c'est qu'il est homme, mais s'il annonce aux saintes femmes et à la foule navrée les futurs malheurs de Jérusalem, c'est qu'il est Dieu ; s'il est attaché au gibet, si son sang coule, c'est qu'il est homme, mais si en mourant il prouve qu'il est maître de sa vie, en poussant un cri puissant, si en abreuvant de

son sang la terre maudite il la fait trembler, s'il brise les rochers, s'il obscurcit le soleil, s'il déchire le voile du Temple, s'il jette l'effroi dans l'âme des soldats et des bourreaux, s'il ranime les cadavres dans les tombeaux, c'est qu'il est Dieu.

Il est Dieu, et il est reconnu comme Dieu, car les cœurs commencent à l'adorer, les lèvres à le confesser et à le prier, les genoux à fléchir devant lui comme devant un Dieu. Ses ennemis précipitent le procès pour éviter le soulèvement du peuple, ils tremblent qu'il n'échappe de leurs mains, qu'il ne se délivre par un prodige, qu'il ne descende subitement de sa croix ; mort, ils le redoutent encore, ils ont peur de le voir ressusciter, ils craignent donc qu'il n'agisse, qu'il ne vive et ne ressuscite en Dieu. Le désespoir de Judas, ses paroles et sa mort, les affirmations de Pilate, ses tentatives pour le sauver et son admiration contiennent un aveu et une adoration ; les larmes de Pierre, les gémissements des saintes filles de Jérusalem, la fidélité de Marie, de Madeleine, de Jean, sont un culte et une confession : et cette louange du larron expirant, et cette prière qui monte sous la lueur du trépas : *Domine, memento mei, quum veneris in regnum tuum* : Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez arrivé dans votre royaume », et ce cri du centurion loyal et des soldats romains : « *Vere filius Dei erat iste* : Cet homme était véritablement le fils de Dieu » ; tout cela c'est de la confession et de l'adoration. Et

quand les amis et les ennemis, les juges et les bourreaux, les renégats et les traîtres, les saints et les misérables, les Juifs et les Romains ont parlé, quand le Temple et le ciel, la terre et le soleil, les cœurs endurcis et les pierres glacées ont rendu leur témoignage, les morts se lèvent, ils parcourent les rues de Jérusalem, ils parlent à leur tour, ils confessent, ils adorent, et ainsi sur la terre, dans le ciel et dans les enfers, tout genou fléchit et toute langue confesse que Jésus est vraiment Fils de Dieu. Et nous, les derniers venus des générations humaines, à l'heure où les négations, les blasphèmes, les outrages éclatent et échouent aux pieds de ton calvaire, nous, dis je, qui avons la passion du vrai et le désir ardent d'être saints, nous unissons nos louanges aux louanges des siècles, nous te reconnaissons et nous t'adorons comme notre Dieu, et nous te bénissons parce que tu as racheté le monde par ta mort et par ta croix : *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi quia per crucem tuam redemisti mundum.*

La voilà, Messieurs, la vraie gloire, la voilà la popularité qui fait partie de la vraie béatitude, car elle ne vient pas des sacrifices que l'on consent à l'erreur, ni des pactes que l'on signe avec la honte, ni des négociations que l'on combine avec le mal, elle resplendit par l'éclat qui s'impose, bon mal gré mal gré, de la vérité, de l'innocence, de la sainteté, de la Divinité.

Et maintenant l'histoire de la Passion contient pour nous une double leçon : une leçon de morale et une leçon d'espérance. La leçon de morale, c'est que pour nous assurer les suffrages populaires, la faveur des partis, les grâces du pouvoir, il ne nous est pas permis de sacrifier la vérité, ni le bien, ni la religion ; c'est que suivant l'immortel exemple de Jésus, nous devons préférer l'ignominie, la captivité, le martyre et la mort à ce faux honneur, qui jaillit de l'infamie et qui est le contraire de la perfection dans laquelle consiste le bonheur. La leçon d'espérance, c'est que nous pouvons nous imposer par la splendeur de notre loyauté, par l'héroïsme de nos qualités, par la divinité de nos vertus, à l'esprit des hommes; confondre par notre grandeur, notre honnêteté et notre sainteté, la fausseté, la perversité, l'injustice de leur vie et de leur conduite; les obliger à dire en présence de notre courage surhumain et de notre zèle céleste pour le bien : ces hommes nous dépassent, ce sont des fils de Dieu. Si, sur la terre, ce témoignage ne nous était pas rendu, il nous serait rendu par l'Éternel. Et la réputation faite par les créatures, si justifiée qu'elle soit, ne donne qu'un commencement de bonheur ; c'est le jugement favorable de Dieu sur notre vie, qui fera notre gloire absolue, et notre béatitude totale. Ainsi soit-il.

ALLOCUTION

A LA COMMUNION GÉNÉRALE DES HOMMES

DIMANCHE DE PAQUES

LA COMMUNION ET LA BÉATITUDE

SOMMAIRE

Le degré de la béatitude proportionné au degré de la possession de Dieu. *a*) La sainte communion rend Dieu présent à l'homme. *b*) Elle le rend présent en nous. — Douleur de ceux qui n'ont pas Dieu en eux. *c*) Elle le rend présent dans notre âme. Beau texte de Bossuet. *d*) Elle nous transforme en Dieu. — Sentiment de cette transformation. — Exhortation (p. 305-310).

ALLOCUTION

A LA COMMUNION GÉNÉRALE DES HOMMES

DIMANCHE DE PAQUES

LA COMMUNION ET LA BÉATITUDE

Nec est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster.

Aucune nation, si grande soit-elle, ne voit ses dieux s'approcher d'elle comme notre Dieu.

(*Deut.*, IV, 7.)

MESSIEURS,

Plus nous posséderons Dieu ici bas et plus nous serons heureux. Mais il ne nous suffit pas de sentir Dieu à nos côtés, de nous reposer sous son regard, d'entendre sa voix ; c'est au dedans surtout que nous sommes, que nous vivons, et quiconque n'habite pas en nous, ne nous est qu'à moitié présent. Nous voulons ardemment la présence de ceux que nous aimons, leur absence irrite et désespère nos cœurs

épris, mais c'est là dans l'intimité absolue de notre vie que nous les voulons présents ; et pour réaliser notre désir, nous faisons les rêves les plus insensés et nous sommes prêts aux plus étranges excès. « Dans le transport de l'amour humain », dit Bossuet, avec le réalisme et l'audace d'un génie que j'ose à peine citer, « qui ne sait qu'on se mange, qu'on se dévore, qu'on voudrait s'incorporer en toutes manières[1]. »

Aussi, consciente ou non, venant de la nature et venant du baptême, quelle avidité d'avoir en nous Dieu que nous aimons comme notre bien suprême et total par instinct, quand nous ne l'aimons pas par religion et par volonté ! La communion sacramentelle répond à cette ardeur : « Ce qui est fureur, ce qui est impuissance dans l'amour corporel, est vérité, est sagesse dans l'amour de Jésus. *Prenez et mangez, ceci est mon corps* : dévorez, engloutissez, non une partie, non un morceau, mais le tout[2]. »

Dieu devient notre pain et notre vin, il passe sur nos lèvres, descend jusqu'à nos entrailles, qu'il habite vraiment, réellement, comme il habite le calice et le ciboire : le mystère de l'être infini, de la pensée essentielle, de l'amour total, de la félicité, est en nous dans sa substance immortelle.

Mais Dieu n'est pas encore entré assez profondé-

1. *Sermon sur la Nativité de la Sainte Vierge*
2. *Ibid.*

ment en nous ; c'est dans l'âme qu'est l'intensité et la sublimité de notre vie, là qu'est l'esprit, là qu'est la volonté, là qu'est le caractère sacré du baptême, avec le sentiment douloureux que nous ne nous suffisons pas à nous mêmes et avec l'ambition de grandir, là qu'est l'appel incessant vers le bien suprême et le désir impatient de posséder Dieu ; et plus je descends profondément dans cette région spirituelle de mon être, plus j'y trouve le besoin d'avoir Dieu, de l'étreindre dans la réalité et dans la certitude. *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus* [1].

Il y a des jours où nous avons conscience de ce besoin, nous nous réveillons avec le sentiment affreux que nous avons perdu Dieu, que Dieu nous a abandonnés à jamais. Qui pourra dire l'angoisse de ces heures, ce qu'il y a d'effroyable dans cette solitude où l'âme délaissée souffre comme si elle allait mourir et comme toute prête à s'effondrer dans le néant? Le plus infortuné des êtres a traduit cette suprême douleur de l'humanité dans cet inoubliable cri : *Deus meus, Deus meus, quare me dereliquisti?* Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné [2]? »

Soyez contents, le Christ-Dieu veut pénétrer jus-

1. Ps., XLI, I.
2. Ps., XXI, 1.

qu'à notre âme. « Il ne s'unit jamais à nous par son corps que dans le dessein de s'unir plus étroitement en esprit. Ceux qui se contentent d'ouvrir leurs lèvres pour recevoir son corps et ferment leur âme à sa Divinité, ont renversé son dessein; ils ont offensé son amour. Et c'est ce qui fait dire à saint Cyprien ces belles mais terribles paroles : « Ils font « violence au corps et au sang du Sauveur : *Vis infer-* « *tur corpori ejus et sanguini.* » Vous entendez cette violence; c'est que Jésus-Christ recherchait le cœur, et ils l'ont arrêté au corps où il ne voulait que passer; ils ont empêché cet époux céleste d'aller achever dans l'esprit la chaste union où il aspirait; ils l'ont contraint de retenir le cours impétueux de ses grâces dont il voulait inonder leur âme.

« Ainsi son amour souffre violence de la sorte : il se tourne en indignation et en fureur; au lieu du salut qu'il leur apportait, il opère en eux leur condamnation et il nous montre assez, par cette colère, que lorsqu'il s'unit corporellement il veut que l'union de l'esprit soit proportionnée à celle du corps [1]. »

Voilà Dieu en nous, il est dans notre poitrine, il est présent à notre âme, à notre esprit, à notre cœur, et nous ne sommes pas encore satisfaits ! Oh! que nous sommes exigeants ! et que nous sommes pauvres

(1. Bossuet, *Sermon sur la Nativité de la Sainte Vierge.*

pour être si exigeants ! La présence de Dieu que nous voulons en nous, c'est une présence qui se confonde en quelque sorte avec la nôtre dans l'unité Cesser d'être nous-mêmes, si je puis ainsi parler, pour nous transformer en Lui, et comme sentir son sang dans nos veines à jamais inséparable de notre sang, absorbant ce qu'il y a en nous de mortel, d'hésitant, de fragile et nous communiquant ce que sa vie a d'immortel, de ferme, d'assuré. O Christ, voilà ce que je veux, voilà l'ambition que je surprends dans mon âme : cesser d'être un homme pour devenir un dieu. Aussi longtemps que vous n'aurez pas répondu à ce cri, à cette exigence de tout mon être, je gémirai dans l'accablement et dans le désespoir et vous ne me serez pas assez présent *Nunc et qui sumus in hoc tabernaculo ingemiscimus gravati; eo quod nolumus exspoliari, sed supervestiri ut absorbeatur quod est mortale, a vita*[1].

Chrétiens, tressaillez dans l'allégresse, abreuvez vos âmes au torrent de toutes les espérances, ce que vous désiriez si ardemment est réalisé dans le mystère, mais dans la vérité : *Qui autem efficit nos in hoc ipsum qui dedit nobis pignus spiritus*[2].

Le sang de Dieu — car la grâce est comme le sang de Dieu, *semen Dei* — coule dans votre âme, et dans toutes les facultés de votre âme qui en sont comme les veines immatérielles.

1. II *Cor.*, v, 4.
2. *Ibid.*

Ne le sentez-vous pas davantage à chaque communion ? Ce n'est plus vous qui pensez, mais la pensée de Dieu absorbe votre pensée et lui donne cette certitude inaccessible au doute, cette sérénité que rien ne saurait troubler ; ce n'est plus vous qui voulez, mais c'est un Dieu qui veut en vous avec droiture, avec constance ; ce n'est plus vous qui aimez dans ce mélange douloureux, inégal de sentiments élevés et de sentiments suspects, mais votre cœur fragile est saisi par un amour brûlant comme le feu, pur comme l'Esprit suprême, calme comme l'éternité ; ce n'est plus vous qui agissez : l'activité n'a ni cette puissance, ni cet héroïsme, ni cette fécondité ; vous n'êtes plus vous-mêmes, vous êtes des dieux ; vous ne vivez plus, c'est Jésus-Christ qui est et qui vit en vous : *Vivo, jam non ego, vivit in me Christus* [1].

Messieurs, demeurez dans cette communication intime avec Dieu, ne laissez pas se dissiper le parfum de cette Pâque. Cherchez dans le Christ qui habite votre âme la force de rester vaillants dans vos tentations, actifs dans votre vie privée et publique, résignés dans vos épreuves, et fidèles jusqu'à la mort qui vous ouvrira la porte de cette béatitude dont nous avons tant parlé et dont l'Eucharistie est sur la terre le gage le plus précieux. Ainsi soit-il.

1. *Gal.*, II. 20.

APPENDICES

I

PRINCIPAUX AUTEURS CONSULTÉS

PREMIÈRE CONFÉRENCE

L'EXISTENCE D'UNE FIN DERNIÈRE

DE LA VIE HUMAINE

Auteurs principaux consultés :

Saint Thomas. — Iª IIæ, q. I, art. 1-4. — *III Contra Gentes*, c. 1-2-3-4-5-6 10-11-16. — *II Phys.*, lect. 12-15. — *II Métaph.*, lect. 1-2-3-4-5. — *I Eth.*, lect. 1-3.

Albert le Grand. — *Comment. sup. Arist. locis citatis sup.*

Cajetan. — Iª IIæ, q. I, art. 1-4.

Ferrariensis. — *III C. G.*, c. 1-2-3-4-5-6-10-11-16. — *II Phys.*, q. VIII.

Jean de Saint-Thomas. — *Cursus theologicus*, t. I. — *Ordo Quæstionum*, Iª IIæ, tom. V, disp. Iª. — *Cursus philosophicus.*, t. II; *II Phys.*, q. XIII.

Salmanticenses. — *Cursus theologicus*, t. V Tract. VIII, disp. 1, 2, 3.

Gonet. — *Clypeus Thomisticus* et *Manuale Thomistarum : De Beatitudine.*

Goudin. — *Philosophia. Ethica*, q. I, art. 1.

Billuart. — Tract. *De Ultimo Fine.* — Diss. Iᵉ.

Plusieurs scolastiques modernes à divers titres

nous ont été d'un précieux secours : Le cardinal Zigliara dans sa *Summa Philosophica* — et dans sa *Propædeutica*, liv. I, chap. III-VI.

Mgr Mercier. — *Cours de Philosophie. Ontologie*, 3e édit., quatrième partie, chap. II, par. 3. — *La Cause finale*, chap. IV, art. 2. — *Psychologie*, 5e édit., 3e part., chap. I, 2e section, par. 1-2.

Mgr Lorenzelli. — *Institutiones*, vol. II. — *Psychologia*, pars II, lect. V.

Plusieurs articles de la *Revue thomiste : les Exigences de l'action* (R. P. Gardeil).

Plusieurs articles de la *Revue néo-scolastique*, spécialement : *la Finalité dans l'ordre moral* (Kaufmann, 1899).

Parmi les auteurs de philosophie contemporaine nous avons étudié :

R. P. Villard, O. P. — *Dieu devant la science et la raison*, t. I. — Ce livre remarquable par la grande et sobre allure de son style, par la précision et la sûreté des données scientifiques, nous a été fort utile à diverses reprises. Il nous a spécialement servi dans la traduction de saint Thomas et d'Aristote. La traduction du R. P. Villard nous a paru supérieure à tout ce que nous avons trouvé en français.

Barthélemy-Saint-Hilaire. — Traduction d'Aristote.

M. Thurot. — *La Morale et la Politique d'Aristote.*

M. LE CHANOINE DIDIOT. — *Morale surnaturelle fondamentale.*

Revue des Cours. 1897-1898. — M. EMILE BOUTROUX, *Pascal.*

Plusieurs articles de la *Revue philosophique* et de la *Revue de métaphysique et de morale.*

M. FOUILLÉE. — *Nietzsche et l'Immoralisme. Critique des systèmes de morale contemporains. La France au point de vue morale.*

M. OLLÉE-LAPRUNE. — *Essai sur la morale d'Aristote.*

M. PAUL JANET. — *Les Causes finales.*

M. JOUFFROY. — *Mélanges. Cours de droit naturel.*

M. TAINE. — *Passim*, spécialement *les Philosophes classiques. — Histoire de la littérature anglaise. — Les Origines de la France contemporaine.*

MM. SULLY PRUDHOMME et CHARLES RICHET. — *Le Problème des causes finales.*

M. CLAUDE BERNARD. — *Introduction à la médecine expérimentale.*

Questions de morale : MM. Bernès, Buisson, etc.

Histoire de la Philosophie, par le cardinal GONZALEZ, O. P. Traduction du R. P. de PASCAL ; *Histoire de la Philosophie* de M. FOUILLÉE.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

L'UNITÉ DE LA FIN DERNIÈRE

ET L'UNITÉ DE LA MORALE

Principaux auteurs consultés :

SAINT THOMAS. — Iª IIæ, q. I, art 5-8; q. X, art. 1 ad 3um. — *Ethic.*, lect. IX. — *I Ad Timoth.*, lect. II, in medio. *De veritate*, q. XXVI, art. 11. — *De Spir. Creaturis*, art. III.

ALBERT LE GRAND. — *III Ethic.*, lib. I. Tract. III, CXI et CXII.

CAJETAN. — Iª IIæ, q. I, art. 5 et 6.

JEAN DE SAINT-THOMAS. — *Ibid.*, q. I, art. 5-6.

GONET. — *Manuale*, tom. III. Tract. I, chap. I, p. 2-3.

SALMANTICENSES. — Tom. V. Disp. 4 et 5.

CICÉRON. — *De Finibus*, lib. IV, chap. VII et chap. XIII.

GOUDIN. — *Ethica*, q. I, art. 1, p. 2.

MGR MERCIER. -- *Psychologie*, p. 62.

R. P. COCONNIER. — *L'Ame humaine.*

MGR LORENZELLI. — *Psychologia generalis*, lect. 6.

BOSSUET. — *Traité des Causes.*

M. DE QUATREFAGES. — *L'Espèce humaine.* — *Histoire générale des races humaines.*

RENAN. — *Souvenirs d'enfance.* — *Questions contemporaines.* — *L'avenir religieux des sociétés.*

TROISIÈME CONFÉRENCE

L'OBJET DE LA BÉATITUDE

Principaux auteurs consultés :

Saint Thomas. — Iª IIæ, q. II, q. III, art. 8. — Iª pars, q. XII, art. 1-3. — *C. G.*, c. 29-30, etc. — *Ethic.*, I.

Albert le Grand. — *I Ethic.*

Cajetan. — In Iam p., q. I, art. 1. — Q. XII, art. 1. — Iam IIæ, q. III. art. 8.

Ferrariensis. — *C. G.*, c. 51.

Jean de Saint-Thomas. — Iª p., q. XII, disp. 12, art. 1.

Salmanticenses. — Iª p., q. XII, disp. 1.

Gonet. — *Ibid.*, q. XII, art. 1.

Satoli. — Iª p., q. XII, art. 1.

Zigliara. — *Propædeutica*, II, VII, 3.

Buonpensiere. — *Op. cit.*, q. XII, art. 1.

Lépicier. — *Ibid.*, *Op. cit.*

Pascal. — *Pensées.*

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LA CONQUÊTE DE LA BÉATITUDE

Principaux auteurs consultés :

Saint Thomas. — Ia p., q. xxvi, art. 2 ad Ium; q. lxxxii, art. 3. — Ia IIae, q. iii. — IIIa p., q. ix, art. 1. — *I Ethic.*, lect. 5. — X, lect. 9.

Cajetan. — *Comment. in loc. cit. Summæ.*

Jean de Saint-Thomas. — V. 201, n. 16; 210, n. 34.

Salmanticences. — T. V. Tract. ix, disp. 1.

Gonet. — *Loc. cit.*, disp. iii.

Fouillée. — *Histoire de la Philosophie*, p. 210-211.

Gonzalès. — *Histoire de la Philosophie*, t. II, p. 321.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LA POSSIBILITÉ POUR L'HOMME

DE CONQUÉRIR LA BÉATITUDE

Principaux auteurs consultés :

Saint Thomas. — Ia p., q. xii. — Ia IIæ, q. v. *III C. G.*, c. 52, 147, 157, 159.

Cajetan. — *Comment. in loc. cit.*

Ferrariensis. — *In loc. cit. Summæ C. G.*

Jean de Saint-Thomas. — Ia q. xii, disp. 12, art. 1-2 Disp. xiv, art. 1-5, etc.

Gonet. — Ia p. Tract. ii.

Salmanticenses. — Ia p. Tract. ii.

Billuart. — Ia p., q. xii.

Platon. — *Timée.* — *Des lois.*

Saint Augustin. — *Cité de Dieu*, liv. VIII, chap. v, viii, ix.

Fouillée. — *Revue philosophique* (1893-1894). — *L'abus de l'inconnaissable et la réaction contre la science.*

Zigliara. — *Propædeutica, loc. cit.*

Buonpensiere. — In Iam p., *loc. cit.*

Lépicier. — *Loc. cit.*

SIXIÈME CONFÉRENCE

L'INTÉGRITÉ DE LA BÉATITUDE

Principaux auteurs consultés :

Saint Thomas. — Iª IIæ, q. iv et q. v. — IIIª p. suppl., q. lxix. — q. lxx. — q. lxxxiv. — q. lxxxviii. — q. xcviii.

Cajetan. — Iª IIæ, q. iv et v.

Jean de Saint Thomas. — Iª IIæ, q. v.

Salmanticenses. — T. V, q. iv, dip. ii, v, et q. v, disp. vi.

Gonet. — Iª IIæ Tract. i, cap. iv et v.

Saint Augustin. — *Cité de Dieu*, liv. xxii.

Dante. — *Paradis.*

II

NOTES EXPLICATIVES

SUR

LES CONFÉRENCES

PREMIÈRE CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 25.

Cette doctrine sur les saints Pères nous paraît aujourd'hui d'une importance capitale. Les saints Pères ont été les soleils immortels que Dieu a fait luire sur le berceau de l'Eglise, et rien n'égale l'ampleur de leurs visions, ni la solidité de leurs arguments. On peut dire que quand la génération en fut close, toutes les grandes erreurs et toutes les grandes hérésies s'étaient produites dans la philosophie et dans la foi. Ces erreurs et ces hérésies souvent se trouvèrent défendues par des esprits d'une vigueur peu commune, et les objections qu'ils firent à la vérité prirent sur leurs lèvres et sous leurs plumes toute leur efficacité et tout leur relief. Les saints docteurs des premiers siècles opposèrent à ces objections des réfutations victorieuses dont la vertu ne s'est point émoussée. Il est curieux de trouver dans Renan les affirmations mêmes de Celse, et les raisons d'Origène portent avec la même efficacité contre Celse et contre Renan. Léon XIII a longuement expliqué dans son encyclique *Æterni Patris* le rôle et l'autorité des saints Pères qui pourraient répéter aux impies modernes le mot que Tertullien adressait aux hérétiques de son temps : *En fait de science comme en fait de discipline, quoi que vous en disiez, vous n'êtes pas mes pairs*[1].

Il sera donc toujours nécessaire aux défenseurs de la vérité catholique de connaître les saints Pères, et la science actuelle, en s'appliquant à l'étude critique et exégétique de leurs œuvres, rend de grands services à l'Eglise.

Ce n'est pas à dire que tout ait la même valeur dans ces maîtres de la pensée chrétienne. En traitant leurs

1. *Apologét.*, § 46

affirmations avec respect, en les interprétant avec bienveillance, il est permis et parfois nécessaire de rejeter des théories bizarres qui sont propres à l'un ou à l'autre d'entre eux, de tenir compte et du tour oratoire qu'ils ont donné à leurs doctrines, et des circonstances dans lesquelles ils les ont exposées.

Il nous semble utile à ce sujet de signaler deux conduites extrêmes de quelques-uns de nos contemporains. Les premiers regardent comme intangible tout ce qu'ont dit les saints Pères, les autres, trop peu soucieux des doctrines vraiment traditionnelles et unanimement acceptées dans l'Eglise et par les théologiens, s'attachent au contraire avec un zèle étrange à mettre en relief et à défendre des idées d'une originalité qui jusqu'ici avait, à bon droit, paru suspecte.

Deux sentiments doivent résumer notre attitude à l'égard des saints Pères : un sentiment de respect pour leur génie et pour l'autorité intellectuelle et surnaturelle dont l'Eglise les a revêtus. Ce respect nous pousse à les lire avec humilité, à essayer de les comprendre : et cette lecture et cet effort nous amèneront à une véritable supériorité d'intelligence des choses révélées. Ce même respect contenant un hommage à l'endroit de ces saints nous attirera de leur part des lumières et des bénédictions. A ce propos voici ce que dit le cardinal Cajetan (Ia IIæ, q. CXLVIII, art. 4 fin) : *Dantibus ergo operam declarationi divinorum sermonum per prophetas, apostolos, doctoresque sacros, lumen datur et intellectus, utpote parvulis in oculis suis et seipsos submittentibus illorum doctrinæ.*

Ce respect est parfaitement conciliable avec une certaine liberté. Plusieurs fois, les souverains pontifes, en recommandant le culte des saints Pères et leur doctrine, nous ont prévenus qu'il y avait des limites à leur autorité. Léon XIII a traité spécialement ce sujet dans l'encyclique *Providentissimus.*

Mgr Freppel dans ses cours de patrologie a souvent exposé d'une manière claire la valeur inébranlable de la doctrine des saints Pères et son efficacité contre les erreurs actuelles.

Saint Thomas parle à diverses reprises de l'autorité

de ces docteurs sacrés : Ia p., q. I, art. 8; — Sent. II, dist. XIV, art. 2.

Parmi les théologiens, nul n'a été plus complet, ni plus impartial sur cette question que Melchior Cano (*De locis theologicis*).

NOTE 2, *p.* 34.

1. Sur Lamarck et Darwinet la relation de leurs systèmes avec la loi de la finalité, voyez M. Paul Janet : *Les Causes finales*, 4e édit., liv. I, chap. VIII.

2. *Descartes*. Descartes ne nie pas les fins dans la nature, mais il prétend qu'il nous est impossible de les connaître. Nous présumerions trop de nous-mêmes, « si nous prétendions de pouvoir connaître par la force de notre esprit quelles sont les fins pour lesquelles il (Dieu) les a créées (les choses). » *Principes de philosophie*, III, 2.

3. La loi de Cuvier dite loi des *corrélations organiques* est résumée en ces termes par lui : « Tout être organisé forme un ensemble, un système clos dont les parties se correspondent mutuellement et concourent à une action définitive par une action réciproque. » (M. Paul Janet, *ibid.*, p. 63.) Comme l'ont observé divers savants cités par M. Paul Janet (Appendice, p. 604-609), il ne faut pas exagérer cette loi. Certains organes, les mêmes du moins en apparence, et que l'on dirait créés pour un but identique, appartiennent à des êtres divers par leur nature et leur destinée. C'est donc à la nature même de l'être qu'il faut regarder pour être sûr de la fin à laquelle il est appelé. Cette doctrine est mise en un curieux relief par M. Fabre dans ses *Souvenirs entomologiques*. Ce savant finaliste observe en effet que, pour connaître la nature des insectes, il ne suffit pas d'étudier leurs organes ou leurs squelettes, mais qu'il faut encore les suivre dans leurs actes et dans leurs industries. Cette observation est parfaitement d'accord avec la pensée que répètent sans cesse saint Thomas et Aristote : à savoir que la nature d'un être se trahit par ses opérations.

4. *Stuart Mill*. M. Stuart Mill enseigne dans *Auguste Comte et le positivisme* (p. 15) qu'il « est convenable de

commencer par décharger la doctrine positive d'un préjugé que l'opinion religieuse a contre elle », à savoir, que si la révolution rêvée par Comte réussissait, « le genre humain cesserait de rapporter la constitution de la nature à une volonté intelligente et de croire aucunement à un créateur et suprême ordonnateur du monde, etc. »

5. *Claude Bernard*. Il est bien difficile de dire si Claude Bernard est un adversaire ou un partisan des causes finales. Il serait plus juste de reconnaître que, comme savant, il n'est ni l'un ni l'autre. Mais il est certain, par exemple, qu'il suppose dans son langage les causes finales; on pourrait en donner bien des preuves. En voici une : « Le cœur est essentiellement une machine motrice vivante, une pompe foulante *destinée* à laisser dans tous les organes un liquide qui les nourrisse... A tous les degrés de l'échelle animale, le cœur remplit cette fonction d'irrigateur mécanique. »

6. *M. Charles Richet*. Le témoignage de M. Charles Richet est précieux, car c'est le témoignage d'un positiviste contemporain, mais il est bien timide. M. Richet aurait pu, plus fidèle au vrai positivisme, celui qui constate tout ce qu'il est possible de constater, tirer de ses observations les conclusions dont elles étaient pleines et sans manquer à sa méthode. *L'effort, la tendance, le mouvement* de tout être vers la vie, « *vers un maximum et un optimum de vie*..., vers un *état meilleur* », ne sont pas seulement acceptables, mais s'imposent au savant comme au philosophe.

Les adversaires des causes finales.

Les physiciens primitifs comme Empédocle, Anaxagore et Parménide, les pythagoriciens, les atomistes comme Epicure et Lucrèce, les déterministes comme Bacon et Spinoza, les évolutionnistes comme Darwin et Spencer, sont rangés d'ordinaire parmi les adversaires des causes finales. Mais il faudrait se garder de croire que tous nient au même degré ou de la même manière la loi de la finalité. M. Fouillée, dans le consciencieux travail qu'il a fait sur l'histoire de la philosophie, a résumé avec précision et exactitude les idées de ces différents

penseurs. Voyez ce qu'il a dit en particulier, à ce sujet, d'Anaxagore, p. 39 ; d'Empédocle, p. 56 ; de Xénophane, de Parménide, p. 50 ; de Pythagore, p. 44 ; d'Épicure et de Lucrèce, p. 146-157 ; de Bacon, p. 231 ; de Descartes, p. 268 ; de Spinoza, p. 296 ; de Comte, p. 424 ; de Stuart Mill, de Darwin, d'Herbert Spencer, p. 468-479.

Terminons cette note en disant qu'Aristote, dans le second livre de ses *Physiques*, a donné les preuves de la loi de la finalité. — Après avoir expliqué les arguments positifs qui nous obligent à accepter que tout agent agit en vue d'une fin, le philosophe démontre que les objections apportées contre sa thèse par les anciens sages servent à mettre en lumière la nécessité de sa conclusion. Il est curieux de constater que les raisons invoquées par Descartes pour rejeter l'évidence des causes finales dans la nature ne diffèrent pas des raisons d'Empédocle réfutées et mises à profit par Aristote.

Voici un des textes de Descartes (*le Monde*, vol. IV, p. 263) : « Quelqu'un dira (à propos de la formation du corps humain) avec dédain qu'il est ridicule d'attribuer un phénomène aussi important que la formation de l'homme à de si petites causes (les lois du mécanisme universel). Mais quelles plus grandes causes faut-il que les lois éternelles de la nature ? Veut-on l'intervention immédiate d'une intelligence ? De quelle intelligence ? De Dieu lui-même ? — Pourquoi donc naît-il des monstres ? » Et voici la réfutation d'Aristote, *II. Phys.*, chap. VIII : *Fit autem et in hisce peccatum, quæ per artes conficiuntur : scripsit enim grammaticus non recte, et potionem medicus non recte porrexit. Quare patet et in hisce fieri posse quæ natura fiunt. Quodsi aliqua sunt in arte in quibus id quod recte alicujus fit, efficitur gratia in iis autem quæ peccantur, gratia quidem alicujus, ars aggreditur facere, sed non assequitur illud. Similiter et in naturalibus erit, et monstra peccata erunt illius quod alicujus gratia facit.*

Ce que saint Thomas (lect. XIV) explique ainsi : *Si enim ars non ageret ad determinatum finem, qualitercumque ars operaretur non esset peccatum : quia operatio artis a qualiter se haberet ad omnia. Hoc ipsum igitur quod in arte contingit esse peccatum est signum quod ars propter aliquid oneratur. Ita etiam contingit in naturali-*

bus rebus in quibus monstra sunt quasi naturæ peccata propter aliquid agentis, in quantum deficit recta operatio naturæ, et hoc ipsum quod in naturalibus contingit esse peccatum, est signum quod natura propter aliquid agat.

NOTE 3, *p.* 43.

Ce raisonnement par lequel nous concluons à la réalité objective de la fin dernière s'appuie sur le principe philosophique que le vrai est dans l'esprit et le bien dans les choses. *Verum et falsum*, dit saint Thomas (*VI Metaphys.*, lect. IV), *quæ sunt objecta cognitionis, sunt in mente. Bonum vero et malum quæ sunt objecta appetitus sunt in rebus. Item... sicut cognitio perficitur per hoc quod res cognitæ sunt in cognoscente, ita appetitus quicumque perficitur per ordinem appetentis ad res appetibiles.*

Mais la réalité de la fin dernière suppose encore deux autres vérités : la première que le désir du bonheur est réel et naturel : le second que la réalité du désir et de la faculté entraine la réalité de l'objet qui leur correspond. Quant au premier point à savoir que le désir du bonheur est réel et naturel, nous sommes dans une certitude absolue. Nous appelons en effet désir ou faculté naturels, le désir ou la faculté que l'on trouve en toute volonté normale et toujours. Or, c'est un des axiomes que les poètes, les religions, les philosophies ont le plus chanté, à savoir que tout homme est tourmenté par la soif du bonheur parfait.

Le second principe n'est pas moins évident et la boutade de Taine à laquelle nous avons fait allusion n'enlève rien à sa solidité. — Une expérience universelle nous apprend que partout où il y a une tendance naturelle, il y a un objet correspondant. Les savants les plus ennemis de la finalité, comme nous l'avons dit, et comme M. Charles Richet le fait ressortir dans ses articles, dès qu'ils ont découvert une force, se mettent à la recherhe du but pour lequel elle a été créée. Et, au moins dans la pratique, ils reconnaissent la loi que saint Thomas énonce à chaque instant : Dieu ou la nature n'ont rien fait en vain.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 57.

Cette fureur de dissection est critiquée par ceux mêmes qui ont le plus contribué à l'entretenir. M. Renan, ce démolisseur fameux, disait que « nous nous éloignons de la nature à force de la sonder ». *Souvenirs d'enfance*, préface, p. 9. Il accusait la Révolution, fille de l'individualisme, d'avoir « tout désagrégé, brisé tous les corps, démantelé la société ». (Questions contemporaines. *L'Avenir religieux des sociétés*, p. 352.

Il critiquait « ce code de lois.... où toute œuvre collective et perpétuelle est interdite, où les unités morales, qui sont les vraies, sont dissoutes à chaque décès ». (*Ibid.*, préface, p. 3.)

NOTE 2, *p.* 60.

Cette unité de substance et d'organisme est admirablement expliquée dans les anciens et dans les modernes, les premiers basant sur les expériences sensibles leurs raisonnements philosophiques, les savants s'autorisant des découvertes si merveilleuses de la physiologie actuelle. Saint Thomas q. *de Verit.*, XXVI, art. 10) explique ainsi les manifestations de l'unité dans l'homme :

Secundum naturæ ordinem propter colligationem virium animæ in una essentia, et animæ corporis in uno esse compositi, vires superiores et inferiores, et etiam corpus, invicem in se effluunt quod in aliquo eorum superabundat ; et inde est quod ex apprehensione animæ transmutatur corpus secundum calorem et frigus et quandoque usque ad sanitatem et ægritudinem et usque ad mortem contingit enim aliquem ex gaudio vel tristitia vel amore mortem incurrere. Et inde est quod ex ipsa gloria animæ fit redundantia in corpus glorificatum et similiter est e converso quod transmutatio corporis in animam redundat. Anima enim conjuncta corpori ejus complexiones imitatur secundum amen-

tiam vel docilitatem. Similiter ex viribus superioribus fit redundantia in inferiores : cum ad motum voluntatis intensum sequitur passio in sensuali appetitu, et ex intensa contemplatione retrahuntur vel impediuntur vires animales a suis actibus ; et e converso ex viribus inferioribus fit redundantia in superiores ; ut cum ex vehementia, passionum in sensuali appetitu existentium obtenebratur ratio ut judicet quasi simpliciter bonum id quod homo per passionem afficitur.

De leur côté, les savants même matérialistes décrivent l'enchaînement évident de tous les éléments dans l'homme.

Moleschott, dans son *Kreislauf des Lebens*, dit que la pensée « fait sentir profondément son influence dans les états matériels du corps... Comme chacun sait, c'est dans les nerfs que se passent les phénomènes qui produisent le plus souvent le raccourcissement des fibres musculaires et par conséquent le mouvement ; en outre les nerfs sont les organes de la sensation dans le corps. Les impressions que le monde extérieur fait sur nos sens sont conduites par les nerfs à la moelle et au cerveau sous formes de sensation, dans l'acception la plus large du mot Ces impressions arrivent à la conscience dans le cerveau. Les excitations qui frappent les nerfs à la périphérie du corps ne sont perçues que lorsque les nerfs les ont conduites au cerveau. Or, une découverte que nous devons à Du Bois-Reymond montre qu'il existe dans tous les nerfs un courant électrique. Cette découverte incontestablement une des plus grandes que notre siècle ait faites dans le domaine de la physiologie, nous permet de constater entre la pensée et les phénomènes matériels qui se passent en nous d'étonnants rapports. » Cité par le R P. Coconnier : *l'Ame humaine*, p. 262.

Milne-Edwards a des paroles non moins précises pour dépeindre l'adaptation des organes dans les animaux et l'unité de substance. Cette unité constatée dans les êtres inférieurs nous prépare à la rencontrer dans l'homme. Voici les paroles de Milne-Edwards :

« Il est évident, par exemple, que chez un mammifère, dont le système dentaire est disposé pour couper de la chair et pour saisir une proie vivante, le tube digestif doit être approprié au régime carnassier, et diffé-

rera de celui d'un animal herbivore, mais cet appareil digestif resterait inactif, si l'animal n'était organisé de manière à pouvoir s'emparer de la proie dont il doit se nourrir : il faut que ses mouvements soient rapides et puissants ; il lui faut donc un système de leviers favorablement disposés pour la locomotion et des muscles d'une grande énergie ; or l'énergie des contractions musculaires suppose une respiration active ; et les rapports de l'atmosphère avec la profondeur de l'organisme ne peuvent se bien établir qu'à l'aide d'une circulation rapide des liquides nourriciers. Ce régime carnassier nécessite aussi chez l'animal chasseur des sens très parfaits pour le guider dans la recherche de sa proie, et des instruments de préhension pour qu'il puisse s'en saisir lorsqu'il l'aura atteinte. La disposition du système nerveux, du squelette, de l'appareil de circulation et des organes respiratoires devra donc être en harmonie avec le caractère particulier de l'appareil digestif, ou plutôt toutes ces parties seront, à certains égards, dans une dépendance mutuelle dont la nécessité est évidente.» (Milne-Edwards, *Introduction à la Zoologie générale*, chap. x, p. 62. Cité par Mgr Mercier, *Psychologie*, p. 62.)

La psychologie de James Mill, de Stuart Mill, de Bain, de Lewes, d'Herbert Spencer incline à la même conclusion. « La substance unique, dit Bain, avec deux ordres de propriétés, deux faces! une unité à deux faces, semble plutôt satisfaire à toutes les exigences de la question. » Cardinal Gonzalez, *Histoire de la Philosophie*, t. IV, p. 303.)

Ce n'est pas que tous soient d'accord aujourd'hui, sur cette unité. « Dans la théorie de l'évolution d'après Hæckel, l'être humain, l'homme, loin d'être *une* substance ou essence vivante, *une* personne, *un* individu, doit être conçu comme une espèce de ruches dans lesquelles les cellules jouent le rôle des abeilles. Il faut croire, sur la parole de l'auteur de l'*Anthropogénie*, « que notre corps n'est pas une parfaite unité, comme l'homme se plaisait à le croire dans la naïveté de ses premières idées, mais une communauté sociale très complexe, une colonie, un état composé de plusieurs unités vivantes, de plusieurs cellules indépendantes les unes des au-

tres. » (*Ibid.*, p. 351. Voyez Mgr Mercier, *Psychologie*, p. 61 : *Unité de la substance vivante.*)

Cette affirmation ne tient pas contre les preuves métaphysiques et scientifiques auxquelles nous avons fait appel.

NOTE 3, *p.* 68.

Tel est le principe sur lequel nous appuyons la seconde partie de notre conférence.

Chacun sait que notre affirmation est combattue d'une manière plus ou moins radicale par les partisans de l'évolutionnisme et du transformisme.

D'abord, on trouverait dans les âges les plus reculés l'idée du transformisme à tous ses degrés. — Héraclite, par exemple, et Empédocle ont certainement préconisé des doctrines analogues à celles de Darwin. Et c'est l'exposition de leur système (II *Phys.*, chap. VIII) que par erreur Darwin a prise pour l'opinion même d'Aristote, alors qu'en réalité le philosophe rejette et réfute cet évolutionnisme antique.

La théorie du transformisme fut même appliquée à l'homme par les anciens, comme en témoignent ces paroles de saint Thomas (Ia p., q. XVIII, art. 2, ad 2) : *Et ideo alii dicunt, quod illa eadem anima quæ primo fuit vegetativa tantum, postmodum per actionem virtutis quæ est in semine, perducitur ad hoc ut ipsa eadem fiat intellectiva, non quidem per virtutem activam seminis, sed per virtutem superioris agentis, scilicet Dei de foris illustrantis.*

Voir Aristote : *De anima*, I, chap. IV et III, chap. V et VII ; *Métaphys.*, VII, chap. X ; *Génération des animaux*, II, chap IV.

Comme on le voit, ce système est, selon le mot du cardinal Zigliara (*Propædeutica*, livre 1, chap. III), à peu près identique à celui de Darwin.

A des époques plus rapprochées de nous Darwin a cité lui-même parmi ses précurseurs : Lamarck, 1801-1815 ; Etienne Geoffroy-Saint-Hilaire, 1795 ; Rev. W. Herbert, 1822 ; Grant, 1826 ; Patrik Matthew, 1831 ; Rafinesque, 1836 ; Haldemann, 1843 ; l'auteur anonyme des *Vestiges de la création*, 1844 ; d'Osmalius-d'Halloy, 1831-1849 ; Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, 1850 ; Freke, 1851 ;

Herbert Spencer, 1852-1858; Naudin, 1852; Keyserling, 1853; Schaafhausen, 1853; Baden-Powel, 1855.

A cette énumération M. de Quatrefages ajoute quatre Français : de Maillet, Buffon, Robinet et Bory de Saint-Vincent (*Charles Darwin et ses précurseurs français*). Mais jamais l'évolutionnisme n'avait eu la fortune qu'il a de nos jours. Le mouvement darwiniste a été considérable dans le monde entier et a envahi toutes les branches des connaissances humaines.

Deux écoles se sont élevées, l'une radicale et l'autre mitigée. La première, conduite par Hæckel, a eu pour principaux disciples Burmeister, Jœger, Mme Royer et Cotta.

La seconde s'est subdivisée en deux classes. L'une, « sans se prononcer ouvertement sur l'ensemble du système », dit le cardinal Gonzalez, fait l'application de l'une ou de l'autre hypothèse darwiniste à des sciences particulières. Elle compte Bückle dans son *Histoire de la civilisation d'Angleterre;* Draper dans son *Histoire du développement intellectuel de l'Europe;* Bagheot, auteur des *Lois scientifiques du développement des nations dans leurs rapports avec les principes de la sélection naturelle et de l'hérédité.*

Dans l'anthropologie : Lyell, Lubbock, Tylor; dans la philologie : Scheicher, Curtius, Sheintal, Geiger, ont adopté certaines idées darwinistes.

L'autre pratique une sorte d'éclectisme, acceptant le darwinisme en zoologie, y introduisant des modifications plus ou moins considérables. Wagner, Nægeli, Wigand, Kalliker, Strauss, tentent la conciliation du darwinisme avec le panthéisme. Wallan, Mivart, Braun, Baer, essayent l'accord « du darwinisme avec leurs idées politico-religieuses ». Vischner et Heller appliquent ces mêmes principes à la religion et aux études théologiques. Enfin l'école psychologique, avec James Mill, Stuart Mill, Bain, Lewes et Herbert Spencer, a suivi en même temps Comte et Darwin. Herbert Spencer, le plus original peut-être et le plus abondant durant ces dernières années des écrivains de l'Angleterre, a mis la loi de l'évolution en relation avec les questions de l'être et de la connaissance, du monde organique et inorganique,

de l'histoire, du gouvernement, de la société, de l'industrie, de l'art, du commerce.

Au point de vue dogmatique le darwinisme n'est point en contradiction avec le catholicisme aussi longtemps qu'on ne l'applique pas à l'âme humaine.

Au point de vue philosophique le darwinisme semble inacceptable dans ses conclusions comme dans ses principes. Voici ce que disait déjà Cicéron :

Omnis natura vult esse conservatrix sui, ut et salva sit et in genere conservetur suo (*De Finibus*, liv. IV, chap. VIII). *Omnis enim natura est diligens sui. Quæ enim est quæ se unquam deseret, aut partem aliquam sui, aut ejus partis habitum, aut vim, aut illius eorum motum aut statum? Quæ autem naturæ suæ primæ institutionis oblita est? Nulla profecto, quin suam vim retineat a primo ad extremum.* (*Ibid.*, chap. XIII.)

Saint Thomas exprimait la même idée dans ces paroles :

Inest unicuique naturale desiderium ad conservandum suum esse, quod non conservaretur si transmutaretur in alteram naturam. Unde nulla res quæ est in inferiori gradu naturæ, potest appetere superioris naturæ gradum. Sicut asinus non appetit esse equum. Quia si transferretur in gradum superioris naturæ, jam ipsa non esset. (I, q. LVIII, art 3.)

Les prétendus axiomes de la *sélection naturelle* et *de la lutte pour l'existence* ne conduisent nullement au changement des espèces.

Les expériences auxquelles se sont livrés les plus savants des transformistes et qui peuvent être utiles par ailleurs ne concluent pas davantage à la vérité de cette doctrine. « Ce qui précède suffira, j'espère, dit M. de Quatrefages, pour faire comprendre pourquoi je ne saurais accepter même la plus séduisante de ces théories. A des degrés divers elles concordent avec certains faits généraux et rendent compte d'un certain nombre de phénomènes. Mais toutes sans exception n'atteignent ce résultat qu'à l'aide d'hypothèses en contradiction flagrante avec d'autres faits généraux, tout aussi fondamentaux que ceux qu'elles expliquent. » (*L'Espèce humaine*, 8e édition, p. 74.) Quoi qu'il en soit du darwinisme en général, nous ne pouvons ni au regard

de la théologie, ni au regard de la philosophie, ni au regard de la science, accepter son application à l'âme humaine.

La foi enseigne que Dieu a créé directement l'âme, que tous les hommes viennent d'un seul couple dans lequel ils ont tous péché.

En philosophie, le darwinisme n'explique nullement comment de végétative ou de sensitive, l'âme humaine est devenue intellectuelle.

Mais au regard de la science, la théorie est également condamnée.

En physiologie quand deux espèces sont différentes les croisements entre les individus de ces deux différentes espèces ou bien sont stériles, ou bien « la fécondité est diminuée à peu près constamment et le plus souvent dans une proportion très considérable ». C'est le phénomène de l'*hybridation* (Quatrefages, *ibid.*, p. 50).

Si au contraire le croisement se produit entre individus de même espèce, mais de variété ou de race diverse, la fécondité d'ordinaire est augmentée. C'est le phénomène du *métissage*.

Or, « en tout et partout, le croisement entre groupes humains montre les phénomènes du métissage et jamais ceux de l'hybridation.

« Donc ces groupes humains, quelque différents qu'ils puissent être ou nous paraître, ne sont que les races d'une seule et même espèce et non des espèces distinctes. Donc, il n'existe qu'une seule espèce humaine. » (Quatrefages, *ibid.*, p. 64.)

Cet argument est général et prouve l'unité de l'espèce humaine dans le passé, dans le présent et dans l'avenir.

M. de Quatrefages et son école ont étudié les différentes races humaines dans le présent. Et ils ont trouvé non seulement que ces races en se croisant devenaient fécondes, mais encore qu'elles avaient toutes les mêmes caractères *extérieurs*, *anatomiques*, *physiologiques*, *pathologiques*, *intellectuels*, *moraux*, *religieux*. Secondement, ils ont constaté, en étudiant les races fossiles, que les hommes du passé ressemblaient absolument à l'homme du présent. Que ces hommes fossiles aient appartenu à telle ou telle époque primitive, partout les documents qu'ils nous ont laissés, les ossements que l'on a

retrouvés, dénotent en eux les mêmes caractères physiques et psychologiques. Voyez Quatrefages, *Histoire générale des races humaines*.

Enfin l'illustre savant auquel nous nous en référons conclut dans les ouvrages cités que l'homme n'a eu sur la terre qu'un centre primitif d'apparition. L'étude des langues et des migrations l'amène à cette solution et confirme encore que nous venons d'un seul couple.

Il semble bien que, d'une manière définitive, la science concorde avec la foi et enseigne l'unité de l'espèce humaine.

Au moment où nous terminons cette note, la *Revue des Deux Mondes* publie un article de M. Dastre dans lequel celui-ci expose la théorie d'un savant hollandais, M. Hugo de Vries. On sait que l'on regardait comme définitivement abandonnées les idées du transformisme par *changement brusque*. Or, « l'idée maîtresse de H. de Vries, c'est la mutation brusque des formes vivantes ». En lisant l'intéressante note de M. Dastre (*Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1903), on se rendra compte de l'incertitude qui règne parmi les transformistes même pour ce qui regarde les espèces inférieures.

TROISIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 84.

Nous faisons allusion particulièrement dans ce passage aux tentatives qui ont été faites au *Collège libre des sciences sociales*. Quant aux dissentiments qui existent entre les professeurs dont nous avons les leçons, ils sont avoués par M. Boutroux dans l'avant-propos qu'il a écrit aux premières pages de ces leçons : « A quoi bon, s'est-on dit, faire éclater aux yeux du public le désaccord qui règne entre les doctes, touchant les principes mêmes de la conduite de votre vie? » (*Morale sociale*, 1899, avant-propos, p. 1.)

Je sais bien que M. Boutroux nous dit que ces mes-

sieurs « n'ont pas laissé de se trouver en harmonie sur plus d'un point de grande importance ». *Ibid.*

Hélas! que cet accord est superficiel et le seul titre des leçons professées suffit à montrer la diversité des vagues pensées dans laquelle se perdent ces associés.

Dans cette même association de professeurs on rencontre les théories les plus grossières de la philosophie païenne. Qu'il nous soit permis de citer ce passage de M. Fournière (1900, p. 274) : « L'humble plaisir du ventre affirmé par Épicure fut et demeure la forte et vivace racine qui nourrit de toute éternité la magnifique floraison d'altruisme promise aux fraternités prochaines. C'est le ventre qui nous rattache à l'espèce ; c'est le ventre qui digère et aussi qui engendre. Par le ventre qui digère, l'individu se conserve ; par le ventre qui engendre, l'espèce se perpétue. S'il contient tout l'égoïsme, il contient aussi tout l'altruisme. »

NOTE 2, *p.* 92.

Cette proposition est certaine. *Natura*, dit Aristote, *desideramus scire.* Or savoir, c'est connaître la cause. *Scire est cognoscere causam propter quam res est*, ajoute le même philosophe.

De plus quand on est arrivé à connaître l'existence de la cause, le désir monte plus haut, il devient ambitieux de voir cette cause en elle-même et dans son essence. Peut-on appliquer ce principe à la connaissance de Dieu? — D'un côté il est certain que la contemplation des créatures nous conduit à découvrir l'existence du Très-Haut. Cette première découverte entraîne-t-elle le désir naturel d'arriver jusqu'à l'essence divine?

Parmi les thomistes deux interprétations se sont produites.

La première est de Cajetan et elle est adoptée par beaucoup de commentateurs. Elle consiste à dire que l'homme se trouve et s'est toujours trouvé en face d'effets naturels et surnaturels et que l'étude de cette double fécondité divine conduit l'esprit au désir qui ne peut pas être frustré, de voir en lui-même l'Être éternel. Si l'on ne considère que les effets naturels, l'homme n'a pas

par lui-même le désir de voir Dieu *d une manière absolue* et comme il est réellement en lui-même et dans sa substance, mais comme créateur, comme ordonnateur du monde. Si au contraire l'on s'arrête aux effets de grâce et de gloire qui ont été prodigués en nous et en dehors de nous, et dont Dieu est l'auteur en tant que Dieu, nous arrivons au désir de voir l'essence divine. — Ce désir est appelé naturel, non point parce qu'il jaillit de la nature prise dans ses éléments intrinsèques et séparés de la grâce, mais bien de la nature comme elle est, c'est-à-dire élevée à l'ordre surnaturel. Voici le principal texte de Cajetan I p., q. XII, art 1 :

Circa hanc rationem dubium duplex occurrit. Primum est simpliciter et ad hominem. Non enim videtur verum quod intellectus creatus naturaliter desideret videre Deum, quoniam natura non largitur inclinationem ad aliquid ad quod tota vis naturæ perducere nequit, cujus signum est quod organa natura dedit cuilibet potentiæ quam intus in anima posuit. Et in II Cœli, dicitur quod, si astra haberent vim progressivam, natura dedisset eis organa opportuna. Implicare igitur videtur, quod natura det desiderium visionis divinæ : et quod non possit dare requisita ad visionem illam puta lumen gloriæ, etc. Apud S. Thom. quoque doctrinam, ut dictum est in art. I huj. operis, homo non naturaliter, sed obedientialiter ordinatur in felicitatem illam. Ergo.

Secundum vero dubium est, quia concesso toto processu, non sequitur intentum, infert enim tantum : Ergo prima causa videri potest, non ergo Deus. Dicam enim quod Deus in quantum causa rerum videri desideratur, et non secundum substantiam suam in se. Et sic scietur non quid est absolute; sed ut creator, ut gubernator, etc. ut patet in nobis. Desideramus enim ex primo motu scire, quid est illa substantia ut primus motor, et hujus conditionibus, ut sic notis, quiescit desiderium, ut patet in complemento scientiarum.

Ad evidentiam horum scito quod creatura rationalis potest dupliciter considerari, uno modo, absolute, alio modo ut ordinata est ad felicitatem. Si primo modo consideretur, sic natura de ejus desiderium non se extendit ultra naturæ facultatem, et sic concedo quod non naturaliter desiderat visionem Dei absolute. Si vero secundo modo

consideratur, sic naturaliter desiderat visionem Dei, quia, ut sic, novit quosdam effectus, puta, gratiæ et gloriæ, quorum causa est Deus, ut Deus est in se absolute, non ut universale agens. Notis autem effectibus naturale est cuilibet intellectuali desiderare notitiam causæ. Et propterea desiderium visionis divinæ (etsi non sit naturale intellectui creato absolute), est tamen naturale ei, supposita revelatione talium effectuum. Et sic tam ratio hic delegata quam reliquæ rationes ad idem collectæ, c. 50, lib. III. C. Gent. concludunt inane fore desiderium intellectualis naturæ creatæ, si Deum videre non possit. Non autem opportuit exprimi, quod creaturæ intellectuali non absolute, sed ut ordinata ad felicitatem esset sermo : quia commune est cuilibet scientiæ, quod semper intelligantur termini formaliter, ut subsunt illi scientiæ, ut patet de quantitate in physicis. Constat autem ex II Gentes, *capit.* IV, — *quod creaturæ non sunt de consideratione theologica, nisi ut ordinantur gubernantur, prædestinantur a Deo in Deum, ut supremum omnium finem, alioquin non in ordine ad altissimam causam et propriam theologo theologica considerarentur, ut de se patet.*

Il semble bien qu'Albert le Grand ait la même théorie que Cajetan. Voici ce qu'il dit (*I Metaphys.*, tract. I. chap. V) :

Sed non quietat desiderium sciendi secundum quod est Deus, vel natura quædam secundum se existens, sed potius secundum quod est causa rerum altissima cujus scientia causat ens : quia sic etiam est ratio et lumen omnium artificiatorum.

La seconde interprétation nous est fournie par Sylvestre de Ferrare dans son commentaire sur le chapitre LI du IIIe livre *Contra Gentes*. — Elle prétend que, par les seules forces de la nature, l'intelligence a le désir de connaître la substance comme elle est en elle-même du Créateur, de l'ordonnateur suprême, non point du Dieu surnaturel trine et un.

Ces deux opinions paraissent s'appuyer sur des textes et des raisons sérieuses. Elles sont peut-être moins contradictoires qu'elles n'en ont l'air au premier abord. Premièrement elles s'accordent à affirmer qu'aucune créature n'a par les seules forces de la nature le désir de voir l'essence divine dans l'unité de la substance et

dans la Trinité des personnes. Et ainsi l'une et l'autre se gardent de confondre l'ordre de la nature et l'ordre de la grâce.

Secondement Cajetan et Ferrariensis enseignent, bien qu'avec des explications différentes, que l'esprit humain ne peut arriver efficacement à voir en elle-même l'essence de la cause première, soit comme le veut Cajetan que le désir n'aille pas jusqu'à la vision de l'essence prise en elle-même de cette cause, soit comme le dit Ferrariensis que ce désir n'étant pas inné, mais la suite de la connaissance *elicitum*, il n'y ait pas d'inconvénient à ce qu'il ne soit pas réalisé par les forces naturelles.

La différence dans l'explication des deux grands théologiens consiste donc en ce que l'un, Cajetan, dit qu'il y a une proportion parfaite entre le désir que la nature est capable de concevoir et la vision qu'elle peut par elle-même réaliser; l'autre, Sylvestre de Ferrare, met une disproportion entre le désir et la puissance de réalisation et ainsi une déception dans le désir. Mais, dit-il, nous pouvons accepter qu'un désir puisse être frustré, dès lors qu'il est le résultat d'une connaissance, et qu'il n'est pas inné à la nature.

Malgré tout, Cajetan nous paraît avoir commenté saint Thomas d'une manière plus satisfaisante. Dès lors, nous pensons qu'il y a proportion entre le désir que l'homme est capable de concevoir et le désir qu'il est capable de réaliser. En conséquence, devant le monde qu'il a sous les yeux, l'homme désire naturellement connaître la cause première en elle-même autant qu'elle est connaissable à un esprit construit comme le sien, car le bonheur qu'il convoite est un bonheur correspondant à sa constitution spéciale. Nous désirons être heureux, *ut homines*, comme dit Aristote. Mais parce qu'il a plu à Dieu de produire des effets surnaturels de grâce et de gloire, notre désir s'agrandit et nous souhaitons de connaître en lui-même l'auteur du monde surnaturel, c'est-à-dire Dieu en tant que Dieu.

Et parce que Dieu, en tant que Dieu, ne peut être vu, s'il n'est vu directement et face à face, il s'ensuit que le désir surnaturel de connaître Dieu comme il est et autant qu'il nous est surnaturellement connaissable,

serait frustré, s'il n'était satisfait par la seule vision qui puisse le satisfaire, la vision face à face.

Cela prouve du moins que la vision de l'essence divine, loin de répugner à la nature, remplit le double désir qui lui vient d'elle-même et qui lui vient de la grâce.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 112.

1. Cette opinion est attribuée à Henry de Gand, le *docteur solennel*. On a appelé cette opinion la doctrine de l'*illapsus*, parce qu'elle indique je ne sais quelle pénétration de la substance divine dans la substance humaine.

2. Opinion de saint Bonaventure. — On prétend que saint Bonaventure (IV dist. 49, a. 1 q. n° 5) a enseigné que la béatitude se consomme par un *habitus* qui unit l'homme à Dieu.

Que cette explication soit ou non de saint Bonaventure, elle n'est pas acceptable, car la béatitude étant la perfection suprême, l'*habitus* ne trouvant sa perfection que dans l'acte, l'acte de l'habitus seul peut constituer la béatitude. Aristote avait déjà réfuté cette opinion quand il disait (*I Ethic.*, 9) : « Cependant, il semble qu'il y a une grande différence à faire consister le souverain bien dans la possession ou dans l'usage, dans la disposition ou dans la pratique de la vertu ; car la disposition peut exister sans produire rien de bien, comme cela arrive pour un homme qui dort, ou qui demeure oisif pour un motif quelconque. » (Traduction Thurot.)

3. La béatitude consiste dans une opération *vitale*. Jean de Ripa aurait enseigné que la béatitude se serait réalisée par la communication d'une opération divine. — Voyez Billuart.

4. La béatitude consiste dans un acte vital continu. *Requiritur etiam ad felicitatem continuitas et perpetuitas*

quantum possibile est. Hoc enim naturaliter appetitus habentis intellectum desiderat, utpote apprehendens non solum esse ut nunc sicut sensus, sed etiam esse simpliciter. Cum autem esse sit secundum seipsum appetibile, consequens est quod sicut anima per sensum appetit nunc esse, ita etiam homo per intellectum apprehendens esse simpliciter, appetit esse simpliciter et non solum ut nunc. Et ideo de ratione perfectæ felicitatis est continuitas et perpetuitas, quam tamen præsens vita non patitur. Unde in præsenti vita, non potest esse perfecta felicitas. Oportet tamen quod felicitas qualis possibilis est esse præsentis vitæ, sit in vitam perfectam, id est in totam vitam. Sicut enim una hirundo veniens non demonstrat ver, nec una dies temperata, ita etiam nec una operatio solum facta, facit hominem felicem; sed quando homo per totam vitam continuat operationem bonam. S. Th., *I Eth.*, lect. x.)

NOTE 2, *p.* 123.

Nous ne revenons pas sur cette question entre les thomistes et les scotistes. Remarquons seulement que : 1° Suarez et quelques autres placent l'essence de la béatitude formelle dans plusieurs actes; 2° Aristote enseigne positivement la doctrine de saint Thomas dans toutes ses œuvres. Voici un des textes du philosophe *Mor. à Nic. fin* : « L'action de la pensée, étant spéculative, ne poursuit aucune fin au delà d'elle-même, et elle a en elle un plaisir propre ; plaisir qui à son tour augmente l'action de la pensée. Le caractère absolu, désintéressé, infatigable, dans la mesure que l'homme comporte, et tous les autres caractères attribués à la béatitude, voilà ce qui se montre dans cette action de la pensée. Ce serait là le bonheur parfait de l'homme en y ajoutant la durée parfaite de la vie, car rien de ce qui est imparfait ne peut être attribué au bonheur. Mais une telle vie serait supérieure à la condition de l'homme ; car ce n'est pas en tant qu'homme qu'il vivra ainsi, mais en tant que quelque chose de divin se trouve en lui. Si donc, c'est chose divine que la pensée, relativement à l'homme, de même la vie selon la pensée est divine, relativement à la vie humaine. Mais il ne

faut pas, comme le proverbe le répète, n'avoir étant homme que des pensées humaines, et mortel que des pensées mortelles; il faut autant qu'il est en nous atteindre l'immortalité. » Voir aussi Fouillée, *Histoire de la Philosophie*, p. 129-130.

NOTE 3, *p.* 129.

A chaque instant, Aristote exalte la main comme l'instrument des instruments et il compare son rôle vis-à-vis du corps au rôle de l'intelligence vis-à-vis de l'âme. « Dieu, dit-il, nous a donné deux organes à l'aide desquels nous employons les instruments extérieurs : la main dans le corps et l'intelligence dans l'âme. » (*Problèmes* XXX, 6. Barthélemy-Saint-Hilaire.)

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

NOTE 1, *p.* 143.

Les *traditionnalistes* tiennent une doctrine contraire à notre proposition. Ils enseignent que la raison laissée à ses forces naturelles ne peut avoir aucune connaissance de Dieu.

Les *agnostiques* affectent une ignorance absolue vis-à-vis de la Divinité.

Le concile du Vatican (sess. III, can. I, *De Revelatione*) a formellement condamné cette erreur : *Si quis dixerit Deum unum et verum, Creatorem et Dominum nostrum*, per ea quæ facta sunt, *naturali rationis lumine, certo cognosci non posse, anathema sit.*

NOTE 2, *p.* 149.

1. Certains *évolutionnistes* et certains *rationalistes* affirment que l'homme peut, par ses propres forces, arriver à la parfaite connaissance de Dieu.

2. Les *eunomiens*, les *béguins* et les *baguards* ont été les précurseurs des rationalistes.

3. Les *quiétistes*, d'après saint Liguori, sont tombés à leur tour, sous le coup des condamnations que Clément V avait prononcées au concile de Vienne.

4. Les *ontologistes*, depuis Malebranche jusqu'à Gioberti et Rosmini, ne se sont pas suffisamment gardés de ce côté en assignant, comme origine de nos idées, l'intuition de la vérité divine, les raisons éternelles, etc.

Le concile du Vatican sess. III, *De Revelatione*, chap. III) a condamné cet autre extrême.

Si quis dixerit hominem ad cognitionem et perfectionem qua naturalem superet, divinitus evehi *non posse, sed ex seipso ad omnis tandem veri et boni possessionem jugi profectu pertingere possit et debere, anathema sit.*

Une question qui n'est pas sans analogie avec celle que nous venons d'énoncer est celle de savoir s'il est possible que Dieu crée un être qui, naturellement et par ses propres forces, arriverait à la vision béatifique.

Ce problème que tous les anciens théologiens ont posé a été traité à nouveau dans ces derniers temps par M. le chanoine Morlais, *Revue du Clergé français*, 1er août 1902. Ce savant ecclésiastique avait pour but principal de provoquer une étude plus serrée de la question parmi les théologiens modernes. On lui a répondu de différents côtés.

Contentons-nous de dire : 1° qu'*en fait* aucune créature existante ne peut par ses forces naturelles arriver à la vision de l'essence divine. Les conciles nous obligent absolument à accepter cette conclusion, comme on peut le voir par le texte cité plus haut du concile du Vatican.

2° Sur la possibilité pour Dieu de créer un être capable de voir par ses propres forces l'essence divine l'évidence est moins apparente. Il nous semble qu'il y a lieu de distinguer entre les raisons d'autorité et les raisons philosophiques.

Au point de vue des raisons d'autorité la presque unanimité des théologiens enseigne que la vision béatifique est du surnaturel absolu, inaccessible à tout être créé ou créable. C'est à peine si Molina, Ripalda et quelques autres osent y contredire.

Cette unanimité constitue en théologie un argument ormidable. Voyez le travail de M. l'abbé Bellamy, *Revue du Clergé français*, 15 juillet 1903. — Jean de Saint-Thomas, Ia p., q. XII.

Les raisons philosophiques nous paraissent aussi conclure rigoureusement en faveur de la thèse traditionnelle. Les Salmanticenses, Jean de Saint-Thomas, donnent longuement l'argumentation de saint Thomas. Nous nous contentons de citer une des preuves des Salmanticences, Ia p., q. XII, tract. II, disp. III, dub. II 22 : « *Si daretur substantia, cui esset connaturale lumen gloriæ, et visio Dei, prout est in se, tunc talis substantia esset ipsa gratia subsistens; ergo esset creata, ut supponitur, et non esset creata, sed increata, et Deus.* »

NOTE 3, *p.* 153.

Voici le texte d'Aristote (*I Eth.*, chap. IX. Traduction Thurot) :

« C'est même cette considération qui a donné lieu à la question de savoir si ce bien suprême peut être le résultat de la science, de l'habitude, ou de quelque autre exercice ou procédé que ce soit, ou une faveur des dieux, ou l'effet d'un hasard heureux. Et de fait, s'il y a au monde quelque chose que l'on puisse regarder comme un bienfait des dieux, il est naturel de penser que le bonheur est un don qu'ils ont fait aux hommes, puisque c'est la plus précieuse des choses humaines. »

NOTE 4, *p.* 154.

Les hommes n'ont pas manqué qui ont prétendu que même avec le secours surnaturel de la lumière de gloire, l'intelligence humaine ne pouvait pas voir l'essence de Dieu.

1. Saint Jérôme raconte dans son commentaire sur le chapitre I d'Isaïe que ce prophète fut lapidé par les Juifs parce qu'il avait prétendu voir Dieu *facie ad faciem*. V. Buonpensiere, Ia p., q. XII, art. 1, 576.

2. Saint Grégoire le Grand raconte que, de son temps,

des hérétiques prétendirent que l'homme pouvait bien voir une *clarté* émanée de Dieu, mais non Dieu lui-même (*Morales*, liv. XVIII, chap. XXVIII).

3. Au douzième siècle, Abailard; au treizième, les *Almaricistes* et les *Arnaldistes*; au quatorzième, les *Palamites* et les *Arméniens* semblent être tombés dans cette même erreur.

4. Vasquez attribue à plusieurs Pères grecs, saint Jean Chrysostome, saint Basile, les deux saints Cyrille, saint Grégoire de Nysse, des idées analogues. En général, les théologiens n'acceptent pas cette affirmation de Vasquez. Ils interprètent de la compréhension et non de la vision les passages obscurs des saints Pères (Card. Satolli, Iᵃ p., q. XII, 6).

Parmi les modernes, certains ont poussé à l'extrême cette hérésie par leur théorie de l'*Inconnaissable*. Herbert Spencer ne nie pas Dieu, mais il le déclare inaccessible à la raison qui ne peut sortir du relatif. M. Fouillée et son disciple Guyau parlent d'un inconnaissable absolu, « des modes d'existence et d'action, des profondeurs à jamais opaques pour l'œil de tout esprit ». (*Revue philosophique*, p. 340).

> Nul pourra-t-il jamais aller au fond de rien?
> Dire : voici le vrai, le faux, le mal, le bien?
> Tout n'est-il point aveugle? Et s'il est, Dieu lui-même
> Perce-t-il jusqu'au fond le mystère suprême?
> (Guyau. Vers d'un philosophe. *Problème d'Hamlet*, p. 56.)

D'une manière générale, ce principe inacceptable est réfuté par l'axiome, *aliquid est cognoscibile in quantum est actu*.

En ce qui regarde la vision de Dieu, nous nous contentons de citer trois textes qui condamnent cette hérésie. L'un est de saint Thomas, l'autre de Benoît XII, le troisième du concile de Florence, 1438.

Circa hanc quæstionem quidam erraverunt dicentes Deum per essentiam a nullo unquam intellectu creato videri posse, attendentes distantiam quæ est inter intellectum creatum et divinam essentiam. *Sed hæc positio sustineri non potest cum sit* hæretica. (Verit., *q.* VIII, *a.* 1.)

Definimus, quod omnes beati post Domini nostri Jesu Christi passionem viderunt et vident divinam essentiam

visione intuitiva et etiam faciali, nulla mediante creatura in ratione objecti visi se habente; sed divina essentia, immediate, se nude, clare, et aperte, eis ostendente, perfruuntur. Bull. Rom., *t.* III, *p.* II, *p.* 214.

Definimus illorum animas, qui post baptismum susceptum, nullam omnino peccati maculam incurrerunt, illas etiam quæ post contractam peccati maculam vel in suis corporibus, vel eisdem exutæ corporibus, prout superius dictum est sunt purgatæ, in cœlum mox recipi, et intueri clare ipsum Deum trinum et unum sicuti est. (Conc. Florent., *sess.* XXV.)

SIXIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 176.

Il ne faut pas confondre la vision de Dieu avec la compréhension. Tous les bienheureux verront l'essence divine, aucun ne la comprendra. La compréhension suppose, en effet, la connaissance si totale d'un objet qu'il ne peut être connu davantage, et qu'il est en quelque sorte renfermé en entier dans les limites de l'esprit connaissant. Mais Dieu est infiniment connaissable, et l'homme, même avec la lumière de gloire, n'est pas infiniment connaissant, il ne peut connaître l'infini que d'une manière finie.

La toute-puissance de Dieu même ne saurait communiquer à une créature cette efficacité qui est le privilège du Très-Haut. (S. Th., Iª p., q. XII, art. 7. *Salmanticenses*, *ibid.*)

Valentia a soutenu l'opinion contraire par rapport à la puissance *absolue* de Dieu, mais sa thèse est en désaccord avec la multitude des théologiens et aussi avec la décision du concile de Bâle, en 1435. « *Nos autem, sacro approbante concilio, credimus et confitemur cum Petro, quod una quæ summa res est, incomprehensibilis quidem et ineffabilis.* »

NOTE 2, *p.* 177.

Peut-on voir l'essence divine sans voir les Personnes, peut-on voir une Personne sans voir l'autre? Scot et son école l'affirment.

Saint Thomas le nie (IIª IIᵉ, q. II, art. 8 ad 3ᵘᵐ): *Summa Dei bonitas secundum modum quo nunc intelligitur per effectus potest intelligi absque Trinitate Personarum. Sed secundum quod intelligitur in seipso, prout videtur a beatis, non potest intelligi sine Trinitate Personarum.*

Et quant à ce qui regarde la vision simultanée des Personnes, saint Thomas (IIIᵉ p., q. III, art. 3) dit : *Totum quod est in Deo est unum salva distinctione Personarum. Quarum tamen una tollitur, sublata alia, quia distinguuntur solum relationibus, quas oportet esse simul.*

S'il s'agit du fait, il est certain que les bienheureux voient l'esssence et les trois Personnes.

S'il s'agit de ce que pourrait la puissance absolue de Dieu, la conclusion de saint Thomas est beaucoup plus raisonnable, mais elle n'est pas de foi.

NOTE 3, *p.* 177.

Les bienheureux voient-ils tous les attributs absolus de Dieu, comme ils voient les Personnes, d'une manière claire et distincte?

Dans notre solution, nous avons suivi saint Thomas, sa thèse est de beaucoup la plus probable quant à la vision et à la vision claire et distincte des attributs formels ou absolus.

NOTE 4, *p.* 178.

Les trois qualités de l'âme bienheureuse sont la *vision*, la *compréhension*, la *jouissance*.

Ces trois qualités ou dots correspondent aux trois vertus théologales de foi, d'espérance, de charité.

La *vision* est une qualité ou un *habitus* qui permet au

bienheureux de contempler sans effort et en pleine lumière la beauté divine.

La *compréhension* répond à l'espérance et c'est la possession ferme et sûre de Dieu et l'éloignement de tous les obstacles qui pourraient empêcher cette présence ou cette possession.

Enfin, la *jouissance* est la qualité par laquelle l'âme se repose du mouvement et de l'effort dans l'objet qui s'harmonise avec elle.

NOTE 5, *p.* 179.

Nous n'avons pas parlé des *auréoles* (*aureolæ*, petites couronnes d'or). Elles sont au nombre de trois et constituent une récompense spéciale pour ceux qui auront remporté trois victoires dans trois grandes luttes : la lutte contre la chair par la virginité, contre le monde par le martyre, contre le prince du mensonge par la prédication et la doctrine. On pourrait comparer les auréoles aux décorations spéciales accordées aux héros d'une campagne.

NOTE 6, *p.* 180.

L'*impeccabilité*. Tous les théologiens s'accordent à affirmer que l'âme bienheureuse est impeccable, mais les uns, les disciples de Scot, soutiennent que cette impeccabilité provient de la protection continue et positive de Dieu sur la volonté, les disciples de saint Thomas qu'elle est l'effet naturel de la vision béatifique. Les élus en face de la bonté par essence n'en peuvent détacher leur cœur, et cette impeccabilité se produit en eux *ab intrinseco* et non *ab extrinseco*.

NOTE 7, *p.* 184.

Les qualités des corps glorieux. Tous les théologiens acceptent que les corps glorieux seront revêtus de quatre qualités : la *subtilité*, l'*impassibilité*, l'*agilité*, la

clarté. « A ce sujet, disent les *Salmanticenses*, il ne peut y avoir de discussion, le témoignage de saint Paul (*I Cor.*, 15) étant trop évident. »

Saint Thomas, dans son Commentaire sur ce passage de saint Paul, et dans les *Sent.*, 4, dist. 49, art 5, quæstiunc. 3, expose la nécessité de ces qualités : *Dicendum quod anima est forma corporis et motor : unde cum dotes corporis ad hoc ordinentur, ut corpus perfecte animæ subjiciatur, hoc erit ut subjiciatur ei perfectè et sicut formæ et sicut motori. A forma autem in materia tria causantur, scilicet, esse substantiale, vires et formæ secundariæ, scilicet accidentales, et amborum conservatio. Corpus ergo gloriosum in quantum animæ perfecte subditur quantum ad esse substantiale quod ab ea habet, sic est dos subtilitatis : ex hoc enim corpus dicitur, quod perfecte ab anima informatur. In quantum vero perfecte subditur ei ut formæ, secundum accidentales formas, quæ sunt in corpore ab anima, sic est dos claritatis. In quantum vero corpus gloriosum perfecte ab anima conservatur ; sic est dos impassibilitatis, ex hoc enim impassibile dicitur, quod ex vi animæ servatur immune ab omni læsione. Sed in quantum corpus perfecte subditur animæ ut motori, sic est dos agilitatis, corpus enim secundum hoc dicitur agile, quod ad omnes animæ actus est expeditum et paratum.*

La *subtilité* qui, selon le mot des *Salmanticenses*, disp V, qq. 1, 9, est comme la cause et le principe des autres qualités glorieuses, est une perfection du corps qui tient complètement celui-ci sous l'empire de l'âme. Et c'est dans ce sens que le corps est dit *spirituel*, il participe, autant qu'il en est susceptible, de la perfection de l'âme et de l'esprit.

L'*impassibilité* suit la subtilité. La corruptibilité vient de l'empire imparfait de la forme sur la matière, car, comme le dit Aristote (*I Phys.*, C. ult.), la matière irrassasiée par une forme qui ne remplit pas toute sa capacité ne cesse pas de s'agiter. *Materiam non satiatam forma machinare maleficium*, mais il y a un double empire de la forme sur la matière, l'un, qu'on peut appeler empire d'intensité et par lequel la forme communique tout son être à la matière, le second, un empire d'extension par lequel la forme limite et comprime la potentialité de la matière et se l'attache d'une manière si immo-

bile que la matière ne garde aucune disposition à revêtir une autre forme. C'est l'impassibilité.

L'*agilité* Du double empire que nous avons signalé sur l'âme naissent l'*agilité* et la *clarté* : les deux qualités qui se rapportent aux propriétés accidentelles des corps. De ce que l'âme domine le corps et lui communique tout ce qu'elle peut de sa perfection substantielle, il en résulte un pouvoir de cette même âme sur les propriétés accidentelles des corps. L'agilité perfectionne toutes les facultés motrices et sensitives, au point qu'elles accomplissent leurs fonctions d'une façon merveilleuse, et sans que le corps, docile au moindre signe de l'âme, oppose aucune résistance ni aucun retard.

Clarté. Le corps, dans les accidents de quantité, de couleur, de figure, sera transfiguré par la *clarté* qui le rendra lumineux et comme transparent et translucide.

NOTE 8, *p.* 186.

Les fonctions végétatives. Après la résurrection les facultés végétatives demeurent, mais leurs fonctions prennent fin, disent les *Salmanticenses* : 1° parce que les corps glorieux sont incapables de fonctions comme la nutrition, la digestion, la génération, qui ne se produisent pas sans corruption ; 2° parce que ces fonctions n'ont plus de but, l'individu étant arrivé à la plénitude et à la stabilité de la vie, et la série des générations humaines étant close. Il a semblé aux Juifs et à Mahomet que les jouissances de la vie végétative nous obligeaient à en perpétuer l'exercice. Les jouissances ne sont bonnes et honnêtes que là où elles couronnent des actes bons et honnêtes. Les actes tirent leur honnêteté de la fin qu'ils atteignent.

La fin ne légitimant plus les actes, les joies qui les suivent perdent leur honnêteté. Les infirmes seuls peuvent les désirer parce qu'ils ont le goût perverti. « Quant aux plaisirs envisagés comme remèdes ils ne sont pourtant pas estimables, parce qu'ils sont un signe de besoin, et qu'il vaut mieux être exempt de besoin que d'avoir à les satisfaire, et que cette espèce de plaisirs est le partage d'hommes occupés à s'affran-

chir d'un besoin, ce n'est donc que par accident qu'ils peuvent être estimables. » (Aristote, *Mor. à Nic.*, VII, *ult.* Traduction Thurot.)

NOTE 9, *p.* 186.

Les sens. Il résulte des témoignages de la sainte Ecriture, des saints Pères, des théologiens, que tous les sens, même les sens externes, auront leurs fonctions et leurs joies.

En dehors des arguments d'autorité, deux raisons nous obligent à cette conclusion : une raison morale et une raison métaphysique que nous avons brièvement énoncées dans notre conférence. Qu'on remarque seulement la belle doctrine de saint Thomas, affirmant que la résurrection des corps serait vaine et leur vie un sommeil, si les facultés sensibles étaient dépourvues de leur activité et de leur objet.

NOTE 10, *p.* 192.

1° Les bienheureux ne voient pas dans l'essence divine tout ce que Dieu fait ou peut faire, et la toute-puissance divine même ne peut réaliser ce miracle. Pour comprendre en effet tous les effets dont une cause est capable, il faut comprendre toute la vertu de la cause, mais Dieu seul peut se comprendre lui-même. C'est pourquoi nous avons dit dans notre instruction sur la *Science* et la *Béatitude* que celui qui saurait tout serait Dieu lui-même.

2° Les bienheureux voient la *substance* des mystères qu'ils ont crus ; — l'ordre de l'univers, les genres, les espèces et les vertus des choses, et enfin tout ce qui a trait à leur propre état. Et, plus le bienheureux est élevé dans la hiérarchie des esprits célestes, plus cette connaissance est étendue, intime, et pleine de joie. « Les anges, dit le R. P. Buonpensiere (*op. cit.*, p. 464), connaissent dans le Verbe ce qui regarde leur clients; les fondateurs d'Ordres, ce qui se passe dans leurs

cloîtres et les saints, ce qui intéresse leurs serviteurs. »

3° La question de savoir si nous retrouverons ceux qui ont vécu sur la terre avec nous, dans des relations plus intimes de parenté ou d'amitié, est traitée par saint Thomas, IIe IIae, q. XXVI, art. 13. Le Docteur angélique enseigne positivement que les causes d'affection honnête persévéreront dans l'éternité, et que, pour plus d'une raison, nous aimerons ceux qui nous étaient plus proches. Il y aura pour nous deux motifs de les aimer : l'un principal, c'est qu'ils sont près de Dieu ; et ils nous seront chers dans la mesure où ils seront chers à Dieu ; l'autre secondaire, c'est qu'ils tiennent à nous par le sang ou par l'amitié. Voici le texte de saint Thomas : « Continget tamen in patria quod aliquis sibi conjunctum *pluribus rationibus* diliget : *non enim cessabunt ab animo beati honestæ dilectionis causæ*. Tamen omnibus istis rationibus præfertur incomparabiliter ratio dilectionis quæ sumitur ex propinquitate ad Deum. » (*Loc. cit.*)

Il est curieux de noter ce que les anciens avaient deviné de ces relations des morts avec leurs parents ou leurs amis. Aristote hésite et se pose deux fois la question sans la résoudre d'une manière très nette. C'est d'abord : *Morale à Nicomaque* liv. I, chap VII, 14) : « Il semble... qu'il reste après la mort des biens et des maux, qu'on en éprouverait alors comme on en éprouve aussi durant la vie, sans d'ailleurs les sentir personnellement ; et par exemple les honneurs ou les affronts, ou d'une manière plus générale les succès et les revers de nos enfants et de notre postérité. Ceci, comme on voit, est assez embarrassant, puisqu'on peut avoir été heureux durant toute sa vie, y compris sa vieillesse, on peut en outre être mort dans la même prospérité, et l'on peut en même temps avoir éprouvé une foule de traverses dans la personne de ses descendants. Il peut se faire que parmi eux les uns aient été vertueux et qu'ils aient joui du sort qu'ils méritaient ; les autres peuvent avoir eu un destin tout contraire ; car il est clair qu'à mille égards les fils peuvent complètement différer de leurs pères. Or, il est insensé d'admettre qu'un homme, même après sa mort, puisse

éprouver avec ses descendants toutes ces alternatives diverses, et qu'il soit en leur compagnie tantôt heureux, tantôt malheureux. *Il est vrai que, d'un autre côté, il n'est pas moins absurde de supposer que rien de ce qui touche les fils ne puisse même un seul instant remonter jusqu'à leurs parents.* » Au chapitre IX, le Philosophe revient à la question et la traite en ces termes : « Soutenir que le sort de nos enfants et de nos amis ne puisse en quoi que ce soit influer sur notre bonheur, c'est là une théorie évidemment pas trop austère et *qui de plus a le tort d'être contraire aux opinions reçues.* Mais comme les événements de la vie sont très nombreux, et qu'ils présentent les nuances les plus diverses, les uns nous touchant de très près, les autres nous effleurant à peine, ce serait un travail long et sans fin de distinguer chacun d'eux en particulier ; il nous suffira d'en parler ici d'une manière générale et d'en donner une simple esquisse.

« S'il est vrai que parmi les malheurs qui nous frappent personnellement, les uns pèsent d'un grand poids sur notre vie et que les autres n'y touchent que très légèrement, il en doit être absolument de même pour les événements qui concernent tous ceux que nous aimons. Mais pour chacun de ces sentiments que nous éprouvons, il y a bien plus de différence à les éprouver durant la vie ou après la mort, qu'il n'y en a entre les forfaits ou les catastrophes imaginaires qui défrayent les tragédies, et la réalité de ces affreux événements. Cette comparaison peut déjà servir à faire comprendre cette différence. Mais on peut aller plus loin encore, et même se demander si les morts peuvent conserver quelque sentiment de bonheur ou d'adversité. Ces diverses considérations font assez voir que s'il est possible que quelque impression soit en bien, soit en mal, s'étende jusqu'aux morts, cette impression doit certainement être bien faible et bien obscure, ou en elle-même absolument ou du moins relativement à eux. En tout cas, elle n'est ni assez forte, ni d'une telle nature qu'elle puisse les rendre heureux, s'ils ne le sont pas, ou s'ils le sont, leur enlever leur félicité.

« Ainsi l'on peut bien croire que les morts éprouvent encore quelque impression des prospérités et des

revers de leurs amis, sans que cependant cette influence puisse aller jusqu'à les rendre malheureux s'ils sont heureux, ni exercer sur leur destinée aucun changement de ce genre. » (Traduction Barthélemy-Saint-Hilaire.)

Diverses remarques s'imposent au sujet de ces paroles d'Aristote. 1° Aristote ne s'occupe pas des relations des morts avec les morts, mais des morts avec les vivants. 2° Le Philosophe admet que les sentiments des morts vis-à-vis des vivants demeurent, qu'il est difficile et même ridicule de ne pas accepter cette survivance. 3° Mais ces sentiments sont atténués, car ils ne demeurent que par l'effet de la mémoire et du souvenir, et les vivants avec leurs joies et leurs douleurs n'apparaissent que dans un lointain qui ressemble au lointain des scènes légendaires ou mythologiques représentées par les poètes et les tragédiens. 4° Le sentiment vis-à-vis de nos proches et de nos amis heureux ou malheureux ne suffirait pas à nous donner le bonheur si nous ne l'avions pas, à nous l'enlever si nous le possédions.

Comme on le voit, bien qu'un peu vague, cette doctrine est consolante et s'accorde admirablement avec notre thèse.

L'idée d'Aristote signalée dans notre troisième remarque serait juste, si le sentiment ne venait que du souvenir que nous aurions gardé, mais si dans la vision béatifique la connaissance des nôtres est plus lumineuse, comme nous le pensons, le sentiment et l'intérêt deviennent plus vifs qu'ils ne l'étaient sur la terre Il faut alors retourner la comparaison d'Aristote et dire que les sentiments d'outre-tombe vis-à-vis des nôtres différeront des sentiments que nous avions ici-bas comme les impressions que nous éprouvons en face des réalités diffèrent des émotions que nous éprouvons en face des légendes et des fictions.

Voyez saint Thomas, *I Ethic.*, lect. XVII.

CINQUIÈME INSTRUCTION.

NOTE 1, *p.* 264

Le Juste crucifié.

Nous croyons utile de donner ici cette page qui est comme une prophétie de la Passion du Christ et aussi comme un résumé de l'idée qui nous a inspiré dans notre *Sermon de la Passion*. « N'ôtons au méchant aucune part de l'injustice, aucune part de la justice à l'homme de bien, mais supposons-les l'un et l'autre parfaits dans le genre de vie que chacun a embrassé. Que le méchant, semblable à ces pilotes habiles ou à ces grands médecins qui voient tout d'un coup jusqu'où leur art peut aller, qui prennent sur le champ leur parti sur le possible et l'impossible, et qui, lorsqu'ils ont fait quelque faute, savent adroitement la réparer; que le méchant, dis-je, conduise ses entreprises injustes avec tant d'adresse qu'il ne soit pas découvert; car s'il se laisse surprendre en faute, ce n'est plus un habile homme. Le chef-d'œuvre de l'injustice est de paraître juste sans l'être. Donnons-lui donc comme je l'ai dit, une injustice parfaite; qu'en commettant les plus grands crimes il sache se faire la réputation d'honnête homme; et s'il vient à faire un faux pas, qu'il puisse se relever aussitôt; qu'il soit assez éloquent pour persuader son innocence à ceux devant qui ses crimes mêmes l'accuseront; assez hardi et assez puissant, soit par lui-même, soit par ses amis, pour emporter par la force ce qu'il ne pourra obtenir autrement.

« Mettons à présent devant lui l'homme de bien, dont le caractère est la franchise et la simplicité, l'homme, comme dit Eschyle,

Plus jaloux d'être bon que de le paraître.

Otons-lui même la réputation d'honnête homme; car s'il passe pour tel, il sera en conséquence comblé d'honneurs et de biens; et nous ne pourrons plus juger s'il aime la justice pour elle-même, ou pour les honneurs

et les biens qu'elle lui procure. En un mot, dépouillons-le de tout, hormis de la justice; et, pour mettre entre lui et l'autre une parfaite opposition, qu'il passe pour le plus scélérat des hommes, sans avoir commis la moindre injustice; de sorte que sa vertu soit mise aux plus rudes épreuves, et qu'elle ne soit ébranlée ni par l'infamie, ni par les mauvais traitements; mais que, jusqu'à la mort, il marche d'un pas inébranlable dans les sentiers de la justice, passant toute sa vie pour un méchant, tout juste qu'il est. C'est à la vue de ces deux modèles, l'un de justice, l'autre d'injustice consommée, que je veux que l'on prononce sur le bonheur du juste et du méchant.

« Le juste, tel que je l'ai dépeint, sera fouetté, torturé, mis aux fers, on lui brûlera les yeux; enfin, après lui avoir fait souffrir tous les maux, on le mettra en croix, et par là, on lui fera sentir qu'il ne faut pas s'embarrasser d'être juste, mais de le paraître Le méchant, avec sa réputation d'honnête homme, a toute autorité dans l'Etat : il s'allie, lui et ses enfants, aux meilleures familles; il forme toutes les liaisons qu'il lui plaît. Outre cela, il tire avantage de tous, parce que le crime ne l'effraye pas. A quelque chose qu'il prétende, soit en public, soit en particulier, il l'emporte sur tous ses concurrents; il s'enrichit, fait du bien à ses amis, du mal à ses ennemis, offre aux dieux des sacrifices et des présents magnifiques, et se concilie la bienveillance des dieux et des hommes bien plus aisément et plus sûrement que le juste : d'où l'on peut conclure, avec vraisemblance, qu'il est aussi plus chéri des dieux. C'est ainsi, Socrate, que les partisans de l'injustice prétendent que la condition de l'homme injuste est plus heureuse que celle du juste, qu'on l'envisage du côté des dieux ou du côté des hommes. » (Platon, *République*, liv. II.)

NOTE 2, *p.* 271.

L'ignominie de la Croix.

« La crucifixion est bien l'un des plus abominables supplices que le génie si inventif de la torture ait ima-

ginés. Peut-être même, tient-il le premier rang, *crudelissimum teterrimumque supplicium*, dit Cicéron, le plus cruel et le plus hideux des supplices.

« C'est en particulier son caractère ignominieux qui décida les législateurs de Rome à en exempter quiconque portait le titre de « citoyen romain ». Ce n'était pas pitié, mais fierté. En revanche, l'effet de terreur salutaire qu'on en attendait le fit appliquer systématiquement aux rebelles, aux émeutiers, aux brigands, aux esclaves mutinés : fugitifs ou coupables de désobéissance grave. » (M. Réville, *Jésus de Nazareth*, t. II, p. 405.)

TABLE DES MATIÈRES

Lettre de S. S. le Pape Pie X a l'auteur 1
Approbations de LL. EE. le cardinal Richard, archevêque de Paris, et Labouré, archevêque de Rennes. 2
Préface de l'auteur 5

PREMIÈRE CONFÉRENCE

L'EXISTENCE D'UNE FIN DERNIÈRE

POUR LA VIE HUMAINE

Jésus-Christ Docteur nécessaire de la vérité dogmatique et de la vérité morale. — L'Eglise seule interprète de la doctrine de Jésus-Christ. — Droits de la raison vis-à-vis de la vérité catholique. — Rôle des saints Pères et des saints Docteurs dans la défense de cette vérité. — Puissance de saint Thomas d'Aquin. — Secours de la science actuelle. — Le problème de la morale, un des plus agités et des plus brûlants de notre époque. — La question de fin dernière, question fondamentale de la morale. — Première conférence que la logique nous impose. — L'existence d'une fin dernière pour la vie humaine 23-26
Hommage du prédicateur à S. Exc. Mgr Lorenzelli, nonce apostolique, au R. P. Etourneau, son prédécesseur dans la chaire de Notre-Dame 26-28

I

Définition de la béatitude et de la fin dernière, leurs noms. — L'existence de cette fin suprême affirmée par la sainte Ecriture et par la foi 29-30

Démonstration rationnelle : *a*). Tout être se meut pour atteindre une fin et acquérir un bien. *b*) La raison de ce mouvement : pauvreté des êtres. — L'homme est soumis à cette loi. *c*) Pour qu'il sorte de son indifférence, il faut que l'être soit ému par *son* bien réel ou apparent 30-34

Différents systèmes et différents aveux sur les causes finales 34-37

d) La liberté de l'homme ne l'affranchit pas de l'empire du bien Même quand il veut le mal, il cherche un bien . 37-38

e) Bien plus, l'homme agit en vue du bien et de la fin plus que les autres êtres terrestres, car il connaît la raison du bien et de la fin, et le rapport des moyens avec la fin. 38-39

II

1. La loi de la finalité repose sur la réalité d'un bien suprême et d'une fin dernière. *a*) Impossibilité de remonter à l'infini dans la série des biens et des fins qui sont subordonnés dans leur action 39-42

b) La suppression de la fin dernière entraîne la suppression de toute fin secondaire, de tout bien, de toute action morale, de tout mouvement. 42

c) Par conséquent la sagesse et le bon sens qui nous obligent à confesser l'existence des biens et des fins, des opérations morales et des changements nous obligent aussi à reconnaître un bien souverain et une fin suprême . 42

2. Cet argument prouve non pas seulement la nécessité d'une fin dernière apparente, mais la nécessité d'une fin dernière réelle : si les ombres peuvent remuer notre âme, elles ne sauraient la contenter. L'objet de la volonté, c'est l'être et non pas sa représentation 42-43

3. *a*) Le désir du bien parfait est un désir réel que nous trouvons *partout*, *toujours*, dans *tous* les hommes : par conséquent un désir naturel 44-46

b) La réalité de ce désir entraîne la réalité de l'objet qui lui correspond, car Dieu et la nature ne font rien en vain ; toutes les sciences reconnaissent pratiquement la vérité de ce principe : à savoir qu'à une faculté, à un organe correspond un objet 46-47

a) Le bonheur existe : la foi et la philosophie nous l'enseignent avec certitude. *b*) Cette certitude est la condamnation du

pessimisme. *c*) Il y a une morale fixe et un devoir qui tous deux reposent sur la véritable fin dernière de l'homme. 47-48

DEUXIÈME CONFÉRENCE

L'UNITÉ DE LA FIN DERNIÈRE

ET L'UNITÉ DE LA MORALE

Résumé de la première conférence. — Diversité des éléments et des facultés dans l'homme. — Vie matérielle, sensible, intellectuelle, volontaire, individuelle, familiale, sociale.

Division du genre humain en races, peuples, familles, individus : L'homme du passé, du présent, de l'avenir.

De là deux problèmes : 1° Chaque homme a-t-il une ou plusieurs fins dernières lui imposant une ou plusieurs morales? — 2° Tous les hommes ont-ils la même fin dernière et sont-ils régis par la même morale? 53-54

I

1. Méthode analytique employée par nos contemporains. — Avantages et succès de cette méthode, particulièrement dans les sciences et même dans la philosophie. — Exagérations de ce procédé qui ont produit l'émiettement de l'être. — Transportés à l'étude de l'homme ces excès ont causé de grands troubles en divisant des éléments unis. — Nécessité de proclamer l'unité de l'être humain, et l'unité de la morale 54-57

2. *a*) Il n'y a en nous qu'un être : unité de la personnalité; unité de la nature et de la substance; unité de l'organisme. Ces diverses unités proclamées par l'expérience de chacun : saint Paul, Jésus-Christ. . . . . , ... 57-60

b) Si l'homme est un, il n'y a qu'une fin dernière car la plénitude de l'être et de la vie exigée par la fin dernière entraîne la plénitude de l'unité. — Belles paroles de Jésus-Christ. — Il est impossible que nous ayons deux fins dernières. — Preuves par l'expérience; quand nous avons établi notre fin

dernière dans un objet, nous ordonnons vers lui toute notre vie 60-63

3. L'unité de la morale est la conséquence de l'unité de la fin dernière. *a*) Le bien et le mal, la vertu et le vice, la noblesse des fonctions et des vocations, des sociétés et des autorités, etc., se prennent de la fin dernière. *b*) Cette doctrine combat une erreur moderne, l'erreur des consciences multiples et des devoirs ennemis. — Il n'y a pas de conflit réel entre les devoirs, les droits, les autorités ou les sociétés. *c*) *L'unique nécessaire* 63-67

II

Différences accidentelles entre les hommes. — Unité substantielle de tous les hommes. Preuve des naturalistes. *a*) Unité des races actuelles manifestée par l'identité essentielle des caractères *physiques, intellectuels, moraux, religieux*. *b*) Unité de l'homme actuel et de l'homme du passé. — Preuves par les monuments qui nous fournissent des renseignements précis et nombreux, par l'histoire des langues, des migrations, de la formation des variétés de notre espèce. *c*) L'unité du genre humain est définitive et fixée à jamais. — Argument des naturalistes tiré de la loi des mélanges et des croisements des races. 67-70

Preuve philosophique. *a*) Aucun être ne consent à changer d'essence. *b*) L'homme reste ce qu'il est : ni dieu, ni bête. *c*) Nous sommes donc tous frères. 70-71

2. Nous sommes frères, nous avons donc tous la même fin. — Différences que cette unité laisse entre les hommes. 71-72

3. Unité de la morale pour tous. *a*) Tendance des peuples, des sectes, à établir des morales diverses pour les différentes castes. — Grecs, Romains, Juifs, hérétiques, *simples et initiés*. Écoles de science et de philosophie : Darwin, Nietzsche. *b*) Jésus-Christ n'a jamais accepté une pareille sagesse. — Il a proclamé la fraternité des hommes, leur vocation à la même destinée, leur égalité devant la loi. *c*) Conduite de l'Église, des apôtres, des pontifes. *d*) Unité de la morale du présent, du passé, de l'avenir 72-76

Prière de Jésus-Christ. — Nécessité de répéter aujourd'hui l'hymne suppliante de l'unité. — Cruelles divisions de nos sociétés. — Vanité des accords qui ne reposeraient pas sur la

connaissance de la véritable fin dernière. — La prochaine conférence sera employée à la recherche de cette fin véritable 76-78

TROISIÈME CONFÉRENCE

L'OBJET DE LA BÉATITUDE

Résumé de la deuxième conférence. — Position d'une troisième question : Quel est l'objet de la béatitude? — Intérêt palpitant de ce problème. — Inquiétude des esprits à ce sujet. Agitations des écoles, leurs contradictions. — Réponse de la foi 83-86

I

Aucun bien créé ne saurait constituer l'objet suffisant de notre béatitude *a*) Preuve d'autorité, tirée de l'effort de la religion sur ce point ; l'Ancien Testament, les cérémonies de la Synagogue, Jésus-Christ, l'apostolat. 86

b) Preuve de raison : la richesse, la gloire, la volupté, la vertu des stoïciens, l'amitié, sont insuffisantes à nous combler. — Expérience personnelle que tous les biens créés sont impuissants à remplir notre bonheur. — La raison en est que notre âme ne peut être satisfaite avant d'avoir le dernier mot de tout qui n'est qu'en Dieu. 86-91

II

1. Dieu, voilà l'objet de notre béatitude. — Démentis sanglants de l'histoire à ceux qui contredisent cette vérité.

Démonstration. *a*) Loi de l'esprit humain qui, en présence de l'effet, recherche la cause et n'a point de repos avant de l'avoir trouvée 92-93

b) Plus l'effet est grand, plus le désir de voir le principe est intense. — Caractère du désir vis-à-vis de l'Auteur du monde.

c) Ce désir naît de la nature, mais en tant que tel il ne va pas au delà de l'Auteur de l'univers. 93

d) Sous l'influence des révélations surnaturelles devant les effets de la grâce qui sont en nous, cette aspiration monte et se précise jusqu'à viser Dieu comme il est dans le suprême secret de sa vie 93-95

e) L'apparition de Jésus-Christ a poussé à son comble ce désir ; l'évangélisation apostolique l'a universalisé. — La question de Dieu est palpitante comme celle du bonheur. — Voilà le point douloureux de nos divisions. — Les deux cités. — Le mot de saint Augustin. 95-98

2 Il faut que l'homme pour être heureux atteigne Dieu en lui-même. *a)* D'une manière négative. *b)* D'une manière positive 98-99

c Seconde loi de l'intelligence : Quand nous sommes entrés en contact avec un objet, nous voulons aller jusqu'à son essence. *d)* Cela n'entraîne ni que nous puissions arriver par nos propres forces à la possession de Dieu, ni que Dieu soit tenu de nous donner le bonheur, mais si sa miséricorde nous fait cette faveur, elle répondra au plus vif désir de notre âme 99-101

Grandeur et sagesse de la doctrine catholique. — Angoisse dont elle a délivré l'esprit humain. — Seule elle a fondé la morale. — Nos adversaires mêmes l'avouent. — Kant. — Taine. — Notre expérience intime. — La barbarie apparaît dès que cette doctrine succombe. — Nécessité de s'y attacher 101-104

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LA CONQUÊTE DE LA BÉATITUDE

Résumé de la troisième conférence. — Sujet de la quatrième conférence : A quel élément faut-il faire appel en nous pour conquérir l'Eternel ? Est-ce à la substance, aux puissances du corps ou de l'âme, aux sens ou à la raison, à l'intelligence ou au cœur ? 109-110

I

1. Effort colossal du moyen âge sur cette question. — ra-T vail dans les universités et dans les monastères. . 110-112

a) C'est par un *acte* que l'homme peut conquérir sa béatitude. — Opinion qui veut que la béatitude se consomme par l'union directe de la substance humaine à la substance divine. — Réfutation de cette opinion inconciliable avec la *dignité de Dieu*, et avec la *nature* de la béatitude. — Parenté de cette opinion avec certaines erreurs modernes. *b*) La béatitude s'opère par l'action, car la perfection de tout être est dans son action. — Preuves. — L'être qui ne fait rien . . . 112-115

2. *a*) Deux espèces d'actes : Acte qui passe à l'extérieur de l'être qui le produit : acte qui demeure en son auteur. La béatitude se produit par un acte *immanent*. — Deux raisons de cette conclusion. *b*) L'acte de la béatitude est *vital*. — Réfutation d'une erreur. *c*) L'acte de la béatitude est *continu* et ne *s'endort jamais*. 115-118

II

Où naît l'acte de la béatitude.

1. *a*) Tous les éléments qui sont dans l'homme doivent entrer en contact avec l'objet de la béatitude et contribuer à le conquérir. *b*) Cette conquête ne peut s'opérer directement par les fonctions de la vie végétative. *c*) Ni par le sens. — Belle exposition de saint Augustin. 119-121

2. *Beatitudo est actus animæ*. *a*). Position de la question entre les thomistes et les scotistes. *b*) Eloge de l'école et de la mystique franciscaines. — Liberté que l'Eglise laisse en cette matière. *c*) Autorité de saint Thomas, opinion qui place l'acte essentiel de la béatitude dans l'intelligence : la sainte Ecriture. *d*) Démonstration philosophique : La béatitude s'opere dans la faculté supérieure de l'être. — C'est par l'intelligence que l'homme s'élève au-dessus des autres êtres. c'est l'intelligence qui donne sa grandeur à la volonté. — C'est l'intelligence qui saisit les objets et non la volonté. — Les actes de la volonté : *désir*, *amour*, *jouissance*, ne mettent pas en possession de l'objet. — Au contraire l'esprit *saisit*, *comprend*, *appréhende*, *représente*, etc., les choses. — L'intelligence saisit Dieu en lui-même; sans intermédiaire et non par une image. — Raison de cette affirmation. 122-131

Nous sommes loin du pessimisme dans la doctrine catholique. — Le bienheureux n'est pas un être atrophié ou manqué, mais un être arrivé au degré suprême de l'activité.

— La béatitude est l'exaltation de *l'individu* et de la *personnalité*, le développement de la conscience. — Le rêve de la science parfaite. — Notre doctrine le réalise dans ce qu'il a de sensé. — Accord de la sagesse et de la Révélation. 131-135

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LA POSSIBILITÉ POUR L'HOMME

DE CONQUÉRIR LA BÉATITUDE

Résumé des quatre premières conférences. — Cinquième problème : L'homme peut il conquérir le bonheur ? — Désespoir de notre situation si la réponse était négative. — Tantale et Sisyphe. — La vérité a d'autres oracles. . 141-143

I

1. Laissé à ses propres forces l'homme peut arriver à une certaine connaissance de Dieu. *a)* Connaissance vague et confuse. *b)* Connaissance certaine, évidente, scientifique de l'existence de Dieu. *c)* Crime de la science qui n'aboutit pas à cette conclusion que tout nous impose. *d)* Exactitude des paroles de la Bible. *e)* Bonheur que nous donne cette connaissance. 143-145

2. La raison peut aller plus loin, et connaître par ses propres forces certains attributs de Dieu : *a)* par voie d'assertion. *b)* par voie de négation, *c)* par voie de comparaison. — Textes de Platon et de saint Augustin sur la félicité que cette science apporte à l'âme. 145-149

3. *a)* Limites des forces naturelles vis-à-vis de la connaissance de Dieu. *b)* Différentes erreurs touchant les forces de la raison. *c)* La doctrine catholique se tient entre les systèmes d'orgueil et les systèmes de découragement. . . 149-151

II

Avec le secours surnaturel, nous pouvons voir Dieu face à face.

1. *a*) Cette solution humilie certaines prétentions, elle est pourtant conforme à la sagesse. *b*) Angoisse de Platon. *c*) Idée d'Aristote sur la conquête de la béatitude. . . . 152-154

2. *a*) Difficulté pour le fini d'atteindre l'Infini. *b*) Certitude que ce mystère se réalisera. — Job. — Jésus-Christ, les apôtres, l'espérance chrétienne. — Réalisation commencée de la promesse. *c*) Cette espérance est ouverte à tous. *d*) Il est tout naturel que cette transfiguration soit mystérieuse. 154-159

3. Ce mystère est obscur, il n'est pas contradictoire. *a*) Il n'est pas en opposition avec la raison populaire, ni avec le génie des grands maîtres; *b*) ni avec la science moderne; *c*) ni avec la sagesse. — Preuve de cette dernière affirmation du côté de Dieu et du côté de l'homme. — Citation de Dante. 159-164

Le bonheur absolu est irréalisable ici-bas. Privilège de Jésus Christ, de la sainte Vierge, de Moïse, de saint Paul. — Ce bonheur commence et se proportionne à notre connaissance et à notre amour de Dieu. — Les saints. . . 165-166

SIXIÈME CONFÉRENCE

L'INTÉGRITÉ DE LA BÉATITUDE

Il nous reste à énumérer les biens dont la béatitude est le comble. — Trois problèmes. 173-175

I

1. Résultat total dans notre âme de notre rencontre avec Dieu. *a*) Passion qu'ont l'homme d'élite et l'homme du peuple pour la vision et le spectacle. *b*) Vision de la vie divine fond de la béatitude. — Contemplation directe de la Trinité des Personnes et de l'unité de la nature divine. — Génération du Verbe. — Procession du Saint-Esprit. *c*) Attributs : Activité. — Bonté. — Justice. — Miséricorde. — Providence. — Raisons du gouvernement divin. — Incarnation. 175-179

2. De cette vision naît l'amour avec tous les phénomènes de ce sentiment arrivés à leur degré suprême : *a*) complaisance,

extase, zèle. *b*) Union qui produit l'impeccabilité et la consommation dans les vertus de douceur et de force, d'amour et de pureté, de justice et de miséricorde, de paix et de vérité. 179-180

3. De cette vision et de cet amour jaillissent les délices qui ne constituent pas la béatitude, mais qui en sont une propriété. — Joie venant de l'objet que nous possédons et de l'acte qui nous met en sa possession. — Description du bonheur et de la rencontre de Dieu. 180-182

II

1. La part du corps dans la béatitude. — Le corps a un droit à cette part. — L'âme réclame elle-même cette béatitude du corps. *a*) Qualités des corps glorieux : incorruptibilité, subtilité, agilité, clarté. — Phénomènes ébauchés ici-bas qui nous donnent une idée de cette transfiguration. *b*) Les fonctions de la vie végétative : nutrition et génération cesseront, car elles n'auront plus aucune raison de se produire. Les jouissances qu'elles donnaient étaient médicinales dans la vie elles seraient maladives dans l'éternité 182-186

2. Les sens auront leur action et leur béatitude. *a*) Deux preuves de cette affirmation : justice de Dieu, exigence de la vie corporelle. — Ressource que la matière présente aux agents capables de la travailler dans ses profondeurs, phénomèmes de transparence, d'activité, de puissance. Sublimité à laquelle elle peut arriver sous l'influence de l'âme béatifiée et de Dieu. *b*) Conclusion de cette seconde partie : amour de Dieu pour toute son œuvre, pour l'âme et pour le corps ; — pitié de Jésus-Christ pour les infirmités du corps, culte de l'Eglise pour les cadavres. — Raisons de cette attitude de Dieu, de Jésus Christ, de l'Eglise vis-à-vis de notre cendre. *c*) Gloire et allégresse de la résurrection corporelle. 186-189

III

1. Rôle de la société des créatures dans la béatitude. *a*) Commerce de Dieu avec tous les êtres autour de Dieu. — Liens créés par Dieu entre les anges, entre les anges et les hommes. *b*) Communications multiples des hommes entre

eux. — Solidarité de race, de patrie, de famille, d'amitié. — Solidité de ces liens. *c*) Amour de l'homme pour l'homme, du Français pour le Français; si tous ces liens étaient détruits, il manquerait quelque chose à notre bonheur. . . 189-192

2. *a*) C'est d'abord en Dieu que nous verrons les créatures, puis en elles-mêmes, et d'un seul regard nous atteindrons les créatures en elles-mêmes, les créatures en Dieu et Dieu. 192-193

3. Que verrons-nous ? *a*) Jésus-Christ, la sainte Vierge, les mystères qui ont trait aux créatures, les êtres dans leur vie, dans leur ordre, etc., les événements de notre existence et de l'existence des autres capables de nous intéresser; les anges et les saints que nous aurons le plus honorés. *b*) Nous retrouverons ceux que nous aurons aimés. — Les races, les nations, les familles, les amitiés se continueront sans heurt, sans rivalité. — Physionomie de la Jérusalem céleste. Textes de saint Augustin. 193-196

Cette doctrine, fondement de la morale, source de paix, de patience, de consolation, d'espérance. — Arriver à ce paradis, c'est être sauvé, le manquer, c'est être damné. Nécessité de lui donner une place capitale dans la pensée, dans la vie, dans la société, base de tous les autres principes. — Prière finale. 196-197

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION — LUNDI SAINT

LA FORTUNE ET LA BÉATITUDE

Le plus grand malheur et le plus grand danger de la vie humaine. — Erreur de ceux qui placent la béatitude dans la possession de la fortune : richesses naturelles, richesses artificielles. — Division. 203-205

I

Bonheur que la richesse peut donner.
1. La fortune assure le bien-être matériel. . . 205-207
2. La fortune favorise le développement intellectuel : *a*) en laissant le temps ; *b*) la facilité de se procurer les livres, d'entreprendre les voyages, etc. ; *c*) la liberté de produire la vérité et de la défendre. 207-211
3. Elle permet de conquérir la béatitude éternelle par la charité et par le dévouement au bien public. . . 211-213

II

Dangers de la fortune dans la béatitude.
1. Danger pour la béatitude corporelle : les excès du luxe et de la bonne chère tuent la santé 213 214
2. Les soucis matériels ou l'oisiveté entravent la culture de l'esprit. 214-215
3. Dangers pour la vie éternelle. — Exhortation. 215-216

DEUXIÈME INSTRUCTION — MARDI SAINT

LE POUVOIR ET LA BÉATITUDE

Le pouvoir ne fait pas la béatitude. — Preuve : il ne rend ni nécessairement bon, ni nécessairement heureux. — Supposition que l'homme est digne et capable du pouvoir. — Division. 221-222

I

1. La supériorité de raison et de bonté que le prince doit posséder commence en lui l'éditice de la béatitude. *a*) Supériorité de raison et d'intelligence. *b*) Supériorité par l'étendue des connaissances. *c*) Élévation d'esprit qui rend capable de distinguer dans les choses le côté éternel et le côté éphémère. 222-225

2. Supériorité dans l'amour du bien public. — Félicité que procure cette double supériorité 225

II

L'exercice de l'autorité fait avancer l'œuvre de la béatitude. *a*) Gouverner, c'est agir et faire agir les autres. — Magnifique action du souverain dans la culture des énergies physiques, intellectuelles, morales de son peuple. *b*) Protection de la religion. *c*) Grandeur du prince arrivé à réaliser cet idéal. 226-229

III

Mérites du prince pour la vie éternelle. *a*) Souci dans tous les départements du bien public. *b*) Lutte pour rester indépendant vis-à-vis des castes, des partis, de la famille. *c*) Souffrance de ceux qui gouvernent. 229-231

Dans ces conditions le pouvoir communique à la vie une singulière perfection et prépare une exceptionnelle récompense, la royauté parmi les bienheureux. — Ces vérités s'appliquent à tous ceux qui ont une autorité : rois, gouverneurs, officiers, chef d'usine, père, maître, etc. . 231-232

TROISIÈME INSTRUCTION — MERCREDI SAINT

LA VOLUPTÉ ET LA BÉATITUDE

Avidité des hommes en face de la volupté. — Aucune joie ne fait la félicité. — Rôle de la joie dans la béatitude. — Division 237-238

I

Les excès de la volupté tuent la béatitude corporelle. *a*) La volupté enchaîne l'âme et bouleverse la vie sensible. *b*) Sous son action la beauté s'efface. *c*) La force diminue. *d*) La maladie apparaît. *e*) La mort survient. — Taine et Musset. 238-243

II

Les excès de la volupté nuisent à la vie intellectuelle.
1. *a*) En distrayant l'homme du monde de la pensée ; *b*) en l'en dégoûtant ; *c*) en lui en donnant la haine et l'horreur. 243-245
2. Les excès de la volupté attentent à la vitalité de l'intelligence en absorbant au profit des sens toutes les énergies de l'âme. — Etiolement lamentable des esprits. . . 245-246

III

Danger que la volupté fait courir à la vie éternelle. *a*) Sous son influence l'esprit perd le sens des choses divines ; *b*) la volonté perd sa rectitude. *c*) Leçons de l'histoire et de l'expérience. *d*) Naufrage de la foi et de la religion . . . 246-249
Le chemin des plaisirs est glissant. — Mortification prêchée par Jésus-Christ. — Héroïsme de saint Jérôme. 249-251

QUATRIÈME INSTRUCTION — JEUDI SAINT

LA SCIENCE ET LA BÉATITUDE

Passion de voir et de savoir. — Cet enthousiasme pour la science est de tous les siècles. — Rêve de notre âge. — Division 257-258

I

Le bonheur de la science. 1. *a*) La science est une connaissance; *b*) une connaissance intellectuelle qui nous assimile les choses par leur côté immatériel et infini ; *c*) une connaissance certaine et lumineuse ; *d*) qui peut s'étendre à tous les êtres, au présent, au passé, et même à l'avenir. . 258-262
2. Grandeur et jouissance de celui qui sait. Exaltation de la science 262-263

II

1. Imperfection du bonheur apporté par la science. *a*) La conquête de la science nous impose de longs et douloureux efforts qui souvent échouent. *b*) Nous ne pouvons arriver qu'à une science incomplète. 264-267

2. *a*) La science nous expose à l'orgueil qui nous attire la malédiction de Dieu ; *b*) Les faux savants. — Leur culpabilité. — Crimes dont ils sont responsables. — Passage de Dante. 267-269

Amour de la science. — Humilité dans l étude. — Crainte de la fausse science 269

CINQUIÈME INSTRUCTION — VENDREDI SAINT

LA GLOIRE ET LA BÉATITUDE

PASSION DE JÉSUS-CHRIST

Le juste crucifié et le méchant victorieux selon Platon. — Définition de la vraie gloire et de la fausse gloire. — Leur rapport avec la béatitude. — Division — Deux leçons de Jésus-Christ dans la Passion. — 1° Il préfère toutes les ignominies à la fausse gloire. — 2° Il pousse si loin la justice, que rien ne peut empêcher la véritable gloire d'éclater en sa Passion 275-279

I

1. La Passion est une ignominie plus encore qu'une douleur. *a*) Ignominie de l'arrestation : Jésus-Christ arrêté comme un malfaiteur vulgaire; trahi par le baiser de Judas ; abandonné par ses apôtres. *b*) Ignominie de l'accusation : Jésus-Christ accusé d'attentats contre le Temple; de crimes contre la patrie ; d'usurpation sacrilège vis-à-vis des titres de Messie, de Roi, de Fils de Dieu. *c*) Ignominie dans le procès : abandon des méthodes habituelles de la justice; exigences des Juifs vis-à-vis de Pilate; mépris des lois religieuses, poli-

tiques, naturelles, positives. *d*) Ignominie dans l'exécution : opprobres de la croix chez les Romains, chez les Juifs ; complicité en tout cela des Romains et des Juifs, des autorités et du peuple. 279-284

2. Devant cette désapprobation universelle, Jésus-Christ ne cède rien de la vérité, ni de la justice. *a*) Il ne provoque pas ses ennemis, mais il ne tombe pas dans leurs pièges, il ne négocie pas avec eux, la prudence en lui ne cède rien de la fierté. *b*) Il ne rétracte aucun point de sa doctrine. Il embrasse tout ce qu'il y a de bon et de juste dans les aspirations et dans les idées juives : l'idée du Messie, le règne de Dieu, la conquête du monde : mais le règne de Dieu qu'il prêche est progressif, spirituel, universel et d'un autre monde. *c*) Il ne renonce à ses titres ni devant Anne, ni devant Caïphe, ni devant le Sanhédrin, ni devant Pilate. Il aime son temps jusqu'à le combattre dans ses égarements et ses erreurs 284-290

II

Les ennemis de Jésus n'ont pu empêcher sa vertu d'éclater.

1. *Son innocence* apparait : *a*) dans son attitude ; *b*) dans le désespoir de Judas et le repentir de Pierre ; *c*) dans les contradictions des faux témoins ; dans les variations des accusateurs qui tantôt se placent sur le terrain politique, tantôt sur le terrain religieux ; dans les procédés du tribunal ; dans les témoignages de Pilate et d'Hérode. 290-294

2. *Sa bonté* éclate vis-à-vis : *a*) de Judas et de Pierre : *b*) du peuple et des saintes femmes ; *c*) de ses bourreaux et des larrons ; *d*) de son Père 294-295

3. La Divinité resplendit d'un bout à l'autre de sa Passion. *a*) Sa possession de lui-même, sa force, sa sagesse ; *b*) au jardin des Oliviers ; *c*) sa puissance au moment de son arrestation ; *d*) sa victoire sur les calomnies de ses ennemis ; *e*) sa fermeté dans ses affirmations et dans ses prédications ; *f*) le cri et les miracles de sa mort 295-297

4. Il est reconnu comme Dieu par : *a*) ses ennemis ; *b*) le désespoir de Judas, la douleur de Pierre, les paroles de Pilate, des saintes femmes, du bon larron, etc. ; *c*) la nature, les morts, les générations humaines. 297-298

La Passion contient : une leçon de morale, c'est que nous

devons préférer la mort aux faux honneurs : une leçon d'espérance, c'est que nous pouvons nous imposer par l'excellence de nos vertus et acquérir ainsi la vraie gloire. . . 298-299

ALLOCUTION

A LA COMMUNION GÉNÉRALE DES HOMMES

DIMANCHE DE PAQUES

LA COMMUNION ET LA BÉATITUDE

Le degré de la béatitude proportionné au degré de la possession de Dieu. *a*) La sainte communion rend Dieu présent à l'homme. *b*) Elle le rend présent en nous. — Douleur de ceux qui n'ont pas Dieu en eux. *c*) Elle le rend présent dans notre âme. — Beau texte de Bossuet. *d*) Elle nous transforme en Dieu. — Sentiment de cette transformation. — Exhortation 305-310

APPENDICES

I

PRINCIPAUX AUTEURS CONSULTÉS 311

II

NOTES EXPLICATIVES SUR LES CONFÉRENCES 321

PARIS. — SOC. GÉN. D'IMPRIMERIE ET D'ÉDITION, 17, RUE CASSETTE

BJ 1249 .J35 v.1 SMC
Janvier, Marie Albert,
Exposition de la morale
catholique 47086130